
3 1761 08117362 7

LA

RETRAITE DE LAGUNA

PAR

ALFRED D'ESCRAGNOLLE TAUNAY

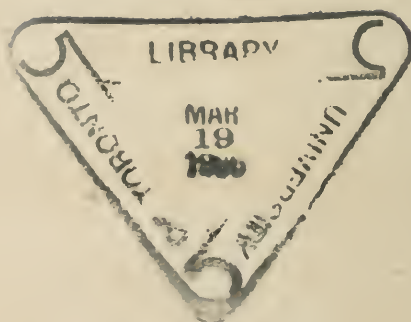
OFFICIER DE L'ARMÉE BRÉSILIENNE.

Imprimé par ordre de Son Excellence le Vicomte de Rio Branco,
Ministre de la Guerre.

RIO JANEIRO

TYPOGRAPHIE NATIONALE

1871


LIBRARY
MAR
18

A

SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

Sire,

Votre Majesté a inauguré dans l'Amérique du Sud, à la prise d'Uruguayana, la guerre humanitaire, celle qui épargne et sauve les prisonniers, celle qui prend soin des blessés ennemis à l'égal des nationaux, celle qui, considérant l'effusion du sang humain comme une déplorable extrémité, n'impose aux peuples que les sacrifices indispensables pour le solide établissement de la paix.

Et c'est principalement à ce point de vue que j'ose me croire autorisé à placer sous l'auguste patronage impérial le simple récit de la retraite de Laguna, cette œuvre de constance et de discipline, où les officiers de Votre Majesté, ayant à défendre au milieu d'obstacles de toute espèce

les étendards et les canons qui leur avaient été confiés, n'ont cessé, autant qu'ils l'ont pu, de contenir le légitime ressentiment de braves soldats poussés à bout par les fureurs de l'ennemi, et de faire obstacle à la cruauté traditionnelle d'auxiliaires indiens qui ne respiraient que vengeance.

Ce reflet d'un grand acte d'initiative souveraine est le plus beau souvenir que nous puissions jamais invoquer, entre compagnons d'armes: j'ai l'honneur d'en offrir l'hommage à Votre Majesté.

De V. M. I.

le très humble et très obéissant serviteur et sujet

ALFRED D'ESCRAGNOLLE TAUNAY.

PRÉFACE

Le sujet de cette publication est la série des épreuves que l'expédition brésilienne, en opération au sud de la province de Mato-Grosso, a eu à subir dans sa retraite depuis Laguna, à trois lieues et demie de la rivière Apa, frontière du Paraguay, jusqu'à la rivière Aquidauana sur le territoire brésilien, en tout trente neuf lieues parcourues en trente cinq jours de douloureuse mémoire.

Je dois ce récit à tous mes frères de souffrance, aux morts plus encore qu'aux survivants.

Un vif intérêt s'est attaché dans tous les temps aux retraites, non seulement parceque c'est une opération de guerre difficile et dangereuse autant et plus qu'aucune autre, mais parceque ceux qui l'exécutent n'ayant plus ni enthousiasme ni espérance, livrés souvent au regret et au repentir d'une faute ou d'une suite de fautes, ont à tirer de leur esprit ainsi préoccupé, les moyens de tenir tête à

la fortune qui les menace à tous moments de ses dernières rigueurs. Il faut pour de telles extrémités le véritable homme de guerre; là est son cachet, la constance inébranlable.

La retraite des dix mille est dans toutes les mémoires: elle a placé Xénophon au rang des premiers capitaines. Il y en a de non moins belles dans les temps modernes: celle d'Altenheim par le maréchal de Lorge, après la mort de Turenne son oncle, qui a fait dire au grand Condé qu'il la lui enviait; celle de Prague, à laquelle, le nom du comte de Belle-Isle doit son éclat; celle de Pfaffenhofen par Moreau, tenue pour l'un des plus beaux faits d'armes accomplis depuis Turenne; celle de Victoria qui conduisit lord Wellington en triomphateur à Lisbonne; celle qui honora le funeste retour de Moskow et où le prince Eugène et le maréchal Ney rivalisèrent d'héroïsme; celle de Constantine par le général Clausel, et d'autres moins retentissantes, mais cependant sur lesquelles la diversité des périls et des misères appelle encore un regard de l'histoire.

Il nous reste à demander toute indulgence pour une narration qui ne prétend à aucun autre mérite qu'à celui même des faits racontés: nous les tirons d'un journal tenu par nous en campagne: on doit y trouver beaucoup d'incorrections, des longueurs, des répétitions: nous croyons pouvoir les y laisser; ce sont des signes de la présence du vrai.

Octobre 1868.

INTRODUCTION

En 1865, à l'ouverture de la guerre que le président du Paraguay, Lopez, sans autre motif que son ambition personnelle, suscita dans l'Amérique du sud, se couvrant à peine d'un vain prétexte d'y maintenir l'équilibre international, le Brésil, forcé de sauvegarder son honneur et son indépendance, se disposa résolument à la lutte: il jeta les yeux sur tous les points où il pouvait agir contre son aggresseur: l'invasion du Paraguay par le nord s'offrait naturellement à l'esprit; une expédition fut préparée de ce côté.

Malheureusement un projet de diversion si bien conçu ne fut pas réalisé dans des proportions mesurées à son importance; plus malheureusement encore les contingents accessoires sur lesquels on avait compté pour grossir le corps d'armée pendant sa marche à travers les provinces de Saint-Paul et de Minas, firent défaut en grande partie ou disparurent par l'effet d'une épidémie cruelle de

petite vérole et par les désertions qu'elle motiva. Le progrès fut lent ; les retards tenaient à bien des causes, surtout à la difficulté des approvisionnements.

Ce ne fut qu'au mois de juillet (le départ de la Capitale avait eu lieu en avril) que l'expédition put être organisée à Uberaba, sur le Parana supérieur, en une brigade à peu près régulière, grâce à l'adjonction de plusieurs corps que le colonel José Antonio da Fonseca Galvão avait amenés d'Ouro-Preto.

Cette force ne paraissant pas encore suffisante, le commandant en chef, Manuel Pedro Drago, la dirigea sur la capitale de Mato-Grosso pour l'y compléter. Dans cette vue, il était monté au Nord-ouest, jusqu'aux bords du rio Paranahyba, losque des dépêches ministérielles l'y atteignirent, portant l'ordre formel de marcher droit au district de Miranda, occupé alors par l'ennemi.

Cette injonction, au point où était parvenu le corps d'armée, avait pour conséquence forcée de l'obliger à redescendre vers la rivière Cochim et à contourner ensuite la chaîne générale de Maracajou à sa base occidentale qui est chaque année envahie par les eaux: l'expédition était condamnée à traverser la région des fièvres paludéennes.

Nous parvînmes au Cochim (*) le 20 décembre, sous la conduite du colonel Galvão, nouvellement

(*) 18° 33' 58" Lat S.—322° 37' 18" Long. de l'île de Fer. (Astronomes Portugais.)

investi du commandement en chef, et qui fut promu un peu plus tard au grade de général.

Le campement du Cochim, dénué de toute valeur stratégique, se trouvait à une élévation qui lui garantissait la salubrité: mais bientôt la crûe des eaux l'ayant cerné et isolé, la troupe y fut soumise aux privations les plus cruelles, jusqu'à la famine. Après de longues hésitations, il fallut enfin la hasarder à travers les marais pestilentiels du pied des montagnes; elle y fut d'abord en proie aux fièvres, et l'une des premières victimes fut son malheureux chef lui même qu'elle perdit sur les bords du rio Negro; elle se traîna péniblement ensuite jusqu'à la bourgade de Miranda (*).

Là une épidémie climatérique d'une nouvelle espèce dont cette localité devint le siége, la paralysie réflexe, se mit à l'œuvre pour la décimer encore.

Deux ans presqu'entiers s'étaient écoulés depuis le départ de Rio-Janeiro. Nous avions décrit lentement un immense circuit de trois cent vingt lieues: un tiers de nos hommes avait péri.

(*) 60 lieues au Sud du Cochim.

PREMIÈRE PARTIE

RETRAITE DE LAGUNA

CHAPITRE I

Ce fut le 1 janvier 1867 que le colonel Carlos de Moraes Camisão, nommé par la présidence de Mato Grosso, prit le commandement de ces infortunés qu'un sentiment profond de la discipline avait pu seul retenir jusque là sous les drapeaux.

La localité de Miranda est presque inhabitable; bordée, dans une étendue considérable, de bas-fonds que la moindre pluie inonde en un instant, même dans la bonne saison, et que les rayons ardents du soleil sèchent aussi rapidement, privée de bonne eau, celle de la rivière Miranda étant toujours agitée et bourbeuse, la disposition du terrain n'offrait d'ailleurs aucune des conditions militaires auxquelles on aurait pu à la ri-

gueur sacrifier les considérations de l'hygiène. Le long d'un cours d'eau praticable pour les grandes barques, s'étend une rive uniformément basse à laquelle des chemins ouverts et planes ôtent toute sûreté.

La commission du génie s'était souvent et énergiquement prononcée contre un plus long séjour dans un tel foyer d'infection, et le chef de la junte médicale l'avait déjà signalé deux fois dans ses rapports comme la ruine de l'expédition, son personnel diminuant sans cesse par la mort ou par le renvoi forcé des malades.

Les paraguéens, lors de l'invasion du district, avaient reconnu le danger de cette résidence, et, s'en retirant en février 1866, avaient renforcé avec le détachement qui s'y trouvait les postes du port de Soïza et du Taquaroussou qui étaient leurs premières gardes sur la rivière Aquidauana. Déjà, avant l'invasion étrangère, les habitants eux-mêmes de Miranda avaient cherché à faire transférer le chef-lieu du district soit à Pedra-Branca soit à Forquilha, faisant valoir contre l'établissement actuel des raisons qui n'étaient que trop justes, les fièvres générales dans les mois pluvieux, et les débordements de la rivière, montant dans les grandes crûes de trente à quarante palmes et arrivant à couvrir cinq cents brasses de la rive droite jusqu'à atteindre les premières maisons du bourg.

Miranda, quand nos gens s'y établirent, était en ruines. Les paraguéens y avaient mis le feu à leur départ : une partie des constructions avait brûlé ; mais on y pouvait aussi reconnaître encore des signes non équivoques d'une décadence antérieure à l'incendie et qui avait succédé à une première époque de développement et de bien-être. La population avait dû y être assez considérable. Des demeures commodes subsis-

taient debout, et, sur l'emplacement d'une vieille redoute, une caserne bien construite, qui du reste avait été fortement endommagée par le feu, fermait une place d'où partaient deux rues allant aboutir à la façade de l'église paroissiale, toutes deux bordées de maisons placées à quelque distance les unes des autres.

Il ne restait de cet édifice que les murs latéraux, le squelette de la tour, son coq en fer-blanc et une croix sculptée au sommet du fronton. Il avait été bâti par les soins d'un vertueux missionnaire italien, frère Marianno de Bagnaïa, qui non seulement y avait employé le produit des aumônes recueillies par lui-même de toutes parts avec un labeur et un zèle infatigables, mais encore y consacrait les modestes honoraires de la cure ; et les tristes restes de l'église, après qu'elle eût été saccagée par les paraguéens qui lui prirent jusqu'à ses cloches, avaient été quelque temps auparavant témoins d'une scène d'intérêt local qui nous semble mériter que nous lui accordions ici quelque place, bien que le commencement de notre narration en soit interrompu.

Le 22 février 1865, le père Marianno, qui d'abord à l'approche de l'invasion s'était réfugié sur les bords du rio Salóbra, était revenu de lui-même se livrer aux paraguéens dans la vue d'implorer leur pitié pour sa malheureuse paroisse. Son premier soin, en arrivant au bourg, avait été de courir à sa cathédrale, la plus vive de ses sollicitudes. Un spectacle désolant l'y attendait ; les autels renversés, les saintes images dépouillées de leurs ornements, tous les signes de la profanation. A cette vue, il fut saisi d'un tel sentiment d'indignation et de désespoir qu'il n'y put résister et prononça aussitôt d'une voix retentissante, en présence du chef paraguéen et de ses hommes, un anathème so-

lennel contre les auteurs de tels attentats. Tous l'écoutaient, baissant la tête, comme si cette voix sévère eût été celle de quelqu'un de ces anciens pères qui les avaient catéchisés et le commandant prit à tâche de convaincre le missionnaire que les Mbaiâs (les indiens) étaient les seuls coupables.

Le saint homme fondant en larmes passait d'un autel à l'autre, comme pour s'assurer des outrages faits à chacun des objets de sa vénération ; et ce ne fut qu'après une constatation minutieuse de toutes les indignités commises, qu'il se résigna enfin à célébrer le saint sacrifice de la messe, après en avoir rendu l'accomplissement possible.

Qu'est devenu depuis le père Marianno? Il fut conduit à l'Assomption. A-t-il été victime de son zèle?

Deux officiers de la garde nationale le lieutenant Juan Faustino do Prado et le sous-lieutenant Juan Pacheco d'Almeida, qui l'avaient accompagné dans son retour à Miranda, voyant après deux ou trois jours passés dans la bourgade le cours que prenaient les choses, prétextèrent le désir d'aller chercher leurs familles cachées dans les bois, et, s'étant procuré quelques vivres, eurent le bonheur de s'échapper, se gardant ensuite avec raison de reparaître. Quant au père Marianno, rien n'a transpiré sur son sort (*).

Pour revenir à notre sujet, le séjour que le corps d'armée fit à Miranda fut de cent seize jours, depuis le 17 septembre 1866 jusqu'au 11 janvier suivant. Le 28 décembre, le colonel Carvalho, l'un des commandants envoyés de la capitale de la province, attaqué lui-même

(*) Il a été retrouvé encore vivant après la bataille de Campo Grande, gagnée par S. A. le Comte d'Eu, le 16 août 1869.

de l'épidémie, s'était retiré, laissant le commandement par intérim au lieutenant-colonel Juvencio Manoel Cabral de Menezes, président de la commission du génie, et, le 31 du même mois, le colonel Carlos de Moraes Camisão se présenta à Miranda, où, le lendemain, 1 janvier 1867, il se fit reconnaître comme chef, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Il dépêcha immédiatement vers Nioac deux membres de la commission du génie Caton Rôxo et d'Escragnolle Taunay, que le lieutenant-colonel Juvencio avait déjà désignés pour aller examiner les passages et la localité, y préparer le campement et prendre quelques dispositions relatives à la réception des malades et à l'emmagasinage des munitions de guerre et de bouche.

On allait enfin satisfaire l'ardent désir de tous ; s'éloigner des marais, chercher un air vivifiant : le nouveau commandant s'était empressé de se rendre à cette évidente nécessité.

Le 10, il publia l'ordre du départ dont l'exécution n'eut pourtant lieu que le lendemain, après qu'une nouvelle organisation eut été donnée au corps d'armée. On l'avait antérieurement divisé en deux brigades, chacune d'elles composée de trois corps; mais l'une et l'autre étaient tellement réduites que les manœuvres, basées sur un nombre déterminé d'hommes, en étaient devenues presque impossibles. Par la réunion du tout en une brigade unique de 1.600 hommes, l'état-major fut débarrassé d'un personnel exagéré, non sans une économie sensible pour le trésor public ; et cette mesure, depuis longtemps jugée utile, fut généralement approuvée; mais la suppression de l'emploi d'adjudant général eut l'inconvénient grave dans l'application de faire perdre au corps d'armée son officier le plus pré-

cieux, le lieutenant-colonel Miranda Reis, qui reprit la route de Rio-Janeiro.

Le 11, la troupe se mit en mouvement et pour la première fois les pièces d'artillerie montée, tirées par des bœufs, accompagnèrent la marche de l'infanterie.

Les différents corps sortirent du bourg de Miranda complètement habillés, armés et pourvus de munitions. Libres, ils le sentaient, des épreuves auxquelles ils avaient été soumis, fiers du sentiment de discipline qui les leur avait fait traverser tout en se rompant de plus en plus au maniment des armes, ce que ces hommes demandaient, c'était un climat sain qui achevât de rétablir leurs forces et les mît en état d'agir : ils allaient trouver ce secours à Nioac (*).

La route était large, côtoyant de magnifiques bouquets de bois, des groupes d'arbres imposants, où dominaient les *umbús* embaumant l'air au loin de leurs fleurs épanouies, les *piquis* chargés de fruits et les inépuisables *mangabiers* (**).

Les accidents du sol sont très beaux : les ruisseaux et les petites rivières, coulant à pleins bords, offraient partout une eau excellente. Les regards n'avaient plus à se poser sur les tristes perspectives des marais : au contraire, ils se délectaient à contempler de verdoyantes prairies, des plans heureusement contrastés sous des ombrages d'une coloration puissante.

La route jusqu'à Lauiâd porte directement à l'est ; elle traverse le cours d'eau du Betemĩgo, de l'Eua-

(*) 25 lieues au S. E. de Miranda—21.° 19' 9" lat. S.: 53.° 37' O. Greenwich—selon Mr. Le Verger, baron de Melgaço.

(**) Arbuste de la famille des apocynées dont le fruit a un goût de pomme.

gaxigo, du Ponadigo, sur les rives desquels avaient existé des villages indiens. A partir de Lauiâd, la direction est S. S. E. Le tableau qu'on voit de là et qui se déroule tout-à-coup, est incomparablement grandiose. Une vaste plaine aux pieds du spectateur, toute enrichie de magnifiques détails ; au delà, les grandes bordures du bois de l'Aquidauana suivant les sinuosités de ses belles eaux ; dans le lointain, la longue chaîne de Maracajou avec ses pics dénudés qui reflètent les splendeurs du soleil et font une couronne à toute cette prodigieuse masse azurée par la distance.

Ce point a été avec raison nommé par les Guaycourous *Belle-Campagne* (Lauiâd).

Le sentiment de l'admiration semble être l'apanage des peuples civilisés ; la manifestation, extérieure du moins, en est bien rare chez l'homme primitif. Mais les grands traits d'une scène majesteuse de la nature ont pu une fois pénétrer l'enveloppe matérielle du sauvage et unir à l'Auteur de l'œuvre le rude spectateur émerveillé. Le premier Guaycourou qui porta les yeux sur cette zone enchantée, ne put retenir une exclamation de surprise ; de sa voix gutturale et profonde, il jeta le mot Lauiâd, qui y demeure fixé pour toujours.

Nous reconnûmes non loin de là sur la route, qui est presque en ligne droite jusqu'à Nioac, les restes d'un campement ennemi, qui avait dû contenir au moins cinq mille hommes : tel était en effet le nombre des paraguéens qui l'avaient occupé, avant qu'une partie en eût été rappelée vers Humaïtá : ce qui ne pouvait que nous confirmer dans l'opinion de notre insuffisance numérique, à l'ouverture de la guerre.

Ce campement embrassait dans sa circonvallation toute une colline arrondie, à rampes baignées par des eaux assez profondes d'une pureté remarquable, où nous vîmes flotter des *nénuphars* avec leurs thyrses de belles fleurs bleues.

Quelques renseignements relatifs à ce camp nous furent donnés par un brésilien, grand explorateur de contrées nouvelles, le sertanéjo José Francisco Lopès, dont le fils, accoutumé au même genre de vie, avait été appelé par le chef des paraguéens et invité à prendre parti pour eux comme guide : mais ce jeune homme n'avait eu garde d'y consentir, il se réservait pour nous, à l'exemple de son père ; et ce sera parmi nous et en nous sauvant, qu'on les verra tous deux terminer en même temps leur généreuse existence.

A quatre lieues de Lauiâd se trouve la Forquilha, où le Nioac se réunit au Miranda.

Tous ces lieux sont d'une beauté sans égale et tels qu'il est impossible à un brésilien de s'arrêter à la pensée que l'avenir en puisse donner la possession au Paraguay ; l'abandon du plateau incomparable de Nioac est presque une abdication du sceptre de la contrée.

Une éminence, entre autres, d'où l'on domine les rives boisées du Ouacôgo, du Nioac et du Miranda enlaçant la plaine dans leurs courbes convergentes, offre une perspective qui dépasse encore, s'il est possible, celle de Lauiâd, et telle est la suave et brillante lumière qui revêt tout le pays, qu'involontairement l'imagination vient prêter sa magie à cet ensemble de charmes irrésistibles de la terre et du ciel. Les fraîches eaux du Nioac, encaissées entre des bords élevés, couverts de taquaroussous, coulent sur un lit presque continu de grès rouge disposé en grandes dalles, et, dans plu-

sieurs endroits, le travail du courant sur la pierre est si remarquable qu'il semble se recommander à l'attention et à l'étude du géologue. Mais qui, savant ou artiste, ne trouverait pas d'amples moissons à faire dans ces merveilleuses campagnes?

Dans l'étendue des dix lieues qui séparent la Forquilha de Nioac, les terrains ont un niveau inférieur à ceux qui précèdent Lauiâd, non toutefois jusqu'à pouvoir en aucun temps être envahis par les crûes d'eau; ils sont, ou contraire, secs et couverts de cailloutage, comme d'un mac-adam naturel. Dans les taillis, les *piquis* sont communs; il y a aussi un grand arbre qui se couvre de baies sucrées et agréables, qu'on appelle *fruits-de-cerf*. Les *palissandres* (jacarandas) n'y sont pas rares non plus.

La marche sur Nioac s'exécuta avec beaucoup d'ordre et de régularité, quelques uns des malades portés dans des hamacs, d'autres dans des cacolets pareils à ceux dont se sert l'armée française d'Algérie et qui sont de l'invention de Larrey, en Egypte. Cet excellent moyen de transport nous fut d'un grand secours; alors même, il adoucit les derniers moments du capitaine Lomba, du 21ème bataillon, qui mourut en arrivant, dernier sacrifice au mauvais sort attaché à notre longue station de Miranda.

La bénigne influence du plateau que nous avions atteint, fit entièrement disparaître l'épidémie. Les individus affectés se rétablirent promptement; nous ne revîmes plus ces terribles engourdissements, signes précurseurs du mal qui nous avait si cruellement persécutés.



CHAPITRE II

Le bourg de Nioac avait été abandonné par l'ennemi le 2 août 1866 : des traces d'incendie s'y montraient partout. Deux maisons avec une petite église d'apparence pittoresque, avaient été seules épargnées. La disposition générale du lieu plaît au premier coup-d'œil : le bourg a, d'un côté, un gros ruisseau nommé Oroumbeva, et, de l'autre, la rivière Nioac, dont les eaux se réunissent à quatre cents brasses en arrière de l'église, et laissent, à sa droite et à sa gauche, un espace double libre autour d'elle ; une colline peu élevée lui fait face, à petite distance.

Du haut du clocher, la vue se porte au loin et suit, à plus d'une lieue au S. E., le bois de bordure de la rivière jusqu'à Manuel-Maria, localité où les paraguéens avaient réuni les familles brésiliennes prisonnières. Il y avait là plusieurs cases, dont la plus grande nous fut indiquée comme appartenant à une jeune brésilienne qui avait eu le malheur de plaire au chef ennemi : ce ne fut qu'au prix du déshonneur de cette infortunée, qu'il cessa l'odieuse persécution exercée contre toute la famille.

D'autres indignités pareilles, des violences et des brutalités honteuses, furent commises au milieu d'une population sans défense : nous devrions appeler sur ces faits en les signalant la vindicte des hommes ; nous nous abstenons. La main de Dieu pèsera sur les coupables.

Seul, à notre connaissance, un officier d'artillerie paraguéen, commandant de la colonie de Doïrados (un heureux hasard nous a donné son nom (*), sut se prononcer contre les scandaleux et atroces déportements de ses compagnons : tel fut le dire unanime des brésiliens dans leus dépositions à l'enquête que nous fîmes le 11 avril 1867.

Ennemi généreux, dont la protection a couvert nos nationaux, non sans péril évidemment pour lui-même, nous, officier brésilien, nous lui rendons grâce ici et nous formons des vœux pour que les chances de la guerre l'épargnent, et lui permettent un jour de voir une juste publicité s'attacher à sa noble conduite dans un coin ignoré de la terre.

A ce témoignage mérité nous ne craindrons pas d'en joindre un autre en sens différent ; c'est que les paraguéens paraissent avoir compris, bien mieux que nous, la valeur des belles contrées où les armes des deux pays se rencontraient. Qu'avons nous fait, nous brésiliens, depuis tant d'années que nous y sommes maîtres ? A peine les paraguéens les occupaient, que déjà ils y avaient exécuté des travaux considérables ; ils avaient applani, nivelé et divisé régulièrement de vastes espaces destinés sans doute à la fondation d'un établissement solide ; ils s'étaient vigoureusement mis aussitôt à l'œuvre pour en faire un centre de vaste domination !

(*) Vellozo.

Notre corps d'armée arriva à Nioac le 24 janvier 1867, à onze heures du matin. On campa en ordre de bataille, la droite appuyée à la rive droite du Nioac, la gauche au bois de l'Oroumbeva. Les répartitions administratives demeurèrent à l'arrière-garde, sur l'emplacement du bourg. L'hôpital fut installé dans les deux petites maisons restées intactes et dans un grand hangar que l'on se hâta de construire.

Le vaisseau de l'église, d'où on avait retiré ce qui pouvait encore exister de symboles du culte, servit de dépôt aux cartouches et à toutes les munitions.

De tous côtés se dressèrent des huttes de paille, et en peu de temps officiers et soldats s'y trouvèrent aussi bien établis que l'admettaient les circonstances; bien-être inconnu depuis plusieurs mois, renouvellement d'existence, sentiment de plénitude de vie qui nous exaltait et se tournait chez nous tous en passion de se distinguer, d'appeler par quelque fait éclatant l'attention du pays sur une expédition trop long-temps inactive: ainsi l'espoir et l'allégresse régnaient dans le camp. Il y avait toutefois un péril dans cet enthousiasme; et ceux qui connaissaient le chef se demandaient avec une secrète méfiance quelles étaient ses vues, quelle serait son initiative.

Un antécédent pesait sur lui. Lors de l'abandon de la forteresse de Corumba par le colonel d'Oliveira, alors commandant d'armes de la province, bien qu'étranger lui-même à la pensée première de cette retraite précipitée, il y avait figuré en sa qualité de commandant du second bataillon d'artillerie et avait été atteint par là d'une sorte de solidarité dont la malveillance s'empara contre lui. On fit courir un sonnet imprimé qui stigmatisait cruellement la conduite des défenseurs

de Mato Grosso ; parmi d'autres noms il y avait lu le sien.

La douleur de cet affront subsistait ; son point d'honneur militaire était blessé profondément. Ce fut donc avec passion qu'il accepta l'offre qui lui fut faite du commandement de l'expédition ; il y voyait un moyen de réhabilitation dans l'estime publique, et, dès ce moment, il conçut le projet, non de se tenir sur la défensive comme l'eût voulu la raison avec le peu de ressources dont il pouvait disposer, mais de porter la guerre sur le territoire ennemi, quelles qu'en dussent être les conséquences.

Cette idée le dominait chaque jour plus exclusivement ; sous l'influence d'un ressentiment légitime elle passa à l'état de parti pris, malgré l'indécision naturelle de son caractère : des hasards malheureux le poussaient dans le même sens.

Il existait aux archives du corps une dépêche du ministre de la guerre Ferraz, recommandant de marcher sur l'Apa, dans les cas où les conjonctures pourraient s'y prêter.

Il y vit, non pas ce qui s'y trouvait, une indication facultative, mais un ordre d'aller en avant formel et péremptoire. On avait beau lui faire des observations à ce sujet ; il prenait à mal, au point de vue de sa susceptibilité maladive, ce qu'on lui objectait de moins contestable.

Un mot fâcheux qui avait été dit sur son compte et qui venait de lui être imprudemment répété, contribuait encore à le rendre inflexible et sourd à tout ce qui paraissait le détourner de son projet d'invasion. Ce n'était pas qu'il n'en sentît les difficultés : mais il voyait nos soldats pleins d'enthousiasme et déjà

aguerris : il se flattait de faire avec eux de grandes choses ; il les formait aux manœuvres par de fréquents exercices ; il leur voyait livrer sous son commandement des simulacres de combat où l'artillerie se faisait entendre, et de tout ce mouvement résultait un entrain de tous qu'il partageait lui-même ; mais quelquefois aussi il s'appercevait bien qu'il n'y avait là qu'une avant-garde d'armée d'opération ; il était obligé de le reconnaître. Ses doutes se reproduisaient alors, et, quand arrivait le jour qu'il avait fixé pour le départ, il trouvait toujours quelque motif pour le remettre, s'y servant parfois de raisons qu'il avait rejetées la veille ; tantôt représentant, dans une dépêche au ministre, qu'il ne pouvait rien entreprendre sans cavalerie, tantôt prétendant pouvoir s'en passer : alternatives douloureuses entre l'autorité de sa raison calme et les aspirations de son orgueil offensé.

Son procédé d'ailleurs était toujours digne et ferme dans toutes les branches de l'administration, marqué surtout au coin d'une noble intégrité. Il ne souffrait point d'atteinte à sa position de chef et il savait la maintenir d'autant mieux qu'il y mettait de l'aisance et de l'aménité.

Agé de quarante sept ans, petit de taille, d'apparence robuste, régulier de visage, le teint brun foncé, les yeux noirs et vifs, il avait le front large, un beau crâne complètement dénudé, ce qui lui valut de la part des paraguéens un surnom de moquerie.

Toujours sérieux, préoccupé, on le voyait seul, ou en conférence avec ce même explorateur du pays, le vieux pionnier que nous avons nommé plus haut, José Francisco Lopès.

Celui-ci mérite qu'on l'étudie au moins quelques

moments, avant de le voir à l'œuvre. Ceux de nous qui avaient présent Fenimore Cooper, ne pouvaient s'empêcher de penser à la grande et simple figure *d'Œil de Faucon* dans la *Prairie,* en observant le *sertanéjo* brésilien, lui aussi, l'homme des solitudes.

Il avait eu le goût des excursions lointaines dès son enfance ; on disait aussi qu'un acte de violence de sa première jeunesse lui en avait fait pendant quelque temps une nécessité ; l'âge ensuite avait développé dans ce sens toutes ses aptitudes. D'une sobriété presque absolue, il voyageait des jours entiers sans boire, portant sur la croupe de sa monture un petit sac de farine de manioc attaché à l'arrière d'une peau molle qui garnissait le dessus de sa selle ; une hache à tirer les palmites ne quittait jamais sa main.

Il était né dans le bourg de Piumhy à Minas Geraes, et de là, à plusieurs reprises, il s'était porté sur tous les points du sol qui s'étend du cours du Parana à celui du Paraguay. Il connaissait à fond les plaines qui confinent à la rivière Apa, limite entre l'Empire et le Paraguay ; il avait foulé bien des localités vierges du pas de l'homme, même sauvage ; il en avait dénominé quelques unes (*Pedra de Cal* entr'autres) ; il avait pris possession, lui seul, au nom du Brésil, d'une immense forêt au milieu de laquelle il était allé planter une croix grossièrement équarrie sur le lieu et portant l'inscription ébauchée de sa main « P. II. » (Pierre Second) : pièce de bois imposante perdue au fond des déserts : l'initiative de pionnier créait des domaines au souverain.

Dans un voyage entrepris avec l'enseigne Ribeiro pour reconnaître la possibilité de navigation de la rivière Doïrados, il s'était fait une grave blessure au

dessous du pied, dont il ne guérit jamais bien. Un jour, comme nous regardions cette plaie cicatrisée à demi, mais encore saignante, il nous dit : « Le président de la province m'avait promis, pour me dédommager, une récompense de trois cent mille reis, qu'il ne m'a jamais donnée : je l'en tiens quitte. C'était une décoration qui m'était due : je ne veux plus rien. »

Il avait été établi sept ans avec sa famille dans le Paraguay ; mais, à l'époque de l'invasion, il se trouvait de retour sur le sol brésilien dans une propriété à lui au bord de la rivière Miranda, qu'il appelait le Jardin, fertilisée par son travail et par celui des grands enfants qu'il avait déjà. Lui et sa femme, D. Senhorinha, y exerçaient à l'égard de quiconque recourait à eux, une large hospitalité.

Quand les paraguéens firent irruption sur le territoire brésilien en 1865, il avait réussi à leur échapper, mais seul de sa personne ; sa famille entière était tombée en leur pouvoir : ils l'avaient transférée à Manuel-Maria où ils tenaient réunis tous leurs prisonniers, comme il a été dit, et, plus tard, au bourg paraguéen de Horcheta, à sept lieues de leur ville de la Conception. Pour Francisco Lopès, il était allé joindre le lieutenant-colonel Antonio José Dias, qui tenait la campagne en retraite devant l'ennemi : mais le cœur du vieillard était avec les siens.

Le colonel Camisão trouva donc en lui un partisan passionné de ses projets, dès qu'en les lui faisant connaître, il lui eut ouvert la chance d'aller, comme guide de l'expédition, se réunir à sa famille et venger ses injures : ce double mobile qui l'exaltait, ne lui fit pourtant jamais oublier la position modeste qu'il s'était

faite à lui même : « Je ne sais rien, disait-il, je suis un paysan. Vous autres qui avez étudié dans les livres, vous devez vous entendre à tout. »

Son orgueil se limitait à un point, la connaissance du terrain ; ambition légitime, qui fut après tout notre salut. « Je défie, s'écriait-il, tous les ingénieurs avec leurs aiguilles (boussoles) et leurs plans. Dans les champs de Pedra de Cal et de Margarida je suis roi. Les Cadiuéos seuls et moi nous connaissons tout cela. »

Enfin, pour reprendre notre narration, le départ de Nioac se trouva résolu, bien que nous eussions déjà commencé à lutter contre de grandes difficultés pour notre approvisionnement de bétail.

L'ordre en fut publié, mais sans qu'on sût bien encore où on allait, la plupart pensant qu'il s'agissait seulement de quelque pointe à faire sur un poste ennemi. On n'emportait que le matériel indispensable pour un mois d'absence. Les femmes des soldats, à l'exception de deux ou trois, demeurèrent au camp.



CHAPITRE III

La colonne s'ébranla le 25 février et alla camper à une lieue du bourg, au bord de la rivière Nioac. Aussitôt que nous le pûmes nous allâmes visiter le commandant; sa tente était installée sur un monticule pierreux, à demi abritée par des palmiers qui rendaient le lieu agréable. Il était agité : le bétail manquait déjà pour le repas du soir. Il nous dit : « Nous irons jusqu'à la colonie de Miranda »; puis, se tournant vers le vieux Lopès, il lui témoigna de l'impatience de voir l'effet de ses promesses, lui répétant plusieurs fois qu'il ne comptait que sur le bétail de sa ferme du Jardin. Le guide, presque sans répondre, quitta la tente et partit.

Le 26, nous étions au Canindé; le 27, au Desbarrancado. A notre arrivée en ce lieu, où s'était débandé le corps du lieutenant-colonel Dias, nous nous trouvâmes devant une croix sur laquelle était l'inscription suivante :

« Aqui murió el soldado de cabaleria Eusebio Gama en agzion di guerra. — Ennero 1 — 1865. » *(Sic)*

Tout auprès se trouvait un crâne portant deux profondes entailles de sabre, glorieux reste du brésilien Gabriel

Barbosa, comme nous le sûmes bientôt. Il était de cette même troupe d'Antonio Dias, dont il vient d'être dit qu'elle se dispersa à l'approche des paraguéens ; Barbosa, poursuivi par des cavaliers, sentant fléchir sous lui l'animal dont la vitesse était son unique chance de salut, mit pied à terre pour vendre sa vie, et, seul au milieu de la route, le sabre d'une main, de l'autre un pistolet, tua le premier qui l'aborda (celui sur qui était placée la croix) et après en avoir blessé d'autres, succomba sous le nombre : c'était le crâne que nous avions vu, et qu'un de nos officiers eut soin de recueillir.

A quelque distance de là, mais vers le même temps, le lieutenant Antonio Juan, aux Doïrados, avec une poignée de soldats, protestait aussi contre l'invasion étrangère, au prix de son sang héroïquement versé.

L'expédition s'arrêta deux jours en ce lieu, le 28 février et le 1er mars. Le 2, elle marcha jusqu'au rio Feio, cours d'eau voisin où elle passa la journée du 3, à cause du mauvais temps. Un bois épais couvre les bords de ce courant, qui est un affluent du Desbarrancado ainsi que le Saint-Antoine de Nioac.

C'est là que, le 31 décembre 1864, le capitaine Pedro José Rufino, ayant avec lui dix ou douze hommes seulement, avait vaillamment fait tête aux paraguéens et disputé longtemps le passage, en dissimulant le petit nombre des siens, avec non moins de bonheur que d'intrépidité. Il s'y était tenu aussi une conférence entre le lieutenant-colonel Antonio Dias et le commandant de l'avant-garde paraguéenne.

Le 3 mars, Francisco Lopès revint de sa propriété du Jardin, nous amenant à peu-près 250 têtes de bétail et augmenta naturellement ainsi notre confiance déjà grande en lui et en sa parole. A peine revenu, il se

mit en quête et reconnut les traces d'une vingtaine de cavaliers qui s'étaient avancés jusque là, peu de jours auparavant.

Le 4, à 1 heure de l'après midi, nous occupâmes le lieu qui avait été la colonie de Miranda (*) : il y restait à peine quelques vestiges de constructions incendiées.

La position de cette colonie est excellente pour la défensive, entourée par deux larges cordons de bois en demi-cercle, ayant au devant et en arrière un cours d'eau large et profond, ceinte encore d'une zone inondée de près de dix brasses : une surprise y est comme impossible.

Les conditions hygiéniques du lieu ne sont pas moins bonnes. Le bas-fond couvert d'eau que la rivière côtoie, est de glaise saline, et aucune vapeur paludéenne ne s'en exhale. Le Miranda, battu dans des rapides nombreux, roule des eaux cristallines comme celles de son affluent le rio dos Velhos, qui naît aussi du versant occidental de la chaîne de Maracajou : les pentes opposées épanchent vers l'Est le Doïrados, en plusieurs bras que d'autres courants vont grossir.

Le colonel Camisão fit dès l'abord explorer tous les points liés avec notre position, ordonna dans toutes les directions des percées à travers les bois et occupa les routes de l'Apa et de la colonie par des piquets, en même temps que les avenues de front et d'arrière-garde par de gros postes.

Ce qu'il aurait fallu, c'eût été courir aux fortifications paraguéennes et les enlever. Dans la première confusion de cette surprise, le Nord de la république aurait pu être ravagé avant que le gouvernement à

(*) A 12 lieues S.S.O. de Nioac.

l'Assomption fût informé de notre marche : mais il en arriva tout autrement ; l'ennemi eut le temps d'apprendre la direction et la portée de l'entreprise.

Une ronde de cavalerie paraguéenne battait toute la localité de temps à autre ; c'était celle dont notre guide avait reconnu les traces ; on crut pouvoir la surprendre. Deux embuscades furent dressées, l'une au pied d'une colline que nous appellâmes Bemfica, du nom d'un enseigne qui fut désigné pour y commander, l'autre sur la rivière dos Velhos ; et Lopès, après y avoir tout disposé avec sa sagacité habituelle afin qu'aucun ennemi n'en pût échapper, était parti lui-même avec deux soldats pour aller aventureusement reconnaître la position de l'ennemi du côté de la colonie de Doïrados ; nous l'en vîmes plus tard revenir, chargé d'objets qu'il avait pris comme trophée et de quelques vivres laissés dans les huttes désertes. Quant à nous, immobiles, nous faisions taire nos clairons mêmes et nos musiques, de peur de révéler notre présence.

L'impatience était extrême parmi nous, et nos journées agitées par mille conjectures se passaient à désirer un message, une nouvelle qu'elle fût, préférable à la fièvre de l'attente.

Celle de l'enseigne Bemfica à son poste surpassait sans doute encore la nôtre au camp ; il fit demander au commandant s'il ne conviendrait pas, pour attirer la ronde ennemie, de mettre le feu aux grandes herbes des champs qui entourent Miranda. L'idée avait sans doute besoin d'être soumise à un mûr examen : elle fut toutefois accueillie avec empressement, et sur le champ mise à exécution par le colonel. Notre étonnement ne fut pas médiocre en voyant l'incendie se propager dans la plaine.

Nous sûmes depuis que la force ennemie à Bella-Vista (*), sur l'Apa, avait été bientôt en éveil. On y présuma qu'il se passait de notre côté quelque chose d'extraordinaire, et le commandant de la forteresse s'empressa d'expédier des dépêches à l'Assomption. Des cavaliers partirent à toute bride ; un signal les précédait, c'était un autre incendie des hautes herbes, mais mieux motivé que le nôtre.

Nous vîmes vers la frontière se former de gros volumes de vapeurs ; nous les prîmes d'abord pour un beau phénomène naturel, une nuée d'orage illuminée par les rayons du soleil à son coucher : mais les yeux du vieux Lopès, qui revenait alors de son expédition aux Doïrados, ne s'y trompèrent pas un moment : « Les paraguéens, dit-il, signalent notre arrivée. »

Tel fut le résultat d'un stratagème qui n'eut pas même en compensation l'avantage, désormais inutile, d'appeler les éclaireurs paraguéens, comme on se l'était proposé. Ce ne fut que le 12 mars qu'une de nos sentinelles les apperçut au loin et hors de notre atteinte : mais déjà le commandant avait fait revenir les hommes des embuscades.

Cette incohérence frappa tout le monde. La confiance des soldats dans leur chef était déjà ébranlée par les vicissitudes de lenteur et de précipitation des mesures qu'on lui avait vu prendre. La famine était toujours imminente. Un second troupeau de deux cents têtes que Lopès avait encore amené de ses terres, tirait à sa fin ; aucun nouvel envoi n'était annoncé, et la commission des fournitures avait fait savoir, par un exposé daté de Nioac, qu'elle était hors d'état de pourvoir désormais à l'approvisionnement de bétail.

(*) 12 lieues S. O. de la colonie de Miranda.

Dans cette extrémité, les incertitudes du colonel se manifestèrent avec plus de fréquence ; il laissa même pressentir la nécessité à laquelle il pourrait se trouver réduit de rétrograder jusqu'à Nioac et d'abandonner actuellement ses projets d'opérations offensives. Il affectait de faire observer que l'idée n'en avait jamais été favorablement accueillie.

Il voulut en tout cas mettre sa responsabilité à couvert au moyen d'un document officiel qu'il pût produire devant le gouvernement comme devant l'opinion publique, et adressa, le 23 mars, une dépêche au président de la commission du génie, lui enjoignant d'en convoquer les membres, pour délibérer sur la possibilité d'un mouvement aggressif et sur les moyens de l'effectuer.

Le soir du même jour, par un contraste dont l'impression restera toujours dans notre mémoire, ce fut à la lumière d'un soleil couchant qui remplissait l'espace de paix et de joie, que se tint ce conseil gros de tant de malheurs, solennel au commencement, mais dont l'animation consciencieuse ne tarda pas à dégénérer en violences.

Trois des membres de la commission s'attachèrent à peindre, à diverses reprises, la position du corps d'armée telle qu'elle était dans la réalité, l'insuffisance des vivres, le défaut absolu de moyens de transport, aucune cavalerie, peu de munitions, sans renforts ni recours à espérer pour une poignée d'hommes en pays ennemi : de là l'éventualité infailliblement prochaine d'une retraite à exécuter sans données étudiées d'avance et dans des conditions où la tentative n'en peut aboutir qu'à un désastre, avec la déplorable conséquence d'appeler de nouveau sur le territoire brésilien l'occupation paraguéenne accompagnée de toutes ses horreurs.

La raison n'était que trop du côté de ceux qui pensaient ainsi : mais deux de leurs collègues, prenant la question à un point de vue différent et leurs arguments dans une sphère plus élevée, prétendaient que le corps d'armée avait sa mission qu'il devait accomplir à tout prix, que sa marche par le Nord du territoire paraguéen était absolument indispensable dans le plan d'ensemble de la guerre, que cette diversion serait peut-être décisive en faveur de l'attaque au Sud, que la colonne était sans doute trop faible et qu'elle pouvait y succomber, mais utilement et avec gloire, que du moins on dirait qu'elle était composée de généreux enfants du Brésil.

Nous étions tous jeunes : de telles pensées, de tels sentiments invoqués à propos d'avis en sens contraires, amenèrent des échanges de paroles hautaines, et enfin des personnalités.

Le lieutenant-colonel Juvencio, chef de la commission, s'était tenu jusque là en silence, sans pouvoir néanmoins tout-à-fait maîtriser l'émotion qu'il avait ressentie de temps à autre. De son vote qui était prépondérant, allait dépendre l'issue du débat ; il résuma son avis, en le plaçant exceptionnellement sur le terrain du positif : « Le corps ne pouvait aller en avant sans vivres ; il n'y avait plus de bestiaux pour le nourrir. »

A cet instant même, il survint un de ces incidents qui se jettent dans la combinaison des choses humaines pour en déterminer le cours.

Un troupeau de bœufs que l'infatigable Lopès, sur les instances de notre commandant, était encore allé rassembler dans les prairies de sa ferme du Jardin et qu'il poussait vers le camp, y entrait non sans tumulte et

mugissements des bêtes répondant aux clameurs des pions et des vachers.

Tout dès lors fut décidé, comme autrefois à Rome on vit des expéditions militaires suspendues ou précipitées sur les sons étouffés des victimes ou le cri des poulets sacrés.

Le président du conseil se leva, et, se tournant vers le secrétaire chargé de dresser le procès verbal de la séance l'auteur même de cette relation, il le chargea de communiquer au commandant que la commission était unanime á reconnaître la possibilité de la marche à la frontière et s'empressait d'offrir pour l'effectuer tout le concours de son bon-vouloir.

Ensuite il s'écria en homme qui se dévoue : « Je laisserai une veuve et six orphelins ; ils auront l'héritage d'un nom honoré. »

Ainsi fut clos ce conseil, sur lequel était fixée l'attention de tous les officiers et dont le résultat surprit tout le monde, mais personne autant que le commandant lui-même ; car il se trouvait entraîné par l'obstacle qu'il avait cru mettre entre lui et les dangers de son premier projet. Le sentiment de la dignité personnelle, puissant dès qu'il s'éveillait chez lui, le préserva pourtant de donner d'autres marques de son in-pression qu'inopinées et involontaires : il s'appliqua désormais à bien faire ce qui ne pouvait manquer d'être accompli.



CHAPITRE IV

Le bataillon n.° 21 reçut tout-à-coup l'ordre d'escorter les ingénieurs dans une exploration des localités attenantes à la colonie; et, en effet, le 25, le lieutenant-colonel Juvencio et deux de ses adjudants sortirent du camp et se portèrent jusqu'à un point appellé Retiro, qu'ils remarquèrent avoir été évacué tout récemment par un corps paraguéen d'une centaine d'hommes. La reconnaissance faite, notre commission rentra au camp le même soir: les fantassins qui nous accompagnaient, avaient eu à franchir huit grandes lieues, avec leurs capotes, leurs armes et la giberne chargée de soixante cartouches; mais nous avons pu souvent observer qu'aucune marche n'étonne le soldat brésilien.

Les jours suivants se passèrent pour nous dans l'inaction et dans ce grave repos de la pensée qui est de prudence à la veille des entreprises hasardeuses. On se doit à soi-même de ne pas se troubler par la vue anticipée de malheurs qui peut-être ne se réaliseront pas, et de ne pas se livrer non plus à une confiance dans l'avenir qui ajouterait à la catastrophe toute la rigueur de l'imprévu.

Avril, le mois marqué pour nos épreuves, avait commencé. Notre principale ressource pour l'alimentation n'était nullement assurée; mais une sorte d'abondance semblait régner dans le camp. Une perpétuelle affluence de chariots y apportait, avec toutes sortes d'étoffes, d'autres objets de luxe que ces lieux déserts n'avaient certainement jamais vus; et les femmes des soldats, à la suite de ce mouvement du commerce, descendaient de Nioac par groupes de plus en plus nombreux. La réputation de salubrité de la colonie de Miranda contribuait de sa part à ce concours de monde: c'était là en effet que, longtemps avant l'invasion étrangère, le pays environnant envoyait ses convalescents et ses valétudinaires. La rivière y roule des eaux cristallines que les infiltrations saumâtres des marais inférieurs n'ont pas encore altérées.

L'état sanitaire des soldats ne laissait rien à désirer; aussi les exercices journaliers de tous les bataillons avaient recommencé: nos musiques, rompant enfin leur long silence, réjouissaient les esprits; celle surtout des volontaires de Minas, qui avait été organisée avec soin, jouait des symphonies dont la nouveauté pour les échos du lieu était un charme de plus à les y entendre.

Ce bataillon n.° 17 reçut bientôt l'ordre d'aller, au delà du point où s'était porté le bataillon n.° 21, faire une reconnaissance sous la direction du guide Francisco Lopès et avec un groupe d'indiens Terenas et Guaycourous qui s'étaient présentés au colonel il y avait quelque temps.

Le départ eut lieu le 10 avril, enseignes déployées et musique en tête, spectacle toujours imposant aux approches du péril. Ce corps avait été mis par les

soins qu'en avait pris le commandant sur un pied de discipline qui l'aurait fait remarquer même dans notre armée campée devant Humaïtá, objet de notre émulation militaire, auquel toutes nos appréciations se rapportaient.

La province de Minas, d'où étaient presque tous les hommes du bataillon, donne un soldat résistant, dur à lui-même, d'une résignation sans limites, qui ne connaît pas le découragement dans les circonstances les plus critiques ; il n'est pas même inférieur au Pauliste en audace et en témérité.

Le lendemain nous eûmes un spectacle inattendu et en quelque sorte plein d'émotions de famille. Une femme qui arrivait de Nioac, vint nous dire qu'elle avait rencontré sur le bord d'un cours d'eau voisin une troupe de cavaliers, parlant entre eux l'espagnol, et qu'après lui avoir adressé quelques questions, ils l'avaient laissé passer tranquillement.

Le colonel prit aussitôt ses précautions contre une attaque ; et, aprés avoir envoyé une reconnaissance sur la route de Nioac, il se tenait à cheval en tête de la colonne, entouré de son état-major.

L'éveil avait été donné sur toute la ligne et à l'arrière-garde ; mais bientôt nous eûmes l'agréable surprise de voir revenir notre détachemant amenant dix cavaliers : c'étaient des fugitifs du Paraguay, c'étaient des brésiliens, des frères ; ils appartenaient à des familles aimées et bien connues de propriétaires des environs de Nioac, les Barbosa, les Ferreira, les Lopès : ils échappaient à un ennemi que nous jugions impitoyable.

Aussi la nouvelle de leur apparition circula-t-elle avec la rapidité de l'éclair dans tout le camp et

jusqu'à Nioac même. Hommes et femmes accouraient pour les voir avec une espèce d'enivrement et la plupart tout en larmes. Des compatriotes! Entourés, enlevés, ils se trouvèrent tout à coup devant le commandant qui se mit à les interroger.

Ils lui dirent qu'ayant été menés prisonniers sur le territoire paraguéen eux et leurs familles quand l'ennemi s'était retiré, ils y avaient été répartis en plusieurs lieux différents, principalement à Villa-Horcheta, distante de sept lieues de la Conception; qu'on leur avait distribué des terres à cultiver, à la charge d'abandonner aux collecteurs un cinquième de leurs produits, qu'ils n'avaient pas été trop inquiétés jusque là, mais qu'ils avaient su récemment que le gouvernement de la république, manquant de monde pour l'armée, avait projeté de recruter tous les étrangers et les prisonniers mêmes, et qu'ayant eu en même temps la première nouvelle de l'approche d'un corps brésilien, ils avaient résolu de tout braver pour rejoindre leurs compatriotes, plutôt que de demeurer exposés au risque d'avoir à les combattre, que leurs familles elles-mêmes les avaient encouragés dans ce dessein. Le 25 mars, le jour même de nos premières reconnaissances en avant de la colonie, ils avaient saisi de bons chevaux paraguéens et, sachant bien le sort qui les attendait s'ils se laissaient prendre, s'étaient hasardés, cheminant par des détours la nuit de bois en bois, dans la direction de la frontière; y étant parvenus, ils avaient traversé l'Apa heureusement, puis laissant à droite la route de la colonie et s'élevant au nord vers la ferme du Jardin, ils en redescendaient pour se réunir à nous.

Le colonel prit alors à part dans sa barraque le fils

du guide Lopès, jeune homme de bonne mine qui paraissait tenir de son père pour l'intelligence et la réserve, voulant avoir de lui et de son beau-frère Barbosa les renseignements qu'ils pourraient donner sur l'état du Paraguay, sur sa force appréciable, sur ses moyens de résistance, particulièrement à la frontière voisine. Les réfugiés répondirent que les fortifications sur l'Apa consistaient en de simples palissades de bois commun que garnissaient à peine cent et quelques hommes à Bella-Vista, sous le commandemente du major Martin Urbieta, et que les autres forts étaient encore en pire condition de défense ; mais que le gouvernement paraguéen, sur les avis qui lui avaient été donnés, s'était engagé à pourvoir à tout prochainement et à envoyer des renforts, enjoignant jusqu'à leur arrivée de se retirer devant l'attaque, en détruisant tout ce qu'on ne pourrait emporter. Ils ajoutèrent que le découragement était général dans l'intérieur du pays, qu'on croyait moins de jour en jour au bon résultat de la guerre, mais que la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité n'en était pas moindre, que le respect pour le président — el Supremo —, dont on ne prononçait le nom qu'en se découvrant, était toujours le même. Ils ne purent d'ailleurs rien dire de certain sur le sort des prisonniers du vapeur *Olinda*, saisi avant la déclaration de guerre.

Aussitôt que ces nouvelles furent répandues dans le camp, il n'y eut qu'un cri : « Marchons à l'Apa ». L'enthousiasme était au comble, et les plus prudents se laissèrent emporter à l'excitation passionnée des groupes qui se formaient de tous côtés.

En ce moment fut annoncé le retour du bataillon n.° 17, qui avait accompagné le vieux Lopès. Assister

à la première entrevue du père et du fils aîné qu'il retrouvait, ce désir saisit tout le monde.

Notre guide avait appris la grande nouvelle en passant par les avant-postes ; il arrivait pâle, les yeux humides, vers son fils qui l'attendit respectueusement, la tête nue. Le père ne descendit pas de cheval, tendit sa main droite tremblante que le fils baisa, lui donna par signe sa bénédiction et passa sans dire un mot.

Ce fut une scène patriarcale, et, tous les cœurs étant sensibles aux grandes choses, nous nous regardions les uns les autres, comme nous demandant s'il y avait honte pour des soldats à laisser couler quelques larmes.

Quelle émotion ne ressentit pas ce vieillard en revoyant son fils arraché des mains de l'ennemi ! Quelle douleur aussi à songer que la famille avait perdu son dernier protecteur !

Quand nous lui en parlâmes, il aspira une longue prise et nous dit : « C'est Dieu qui fait tout ; Dieu l'a voulu ainsi. J'ai été heureux autrefois, j'ai eu une maison, une famille. Aujourd'hui je dors à la pluie, je suis seul ; je mange ce que me donne la charité. »

« Mais nous allons trouver des maisons à Bella-Vista, lui répondîmes nous ; vous avez auprès de vous votre fils et votre gendre. Vous mangez avec des amis et c'est vous qui leur donnez la chair de vos bestiaux. » Il secoua la tête avec un sourire mélancolique ; « Ce ne sera plus jamais ma ferme du Jardin. »

Cependant le colonel, après s'être entendu avec Barbosa sur les moyens de tirer encore du bétail des prairies de son beau père, ordonna la marche en avant.

Nous terminons ici la première partie de notre narration, mais nous ne poserons pas la plume, sans y ajouter quelques mots sur le vieux guide.

Il nous a chargé en mourant, de recommander sa famille au gouvernement du Pays: comment oublier la parole donnée?

Il est mort du choléra, ainsi que son fils aîné, et il a auparavant sauvé des centaines d'existences, en dirigeant la retraite de notre colonne à travers des solitudes que seul il connaissait; même après sa mort, comme pour continuer l'intervention bienfaisante étendue sur nous, sa ferme du Jardin, que, dans les angoisses suprêmes, ses derniers regards ont pu entrevoir encore d'un bord de la rivière à l'autre, sa plantation d'orangers qui faisait son orgueil, nous a miraculeusement en quelque sorte guéris nous-mêmes du choléra, en mettant à notre disposition ses fruits innombrables, secours inespéré dont nous le soupçonnions au moins d'exagérer la valeur lorsqu'il nous le promettait.

Sa famille a perdu tout ce qu'elle possédait et n'a rien à attendre que de l'appui du gouvernement, invoqué par lui à son dernier soupir: la nation, nous n'en doutons pas, reconnaîtra la dette sacrée contractée envers un de ses fils les plus dignes et qui a péri victime de son dévouement; homme si grand selon l'ordre naturel, si noble et si bon sous sa rudesse, et dont la mémoire vivra dans le cœur de ceux qui l'ont connu et qui ont su l'apprécier.

Sa vive et soudaine amitié pour celui qui écrit ces lignes, est un titre d'honneur qu'on nous pardonnera de ne pas omettre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE I

Le colonel Camisão, raffermi dans sa première résolution, ne put cependant mettre la main à l'œuvre, sans laisser percer quelques unes de ses anciennes incertitudes. Le départ avait été d'abord fixé par lui-même au 13 avril ; il le remit au lendemain, bien que dès le point du jour tout fût prêt, et le corps d'armée en ordre de marche ; et ce ne fut même que tard dans la journée qu'il fit connaître sa détermination nouvelle, entrant à cet égard dans des explications qui ne purent qu'étonner, et donner lieu à des interprétations malignes, principalement sur les étapes qu'il avait en vue : il les avait espacées en effet de sorte que la colonne arrivât à Bella-Vista ou aux environs, c'est-à-dire à la frontière, le samedi de l'alleluia ou le dimanche de Pâques, pour que la solennité en fût célébrée sur ce point : « ainsi, disaient les malveillants, les coups de canon d'ouverture de la campagne, seront ceux mêmes dont la cérémonie religieuse est ordinairement accompagnée ; l'initiative de la guerre sera couverte par la fête ! »

Le 13 fut donc encore un jour perdu : les heures de la matinée se consumèrent en préliminaires de voyage tout-à-fait oiseux et qui semblaient n'avoir d'autre objet que d'occuper les soldats. Ceux-ci au reste s'y prêtaient avec beaucoup de bonne humeur. L'hymne national s'était déjà fait entendre ; une explosion d'enthousiasme l'avait accueilli. Plusieurs aides-de-camp allèrent alors, chacun de son côté, lire partout un ordre du jour qui faisait appel au patriotisme des corps et leur recommandait la confiance en leurs chefs. D'énergiques acclamations retentirent encore après cette publication et furent plusieurs fois répétées : l'animation était à son comble. Cependant la nuit tombait, elle se fit sans qu'on eût bougé ; et on vit le commandant, soucieux comme toujours, se promener dans l'ombre devant sa barraque plus longtemps même et plus tard qu'il n'en avait l'habitude.

Le lendemain, le défilé eut lieu devant lui, et il s'anima peu-à-peu. L'avant-garde toutefois pouvait d'abord lui donner à réfléchir ; car elle était composée des hommes de notre cavalerie démontée. Il a été dit déjà que nous n'avions plus de chevaux : ils avaient tous été enlevés, dans le district de Miranda, par une épizootie du genre de la paralysie réflexe qui nous avait si cruellement éprouvés nous-mêmes. C'est à peine si le service ordinaire du camp avait conservé quelques mulets. L'élément de guerre le plus nécessaire dans ces contrées, la cavalerie, nous manquait ; tous les yeux en étaient frappés.

Nos chasseurs toutefois dans la différence de tenue à laquelle il leur avait fallu se faire, ne perdaient rien de leur aspect martial. Après eux, venait le 21.ème bataillon de ligne précédant une batterie de deux pièces

rayées, ensuite le bataillon n.° 20, puis une seconde batterie égale à la première que suivait le bataillon des volontaires de la patrie, n.° 17 ; enfin les bagages, les marchands avec leur monde et leur matériel, les femmes de soldats en assez grand nombre. Notre troupeau de bœufs occupait le flanc gauche avec les charrois des munitions de guerre et de bouche, masse confuse qui était couverte par une forte arrière-garde.

La rivière de Miranda était devant nous, et les soldats la passèrent, les uns en élevant au dessus de l'eau leurs armes, leurs ceinturons et leurs gibernes, les autres, sur un pont volant que les ingénieurs achevaient de construire, ayant eu pour auxiliaire dans ce travail pressant un sous-lieutenant d'artillerie, Nobre de Gusman, jeune officier plein d'intelligence et qui montra dans cette occasion le zèle qu'on remarqua toujours chez lui par la suite. Plus de deux heures furent employées au passage ; pendant ce temps le colonel Camisão et son état-major avaient lu les nouvelles que la malle de Camapoan venait d'apporter. Sans doute aucune communication ni officielle ni particulière, relative à l'invasion du Paraguay par le sud, n'était parvenue au commandant, ni rien qui s'y rapportât d'une manière positive ; renseignements toutefois qui auraient été pour nous du plus haut intérêt au moment où nous nous hasardions dans une opération dangereuse sans autre raison ni but que de faire une diversion utile au succès de nos armes dans le Bas-Paraguay.

Le colonel étonné et presque offensé de l'oubli et de l'isolement où le gouvernement le laissait dans de telles circonstances, en fit tout haut la remarque et promena des yeux inquiets sur le groupe de ses officiers, comme pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été plus favorisés

que lui, et, ne trouvant qu'un silence qui était assez significatif, il se tourna vers le commandant de la commission du génie, souleva son chapeau, et dit : « Partons ; Dieu veillera sur nous. »

A deux heures de l'après midi la marche fut reprise, mais la lenteur en était extrême ; le pas des bœufs qui tiraient l'artillerie, réglait le nôtre, et encore de temps en temps tout s'arrêtait, parceque le colonel lui-même, allant et venant avec son état-major entre l'avant et l'arrière-garde, se mettait à examiner les environs à la longue vue, d'un air tantôt distrait, tantôt très attentif. Nous en étions surpris, car si jamais campagnes furent sans mystères, ce sont bien celles que nous traversions. Complètement dénudées, l'herbe même n'y existait plus ; on l'avait incendiée partout, de sorte que les flanqueurs, distribués au moment du départ le long de notre colonne pour l'éclairer, nous avaient ralliés tous, dispensés d'un service qui n'avait plus d'objet.

Nos gens montaient alors une côte douce qui se prolongeait devant nous ; toutes nos musiques jouaient des airs nationaux, et, à l'arrière-garde, se faisaient remarquer nos volontaires vêtus de blanc comme pour une fête. Il paraît que l'allure du corps d'armée avait un aspect tout militaire dans son ensemble ; car le colonel, après l'avoir observé quelque temps d'une petite éminence sur laquelle il était monté, auprès d'un morne, que nous sûmes depuis se nommer la Vigie, se mit à dire d'un air riant en s'adressant à son entourage : « Ne croirait-on pas qu'ils sont trois mille hommes ? » La moitié de ce chiffre était encore supérieure à notre force réelle. Sans doute on a vu des hommes en plus petit nombre encore braver des masses d'ennemis ; ils

s'étaient préparés à la mort pour honorer leur patrie : mais, à part ces exemples de suprême dévouement, on n'a guère d'exemple d'une troupe aussi faible que la nôtre allant se jeter sur le territoire d'une nation reconnue vaillante, et cela, dans l'ignorance complète des lieux et sans avoir aucune espèce de secours à y attendre. L'enthousiasme du capitaine Lago nous avait tous saisis : la grande figure de la patrie semblait se lever devant nous et nous appeler à son aide.

On gagna vers la tombée de la nuit un autre morne, celui-là même auquel le lieutenant Bemfica avait donné son nom et au pied duquel il s'était tenu si longtemps en embuscade, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Là, toutes les dispositions nécessaires pour le campement furent prises.

L'arrière-garde s'appuyait au morne de la Vigie : la sûreté sur tous les points était complète. L'eau, il est vrai, ne s'y trouvait ni en abondance ni bonne ; mais on pouvait facilement s'en procurer d'autre et meilleure à peu de distance. Le pâturage s'y montrait excellent, et nos animaux, déjà maigres et affaiblis, auraient pu y reprendre quelque force, si un ordre de les tenir au piquet, motivé par le voisinage de l'ennemi, n'eût été donné le soir même.

Nous avions à peine achevé nos préparatifs, et un profond sommeil ne pouvait guère nous faire faute à la suite des fatigues de la journée, quand il arriva de la capitale des nouvelles dont nous fûmes vivement émus : des décorations avaient été accordées par le gouvernement à plusieurs d'entre nous : le camp fut bientôt tout agitation ; on n'entendait que les mots, faveur, passe-droit, préférence, patronage. Les mécontents parlaient le plus haut, étant les plus nombreux comme il ar-

rive en pareille circonstance. Sans doute les mains qui avaient fait la distribution des récompenses étaient, comme toutes autres, sujettes à l'erreur et avaient pu donner lieu à de justes plaintes ; il s'en produisit beaucoup : mais une opinion dominante plus vraie ne tarda pas à s'établir. Il était évident que l'autorité ne nous avait pas oubliés : c'était déjà un grand point. Les omissions d'ailleurs pouvaient n'être que des ajournements. Peu-à-peu les susceptibilités se trouvèrent calmées, et toute cette fermentation du moment ne laissa en général après elle dans le corps d'armée qu'un redoublement d'émulation généreuse qui donna à connaître combien des distinctions de ce genre ont de puissance sur les masses, pour peu qu'un sentiment de discrétion et d'équité en règle le partage.

Le 16, la marche recommença dans le même ordre ; seulement les différents corps devaient s'alterner d'un jour à l'autre, en tête et au centre, comme à l'arrière-garde.

Nous suivions une route formée de deux sentiers parallèles espacés entr'eux par trois ou quatre palmes de gazon, s'étendant à perte de vue dans des plaines toutes découvertes : quelque buisson, quelque arbuste à peine s'y montrait à longs intervalles : l'horison seul avait des bouquets de bois. Les deux sentiers étaient très battus, et il était visible que tout récemment des cavaliers y avaient passé et repassé en troupes nombreuses. De cette voie partaient de place en place d'autres empreintes de pas de chevaux dirigées vers les exhaussements du sol qui permettaient de voir au loin, et il n'y avait plus lieu de douter que l'ennemi n'eût l'éveil sur notre marche, et que nous ne fussions observés.

Cette idée d'une force hostile à proximité nous préoccupa davantage encore à la vue d'un chariot de fabrique brésilienne, tout déformé par le feu, que nous trouvâmes en travers de la route. Il avait été laissé là à demi-brisé par les paraguéens, lors de leur retraite de Nioac en août 1866, et nos soldats du vingt-et-unième bataillon, envoyés dernièrement en reconnaissance jusqu'à ce point, avaient mis par goût de destruction le feu à ses débris : ce qui était à regretter maintenant, car il n'aurait pas été difficile de le mettre en état de servir, du moins au transport des malades, pour lesquels il n'y avait même ni charrettes ni fourgon.

Nous allâmes camper près du morne du Retiro, dont nous occupâmes le versant qui, à sa base, donne naissance à un gros ruisseau du même nom. La nature est admirable dans ce lieu ; l'eau est bordée de macaoubiers et coule entre des rives légèrement sinueuses, revêtues d'un gazon court et fin de la plus belle nuance vert d'émeraude.

Non loin de là avait résidé autrefois cette même D. Senhorinha, dont nous avons plus haut vanté l'hospitalité, unie alors en premières noces avec un Lopès, frère de notre vaillant guide José Francisco, celui-là du nom de Jean Gabriel et qui mourut en 1849. Sa veuve, restée seule avec des enfants dans un pays de frontière où il n'y a nulle protection pour les faibles, avait été saisie et emmenée par une troupe de paraguéens. Leur mission avait pour but de protester par le fait de cette arrestation contre le droit que le Brésil prétendait avoir à un territoire qui, suivant eux, ne lui appartenait pas. Réclamée au bout de quelque temps par la légation brésilienne à l'Assomption et rendue à la liberté, elle avait, selon la coutume assez générale du

pays, contracté un second mariage avec son beau-frère, notre guide lui-même, qui l'avait établie à sa ferme du Jardin, et enfin, dans l'invasion paraguéenne de 1865, elle avait été prise de nouveau et emmenée encore.

Nous quittâmes le Retiro le 17 mai au matin, et, deux lieues plus loin, nous trouvâmes une bâtisse en forme de hangar ou de hutte qui venait évidemment d'être occupée par une ronde ennemie. A côté s'élevait un de ces mâts-vigies nommés par les paraguéens *mangrulhos*, gros pieux ou assemblage de pièces informes de bois, au sommet desquels ils se hissent pour voir au loin dans les lieux environnants. Nos indiens Guaycourous s'étaient avancés jusques là antérieurement dans une reconnaissance faite par le lieutenant-colonel Eneas Galvão ; cette fois-ci les mêmes sauvages nos alliés tirent un feu de joie du mât et de la hutte.

En ce moment, le colonel fut averti que nos convois s'étaient embourbés à la sortie du Retiro, et il décida aussitôt, sans interrompre son mouvement, qu'on irait les attendre à quelque distance en avant ; ce qui fut fait, et le camp établi au point même où avait existé la ferme de Jean Gabriel. Un fort parti d'avant-garde fut placé en observation sur une éminence qui dominait la campagne.

C'était un capitaine de la garde nationale de Rio-Grande qui commandait ce détachement, Delfino Rodrigues Pereira, plus connu sous le nom de son père Pisaflores, homme énergique, à la bravoure duquel tout le monde rendait hommage. On le voyait alors regarder fixement du côté de l'ouest : tout-à-coup un cri partit de plusieurs côtés à la fois : « La frontière ! » De la hauteur où était le poste, on avait en effet la vue du bois sombre de l'Apa, limite des deux pays.

Ce fut un moment solennel, une émotion dont personne ne fut exempt, officiers et soldats. L'aspect de la frontière qu'ils allaient chercher, les frappa tous comme une surprise. Et elle était réellement nouvelle pour tous. Quelques uns pouvaient l'avoir déjà vue, mais uniquement avec les yeux du chasseur ou du coureur de prairie pour qui tout sol est égal : la plupart n'en avaient entendu parler que vaguement. Et maintenant elle était là devant eux, comme point de rencontre des deux nations armées, comme personnification présente de la guerre.



CHAPITRE II

Nos charrois attardés avaient rejoint le camp le 17 au soir ; et le 18, à neuf heures du matin, la garde avancée avait été relevée : la plus grande tranquillité régnait dans les lignes. Tout-à-coup, vers onze heures, le cri d'alarme « cavalerie ennemie » se fit entendre. Nos bataillons prennent les armes ; le commandant envoie les ingénieurs aux avant-postes, l'adjudant général Lago à l'arrière-garde, l'adjoint du quartier-général Barbosa aux différents corps, pour s'assurer de leur état et de ce qui peut leur manquer. Lui-même se porte en avant, suivi du bataillon de volontaires, avec les bouches à feu du major Cantuaria et du lieutenant Marquès da Cruz, le même qui plus tard fut tué en combattant dans les lignes d'Humaïta ; il tenait, quand il passa devant nous, son épée nue à la main, ne voulant, disait-il, la remettre dans le fourreau qu'après qu'elle aurait fait connaissance avec les paraguéens.

Les ennemis étaient alors à petite distance de nous, près du bois de lisière d'un gros ruisseau ; ils avançaient sensiblement, s'étendant en tirailleurs, courant continuellement de côté et d'autre sous les ordres d'un

officier qu'on distinguait parmi eux et qui tout-à-coup leur commanda la retraite : nous les perdîmes de vue.

Après une attente assez prolongée, le commandant ordonna le retour au camp, et, au milieu de ce mouvement, il y eut un coup de canon tiré par les nôtres, une pièce ayant été mal chargée pendant qu'on l'amenait précipitamment. La surprise, à cette explosion inopinée, fut générale : mais l'impression n'en eût guère duré et ne trouverait point place en ce lieu, si les échos, longtemps encore après le coup, le répercutant de toute la chaîne des Doïrados, ne nous eussent paru, dans la disposition d'esprit où nous étions, autant de voix de la nationalité outragée, demandant vengeance d'une invasion de barbares.

Le matin du 19, on quitta le campement. Le colonel détacha la 21ème bataillon pour former l'avant-garde, avec recommandation de ne jamais perdre de vue le gros du corps d'armée, tout en gagnant du terrain. Le reste suivait en détachements rapprochés qui devaient se soutenir au besoin ; mais l'animation des soldats répondant à celle des officiers, les corps se portaient en avant sans s'inquiéter de cet ordre, et se trouvaient parfois, entre eux, à des distances plus grandes que ne l'eût voulu la prudence.

L'avant-garde, au passage du Taquaroussou dont le pont venait d'être détruit par les paraguéens, fit une décharge sur eux, quoique étant à peine à portée. Un de leurs cavaliers fut blessé, on le vit tomber ; un de ses compagnons le prit en croupe, tandis qu'un troisième laçait la monture libre qui s'enfuyait : à cette vue, à cette première scène de guerre, nos hommes allaient se jeter à l'eau pour suivre l'ennemi, quand un coup de clairon du quartier-général les arrêta ; toute la co-

lonne se trouva bientôt groupée derrière eux. Les ingénieurs cependant rétablissaient le pont; une heure y suffit. Le passage fut effectué, et la marche continua sur l'autre rive.

Nous avancions en gravissant de petits plateaux qui séparent les dépressions parallèles dont la plaine est sillonnée, jusqu'au pied d'une éminence qui la domine toute entière. Notre avant-garde avait trouvé cette position occupée par un gros poste de cavaliers, elle s'arrêta ; tous nos corps détachés en firent autant l'un après l'autre. Les paraguéens nous examinaient ; rien ne s'interposait entre eux et nous : ils pouvaient nous compter. Ce nous fut un grand désavantage. Jusque là, ils avaient pensé, d'après ce que disaient nos réfugiés, que la colonne brésilienne n'était pas de moins de six mille hommes, et notre commandant s'était efforcé, selon la règle en guerre, d'entretenir cette erreur. L'illusion avait fait son temps : elle tomba au premier coup d'œil jeté alors sur nous.

Ce devait être une raison de plus pour attaquer à l'instant; mais le commandant nous tint immobiles. Nous n'en sûmes la cause que plus tard : elle venait de sa nature même : nous étions au vendredi Saint, et l'initiative d'une action sanglante, le jour même de la mort du Sauveur, répugnait à un cœur religieux comme celui de notre chef, esclave de tous les nobles sentiments et se les exagérant jusqu'à la contradiction, inquiet et comme troublé par le pressentiment d'une fin prochaine.

La lutte dans son esprit dura assez de temps pour que le détachement paraguéen, croyant n'être plus attaqué, et, par mépris peut-être pour cette petite troupe ainsi jetée sans chevaux dans de grandes plaines à fondrières

et où tout piéton est un objet de risée, jugea à propos de négliger toute précaution et d'user insolemment de sa supériorité sur nous : tous les hommes avaient mis pied à terre ; les uns étaient assis à l'ombre des macaoubiers, les autres faisaient paître leurs montures. La négligence affectée de leur attitude nous faisait bondir d'indignation. Heureusement enfin notre chef en fut frappé lui même, et se décida. Il n'y avait contr'eux qu'un moyen rapide d'action, il fut employé. Marquès da Cruz fit avancer sa pièce ; une première grenade fut lancée, aux acclamations de nos soldats. Pour peu qu'elle eût été pointée plus haut, elle aurait éclaté au milieu du groupe ennemi le plus nombreux ; elle alla frapper le pied d'un haut palmier qui les abritait, et, après un ricochet, fit explosion en l'air.

Ce fut du moins un plaisir pour nous de voir l'effet qui s'ensuivit, la surprise, l'alarme, la confusion : les uns couraient après leurs montures, que la détonnation avait dispersées ; les autres se jetaient à cheval, et, sans rien attendre, gagnaient la plaine à toute bride. Peu de minutes s'étaient écoulées que le poste entier avait disparu. Un second projectile fut envoyé après eux, et ensuite un troisième qui porta à plus d'une demi-lieue, et leur donna à connaître quelle était la puissance de notre artillerie. Le parti, qui se mit ainsi en fuite, ne reparut que devant la ferme de la Machorra, à la frontière.

Quelques lieues plus loin, une bifurcation de chemins également battus, nous tint en suspens sur celui qu'il fallait préférer : le fils du vieux Lopès, qui pendant une absence de son père nous servait de guide, fut consulté par le colonel, et répondit qu'il convenait de prendre le chemin de gauche, le seul praticable pour

notre colonne, composée comme elle l'était; que les paraguéens avaient suivi sans doute celui de droite qui était le plus court, mais embarrassé de tels obstacles que la cavalerie seule du pays pouvait s'en tirer. Le colonel fit donc prendre à gauche; mais cet incident, la connaissance de cette double voie, de ces deux passages dans la même direction, par l'un desquels la retraite, s'il y était obligé comme il en avait la prévision, pouvait être si facilement coupée, cette anticipation d'une dangereuse éventualité, jeta un nouveau trouble dans son esprit: il en fit depuis l'aveu aux officiers qui l'approchaient.

Arrivés ce soir-là au bord d'un gros ruisseau que les espagnols appellent Sombreiro, nous allâmes camper dans le triangle qu'il forme en se jetant dans l'Apa. Nous admirions cette belle rivière, limite des deux pays, dont l'aspect, avec son bois épais nous avait si vivement émus quand nous l'apperçûmes de loin. Un grand avenir lui est réservé, après la guerre.

L'Apa sort par trois sources, bientôt réunies, de la chaîne des monts Doïrados, un peu au dessous de la colonie militaire de ce nom à douze lieues E. S. E. de celle de Miranda, et coule d'abord O. dix degrés nord jusqu'au fort de Bella-Vista qui est sous le 22.ème parallèle, et de là, tournant à l'O. dix degrés sud, va, par un cours légèrement sinueux, baigner S.te Marguerite, Rinconada et autres forteresses jusques au Paraguay, dans le lit duquel ses eaux se perdent.

Le colonel, en arrivant, demanda qu'on lui donnât de l'eau, de cette eau même de l'Apa, et, soit que de vagues réminiscences historiques à propos de cours d'eau fameux s'éveillassent dans sa mémoire, soit qu'après tant d'agitation de son cerveau, il eût une

vague excitation fébrile, « Voyons, dit-il en souriant, à quelle heure nous goûtons de l'eau de cette rivière » ; il regarda sa montre, but, et ajouta d'un ton d'enjouement : « Je désire que cet incident soit consigné dans l'historie de l'expédition, si on l'écrit quelque jour. » Il parut tenir à ce qu'on lui en fît la promesse ; c'est l'auteur même de ce récit qui s'y engagea au nom de tous, et qui s'en acquitte aujourd'hui avec une religieuse exactitude : car la mort, dont il était si voisin, sait, par sa nature énigmatique même, tout ennoblir, tout absoudre, et tout consacrer.

L'Apa en cet endroit est rapide, mais les grandes dalles dont il a son fond comme pavé, invitent à entrer dans ses belles eaux : c'est ce que firent un grand nombre de soldats ; plusieurs même passaient sur l'autre rive, disant qu'ils allaient, de leur personne, conquérir le Paraguay.

A la nuit, nous vîmes arriver deux officiers brésiliens qui venaient, à l'heure du péril, se réunir à nous pour le partager. L'un, le lieutenant Augusto Pinto de Soïza, l'autre le lieutenant João Luiz do Prado, de la province de S. Paul, ancien compagnon d'armes qui accourait à grandes journées de Camapoan. Ils avaient devancé leur escorte, et traversé seuls, non sans danger d'une méprise, nos lignes de sentinelles avancées. Ce ne fut que le lendemain que leurs soldats entrèrent au camp, avec un voyageur du nom de Joaquim Auguste, homme de courage mais amené là seulement par des intérêts personnels.

Le jour suivant 20, le corps d'armée se mit en mouvement à neuf heures du matin, et, après avoir traversé le Sombreiro s'avança sur la rive droite de l'Apa, le bataillon de volontaires formant l'avant-garde :

une lieue que nous y fîmes nous prit beaucoup de temps parce qu'il arrivait á tout moment quelque mésaventure aux charrois qui portaient nos munitions et dont nous ne pouvions nous séparer, voisins comme nous l'étions de l'ennemi, et touchant même, selon l'opinion des réfugiés, à la première garde paraguéenne, c'est-à-dire au port et à la ferme ou village de la Machorra sur le territoire brésilien, une lieue et un quart en avant du fort de Bella-Vista qui est construit en face sur la rive paraguéenne.

Nous pensions à tout moment trouver de la résistance. Cependant notre bataillon d'avant-garde marchait toujours, sans s'appercevoir ou sans tenir compte de la distance que les haltes continuelles des autres corps mettaient entre eux et lui. Les clairons avaient beau sonner: il se trouvait déjà trop loin pour les entendre: le laisser s'isoler de la sorte n'était pas prudent: il fallait nécessairement envoyer un exprès pour le rappeler. Le lieutenant-colonel Juvencio s'y offrit, et partit à l'instant même avec ses deux aides-de-camp et Gabriel Francisco, le gendre du guide, qui voulut se joindre à nous. Heureusement nos montures n'étaient pas mauvaises, de celles qui avaient résisté á l'épizootie; elles nous tirèrent d'un bas-fond assez dangereux que, pour faire plus de diligence, nous n'avions pas eu le soin de tourner. Bientôt nous y perdîmes de vue le corps d'armée que nous quittions, et nous n'appercevions pas encore devant nous nos gens déjà engagés, à ce qu'il semblait: nous avions commencé à entendre des décharges et des coups isolés de tirailleurs. Nous pensions bien parfois voir flotter dans l'air le drapeau brésilien; mais des buissons élevés nous le cachaient souvent; et il semblait d'ail-

leurs ne pas avancer. En peu d'instants la rapidité de notre course nous en eut rapprochés ; ce voisinage nous électrisait ; nous lançâmes nos animaux dans un gros ruisseau qui barrait le passage, le José Carlos, et nous nous trouvâmes enfin réunis aux nôtres qui combattaient dans un enclos, à l'entrée de la Machorra.

Une ligne assez étendue de paraguéens faisait face à l'attaque, tandis qu'une foule d'autres de leurs compagnons se hâtaient avec une sorte de fureur de tout détruire dans la ferme et mettaient le feu à tout ce qui pouvait brûler.

Notre commandant d'avant-garde, Eneas Galvão, était à examiner un pont qu'il fallait passer pour déborder l'ennemi ; c'est là que le lieutenant-colonel Juvencio lui communiqua l'ordre, qu'il apportait du quartier-général, de faire halte ; mais l'occasion ne permettait plus de s'y conformer. Les deux officiers tombèrent d'accord de la nécessité d'occuper la ferme à tout prix.

Aussitôt notre ligne de tirailleurs se porta à la course sur le front opposé par le pont même, tous disputant d'ardeur, mais précédés pourtant par le vieux Lopès et Loureiro qui nous avaient rejoints, et auxquels nous ne voulions point non plus, de notre côté, céder le pas.

Les paraguéens se replièrent alors en faisant toutefois bonne contenance.

Ils avaient sans doute l'ordre de ne pas livrer de combat, mais seulement de rassembler et de pousser devant eux des troupes de chevaux et de bœufs qu'on ne voulait pas nous laisser, et qui devaient être considérables, à en juger par la poussière que leur marche souleva peu après.

L'enceinte fut occupée: le lieutenant-colonel Eneas y reforma sur le champ son bataillon, et l'y retint dans une fixité de lignes qui lui valut plus tard l'approbation du colonel et les applaudissements de tout le monde ; les nôtres ne lui avaient pas manqué dès l'abord. Tous prirent plaisir à voir l'esprit de discipline que montraient ses hommes, et ensuite l'empressement avec lequel, au premier ordre, ils se mirent à désobstruer la cour des objets dont elle était encombrée, sans en rien détourner, non plus que de tout ce qui était dans l'intérieur des cases.

Sur ces entrefaites, le commandant apparut lui-même: car, ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avait dépêchés vers son avant-garde, il était parti en toute hâte pour s'assurer par ses yeux de ce qui se passait. L'enthousiasme de l'accueil qui lui fut fait en ce moment, et les acclamations des soldats lui causèrent un plaisir dont l'expression, malgré sa réserve habituelle, fut visible pour tout le monde.

Les auxiliaires indiens, Guaycourous et Terenas, ne furent pas des derniers à se présenter pour le butin : ils avaient, au contraire, montré peu d'empressement pour la lutte, à ce point que dans notre course en les dépassant, nous leur avions crié : « Avançons donc, braves camarades ! » Maintenant leur indolence avait fait place à une ardeur sans bornes de pillage. Ils s'étaient déjà répandus jusque dans les plantations de manioc et de cannes et en rapportèrent en un instant des charges, sous lesquelles ils pliaient sans rallentir leur marche.

Il y avait encore un reste de crépuscule quand le gros de l'armée arriva ; ce fut le moment de la cohue et du désordre ; tant d'objets étaient exposés à la

vue, entassés pêle-mêle sans maître et voués à la destruction. Chacun en prit sa part; et les moins favorisés furent enfin ceux qui se trouvaient avoir le plus de droit à s'en saisir, les ayant conquis avec péril et gardés comme propriété publique jusqu'au moment de la dilapidation générale. Ce sac d'ailleurs était légitime, et on n'aurait pu sans injustice en refuser la joie aux soldats, qui l'avaient acheté et payé d'avance par des mois de privations et de famine. Des huit ou dix maisons de la Machorra, deux étaient déjà réduites en cendres par le feu que les paraguéens mêmes y avaient mis; les autres furent préservées par les soldats brésiliens; et quelques pièces de charpente, quelques poteaux embrasés pouvaient bien leur servir à cuire les patates, le manioc et les volailles de l'ennemi. La Machorra surnommée ferme du président Lopez, n'était en réalité qu'un terrain usurpé, cultivé par ses ordres au delà de sa frontière. Le travail des envahisseurs, fructueux comme il l'avait été, ne faisait que donner au banquet le sentiment de plaisir d'une revendication nationale: le colonel l'autorisait par un air de gaîté qu'on ne lui avait jamais vu.



CHAPITRE III

Le jour suivant 21 avril, à huit heures du matin, les clairons du quartier-général sonnèrent la marche : ce n'était pour rien moins que pour franchir la frontière, entrer sur le territoire paraguéen, et aller attaquer le fort de Bella-Vista, qui est de ce côté la clef de tout le pays. La portée de cet acte était sentie par tout le monde avec un redoublement d'animation : chacun avait revêtu son meilleur uniforme, et à nos anciens drapeaux, que n'avait consacrés nul fait de guerre, on en avait substitué de nouveaux, dont les vives couleurs se détachaient sur le beau ciel des campagnes paraguéennes.

En quittant la Machorra, l'ordre compact avait été adopté. Des deux côtés de la colonne et pour assurer son mouvement, les tirailleurs qui la flanquaient abattaient les hautes herbes : car la nature du pays avait changé. Ce n'était plus le gazon court et frais des prairies que nous venions de traverser. Le terrain était couvert de cette dangereuse graminée croissant à hauteur d'homme qu'on appelle *macéga*, à tige dure et à côtes coupantes, qui rend la marche si pénible en beaucoup d'endroits du Paraguay.

Nous allâmes passer l'Apa en face de Bella-Vista. Le bataillon d'infanterie de Goyaz n.° 20 formait l'avant-garde sous les ordres du capitaine Ferreira de Païva ; mais, en avant même de ses tirailleurs commandés par un jeune et brave officier nommé Miro, destiné aussi à une mort prochaine, on voyait le vieux Lopès se hâter, monté sur un beau cheval bai, de ceux que son fils et nos autres réfugiés avaient enlevés aux paraguéens. Il était au comble de la joie, l'œil comme celui d'un oiseau de proie fixé sur Bella-Vista qu'on commençait à appercevoir. Tout-à-coup, au moment où, avec le lieutenant-colonel Juvencio et Caton, nous venions de le rejoindre, son front s'assombrit : « La perdrix, nous dit-il, s'envole de son nid, et elle ne veut pas nous laisser ses œufs »; il montrait en même temps une légère fumée qui s'élevait dans l'air : « ce sont, ajouta-t-il, les maisons de Bella-Vista auxquelles on a mis le feu. »

La nouvelle en fut portée au colonel qui, averti encore par un signal de l'adjudant Porfirio du bataillon de tête, fit accélérer la marche. On prit le pas de course ; la ligne des tirailleurs du 20.ème se précipitait vers la rivière. Mais, avant eux, s'y était jeté le petit groupe au milieu duquel était le guide, sans que les ennemis, à notre grand étonnement, fissent mine de nous disputer le passage ; ils s'éloignaient de la rivière, comme ils s'étaient éloignés de la Machorra, et allaient s'arrêter à une assez grande distance dans la campagne, immobiles à cheval.

Nous avions donc l'heureuse chance de passer les premiers la frontière, de toucher la rive gauche de l'Apa, de sentir sous nos pieds le sol paraguéen ! En mémoire de cette joie saisissante et de l'émotion patriotique dont nous étions possédés, qu'il nous soit

permis de nommer tous ceux qui se trouvaient sur ce point. Il n'est pas ici question de gloire, mais de hasard propice : nous étions onze ; le guide, son fils et son gendre ; deux voyageurs Loureiro et Rezende Vieira ; un belge, habile ouvrier mécanicien, François Vandervort ; trois gardes nationaux, Bento José Rodrigues, Hippolyte Ferreira et Felizardo Corrêa ; enfin les lieutenants Caton et d'Escragnolle Taunay, membres de la commission du génie.

La rivière passée, nous ne mîmes qu'un instant à gravir une éminence qui se trouvait devant nous, et qui nous donna la vue toute proche de la forteresse et du bourg : ses constructions étaient en flammes. Des paraguéens erraient encore à pied dans l'intérieur et dans le voisinage, attardés par le regret de la proie qu'ils nous abandonnaient et par la rage qui les poussait à tout ruiner. D'autres à cheval en plus grand nombre se retiraient sans ordre. Notre guide Lopès se mit à les braver par des coups de sifflet et par des apostrophes de mépris dont il était difficile de ne pas rire. Ils auraient pu revenir contre nous ; et ces robustes cavaliers sur leurs puissantes montures avec leurs sabres pesants auraient eu bon marché de notre petit nombre, montés et armés à demi comme nous l'étions : mais nous n'y pensions guère, et Lopès encore moins. Cet intrépide vieillard nous avait presque toujours précédés dans notre course au grand galop, quelques efforts que nous eussions pu faire ; il redoublait à chaque moment de vitesse, pensant à sa femme deux fois prise et emmenée esclave au Paraguay, à tous les siens, à ses amis, aux compagnons de sa vie prisonniers avec elle ; et mille souvenirs d'atrocités anciennes et récentes allumaient en lui une violente soif

de vengeance. Cependant nous avions, aussi, nous les deux ingénieurs, un puissant motif d'excitation et d'ardeur dans cette circonstance, non pas pour des griefs particuliers contre les paraguéens, mais pour une question avec nos propres amis et nos camarades. Quelques mots prononcés à notre sujet dans le conseil de guerre, où fut débattue la convenance de l'invasion, nous étaient restés présents et nous voulions leur donner un éclatant démenti, en paraissant toujours les premiers dans l'action dont nous avions démontré et blâmé hautement l'imprudence.

Une fois le passage effectué par le corps d'armée, le fort, qui consistait seulement en une solide palissade de bois, fut occupé ainsi que la bourgade par un gros détachement ; et la ligne de tirailleurs du vingtième bataillon, reformée sur la ligne gauche, se mit en mouvement pour aller attaquer les paraguéens qui avaient fait halte. On vit alors qu'ils avaient arboré quelque chose de blanc, et les deux ingénieurs en avant de tous se portèrent vers eux, faisant flotter en l'air leurs mouchoirs, Caton agitant le sien à la pointe de son épée en même temps que nous avancions : mais nous ne tardâmes pas à remarquer qu'ils s'éloignaient insensiblement et que leur dessein était sans doute de nous attirer vers quelque bois où ils nous auraient fait payer notre excès de confiance en leur loyauté, après que nous avions passé leur frontière et pris leur forteresse ; nous sûmes depuis qu'ils ne pensaient pas à autre chose, dans le besoin où ils croyaient être de faire quelques victimes afin de colorer du moins une retraite trop précipitée pour n'être point blâmée, quelques ordres qu'ils eussent reçus.

Ainsi se passa la journée du 21 avril ; les deux sui-

vantes furent données au repos et au conseil. Le corps d'armée avait quitté la frontière et était allé camper au sud de la forteresse, y appuyant son aîle droite, avec sa gauche au bois de la rivière. Il y avait dans le camp abondance de vivres frais : nous en avions le plus grand besoin, et notre monde jouissait ainsi des derniers bons moments que la fortune nous laissait. Notre chef semblait plus serein que de coutume ; il montrait de la confiance. Il commença à qualifier la colonne expéditionnaire du titre de—forces en opération dans le nord du Paraguay—et toutes ses dépêches, comme à son exemple toutes nos lettres pour Mato Grosso, Goyaz et Rio-Janeiro (confiées à Loureiro qui prit alors congé de nous) portaient sur l'enveloppe—Pour l'empire du Brésil.

Cependant, du haut du morne de Bella-Vista on voyait des cavaliers ennemis en sentinelle pendant le jour au pied d'un grand palmier de ceux qu'on nomme Boritys, et la nuit, il y en avait qui s'avançaient encore plus près du camp. Cette surveillance continuelle nous gênait d'autant plus qu'elle avait aussi pour objet les troupeaux des prairies qui ne manquaient pas d'être écartés, chaque fois que nos avant-postes paraissaient vouloir s'en rapprocher, et notre inquiétude sur ce point était nécessairement très vive. Les réfugiés nous avaient exagéré la facilité du ravitaillement dans ces pâturages : rien de semblable ne se présentait à nous ; et même, deux jours après notre établissement à Bella-Vista, le colonel, ayant fait faire une battue que couvrit le vingt-et-unième bataillon et qui s'étendit à plus d'une lieue, n'en obtint aucune résultat : tout le monde demeura convaincu qu'il n'y avait rien à espérer pour le moment de pareilles tentatives. Les paraguéens

avaient, il est vrai, disparu sur le passage de nos hommes, mais étaient revenus dès le lendemain occuper leur poste au pied du palmier.

Leur présence y était presque insultante. Nous aurions pu nous en délivrer en leur envoyant quelques grenades; nous étions même au point de recourir à ce moyen, quand une autre pensée vint se jeter à la traverse et faire diversion dans l'esprit du commandant : ne pouvait il pas y avoir chez eux quelque désir d'entrer en pourparlers ?

Dans cette supposition, il fit partir sous l'escorte du dix-septième bataillon un officier parlementaire porteur d'une proclamation écrite en espagnol, en portugais et en français et qui fut laissée attachée à un drapeau blanc qu'on planta en terre à une lieue et demie du camp. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Aux paraguéens.

« L'expédition brésilienne vous interpelle comme amis. Son but n'est pas de porter la dévastation, la misère et les larmes sur votre territoire. L'invasion du nord, comme celle du sud de votre république, n'a d'autre vue que de réagir contre une injuste aggression de nationalité. Il sera bon qu'un de vos officiers vienne s'entendre avec nous. Il pourra se retirer dès qu'il le voudra ; la simple manifestation de son désir y suffira. Le commandant de l'expédition jure sur son honneur, sur la sainte religion que les deux peuples professent, qu'il y a toute sûreté pour l'homme de cœur qui aura cette confiance en nous. Nous avons tiré des coups de canon comme ennemis. Maintenant nous voulons communiquer comme pouvant et devant devenir amis. Présentez-vous, ce drapeau blanc à la main, et vous

serez reçus avec tous les égards que les nations civilisées se doivent les unes aux autres, même étant en guerre. »

La réponse, qui fut trouvée le lendemain, était tracée sur un papier fixé à une baguette et de la teneur qui suit :

« Au commandant de l'expédition brésilienne.

« Les officiers des troupes paraguéennes sont toujours prêts pour toutes les communications qu'on peut avoir à leur faire : mais dans l'état de guerre ouverte, tel qu'il existe entre l'empire et la république, c'est l'épée à la main seulement que nous pouvons traiter avec vous. Vos coups de canon ne nous atteignent pas, et quand l'ordre viendra d'en avoir raison, il y a au Paraguay du terrain de reste pour les manœuvres des armées républicaines. »

L'écriture était d'une main sûre et facile. Le sceau de la république y était apposé: Un bonnet phrygien au dessus d'un lion passant.

Les formes employées dans cette réponse attestaient un certain degré de culture d'esprit et de bonne éducation: mais l'insulte vint aussi. Le commandant reçut une feuille de cuir sur laquelle étaient gravés des vers, plus grossiers encore que naïfs, qui disaient:

« Avance, crâne dénudé. »

« Infortuné le général qui vient lui même chercher
son tombeau. »

On y avait ajouté:

« Les brésiliens croient être à la Conception pour les
« fêtes. Les nôtres les y attendent avec des bayonnettes
« et du plomb. »

C'étaient des rodomontades sans portée et qui n'avaient rien de sérieux: mais ce qui l'était au plus haut

point, tous le voyaient, c'était l'impossibilité de nous ravitailler. Le 21ème bataillon, envoyé de nouveau le 27 pour rassembler et ramener du bétail, n'y avait pas réussi, et, tout en ayant eu le bonheur de ne perdre personne dans quelques escarmouches de cavalerie, il en rapportait la triste certitude que le pays était à notre égard dans des dispositions toutes négatives et hostiles.

Le commandant prit en conséquence la résolution de se tenir momentanément à Bella-Vista, et, dans un ordre expédié par le voyageur Joaquim Auguste qui nous quittait, il prescrivit qu'on lui envoyât de Nioac des munitions, des approvisionnements, les effets des soldats et les archives du corps d'armée. Il avait averti les officiers qu'ils devaient, de leur côté, faire venir pour un séjour de quelque durée ce qui leur était nécessaire.

Ce jour-là même, le sous-lieutenant Pacheco d'Almeida revint d'une commission périlleuse. Il avait eu à reconnaître l'état du fort de Rinconada, à sept lieues de Bella-Vista, et il y avait réussi mieux qu'on n'eût osé l'espérer. Avec trente indiens qu'on lui avait donnés, il s'était approché de la forteresse, et, ayant reconnu en y pénétrant, qu'elle était abandonnée, il en avait brûlé les palissades, avait tout détruit dedans, et ramenait ses indiens tout joyeux chargés de dépouilles.

Mais le manque de bétail rendait déjà le poste même de Bella-Vista intenable ; car il commencait à y avoir insuffisance dans les distributions de vivres. Il fallait, d'un moment à l'autre, ou marcher en avant sur l'espoir qu'on battrait l'ennemi qui ne pouvait être qu'assez peu nombreux devant nous, la guerre au sud de la république ayant dû y appeler la majeure partie de ses forces, (et alors, après une action heureuse, nos dé-

tachements trouveraient plus de prise sur les troupeaux errants dans la campagne), ou bien rétrograder vers des districts de la frontière moins dépourvus de ressources. Cette alternative, cette option à faire, tira tout repos à notre commandant: ses agitations d'esprit devinrent visiblement violentes. Il se mit de nouveau à se figurer la calomnie à l'œuvre contre lui dans toute la province de Mato Grosso et surtout dans la capitale, et, se parlant à lui-même, avec des exclamations qu'il cherchait inutilement à étouffer: « On me déchire partout, disait-il, on fait sonner bien haut que nous n'avons pas encore eu de rencontre sérieuse avec l'ennemi et on présage que nous n'en aurons jamais. »

Dans ce trouble et à défaut de données admissibles pour le choix d'un parti, les réfugiés, consultés indirectement, recommencèrent, avec plus d'avantage qu'ils ne l'avaient fait jusque-là, à parler d'une ferme nommée Laguna, à quatre lieues environ de Bella-Vista, faisant partie des domaines du président de la république et destinée à l'élève des bestiaux; on y trouverait, disaient-ils, de grands troupeaux, on y aurait une position sûre et une forte base d'opérations. Et, comme cette suggestion paraissait ne pas déplaire au colonel, plusieurs officiers qui l'entouraient et qu'il semblait consulter, s'abandonnant à leur enthousiasme: « Et pourquoi, s'écrièrent-ils, n'irions-nous pas jusqu'à la Conception comme on nous en jette le défi? Sommes-nous venus si loin pour reculer? Pourvu qu'on puisse compter sur un quart de ration, il n'y a pas un seul de nos hommes qui hésite un moment à suivre ses chefs, et qui ne désire tenter avec eux la fortune du Brésil. »

A la tête des plus ardents on voyait le capitaine Pereira do Lago, officier entreprenant non moins que

positif et opiniâtre, avec un courage qui s'exalte aisément et ne retombe jamais du niveau où il est une fois monté. Il eut certainement la plus grande part dans nos témérités; mais aussi, par la suite, il sut toujours, dans les journées les plus difficiles de notre retraite, faire face à toutes les nécessités du moment, par son activité, par sa puissance d'invention, et la perspicacité de son coup-d'œil, grandes qualités que relèvent encore sa douceur, sa simplicité, et sa facilité de caractère.

Depuis longtemps nous connaissions tout ce qu'on peut attendre de lui. Plus d'un an auparavant, lorsque le malheureux général Galvão se vit sur le point de périr de faim avec tout son monde au Cochim, il chargea la commission du génie d'envoyer deux de ses membres reconnaître les passages vers le sud : les dangers d'une mission où il s'agissait d'aller en avant, sans guide à travers les plaines inondées qui nous entouraient, était tels et d'une telle évidence, que les ingénieurs, autorisés par leur chef, remirent au sort entre eux la désignation des deux officiers ainsi hasardés. Le premier nom tiré fut celui de Taunay: la véritable chance de salut pour lui, dans une telle commission, était d'avoir comme compagnon de fortune le capitaine Lago, et heureusement le second billet qui sortit portait ce nom. La satisfaction fut générale, hommage spontané rendu au mérite dans un de ces moments où la vérité seule se manifeste.



CHAPITRE IV

Le colonel Camisão venait de décider que nous marcherions sur Laguna. Nous levâmes le camp le 30 Avril pour aller faire halte près de l'Apa-mi, cours d'eau qui passe à une lieue du fort de Bella-Vista. Les soldats semblaient se ressentir de l'insuffisance des distributions: la marche était silencieuse et empreinte d'une sorte de tristesse. Pour l'animer, il fut ordonné que les clairons de tous les corps joueraient tour-à-tour, et nos hommes y prirent plaisir, s'en faisant une idée de provocation et de défi pour les paraguéens qu'on voyait toujours suivre de loin la colonne.

Nos différents corps s'avançaient en quatre divisions distinctes, formées dans la prévision des attaques de cavalerie que nous devions en effet attendre. Dans une réunion des commandants, antérieure à notre occupation de Bella-Vista, le colonel avait fait adopter un ordre de marche approprié au caractère du pays et de la guerre. Il avait en même temps proposé deux dispositions de défensive pour deux hypothèses d'état de la plaine, ou nue, ou parsemée de bouquets d'arbres: combinaisons d'une grande simplicité qui, à l'épreuve,

nous furent du plus grand avantage dans la suite, en prévenant toute confusion au commencement des combats ; car, si on peut dire que les charges de cavalerie furent en général molles et promptement abandonnées, il y a lieu de penser qu'elles n'avaient pour but que de juger notre résistance et que le premier moment d'hésitation aurait toujours pu être décisif pour amener notre ruine absolue.

Pour le cas, donc, où il se trouverait à portée quelque taillis, quelque groupe d'arbrisseaux ou quelque cours d'eau, l'ordre était de converger vers cet appui naturel, d'y adosser les chariots de munitions et de blessés avec les bagages, et d'en couvrir le front par une courbe formée des quatre divisions de la colonne, alternées avec chacune de nos quatre pièces d'artillerie.

En rase campagne et sans abri, ces corps également alternés avec nos canons devaient s'établir en carré autour de notre matériel ; et, en tout cas, il devait être donné avis aux commandants de la forme adoptée pour l'occasion par des aides-de-camp ou des messagers exprès.

Le premier mai, après une nuit paisible, la marche fut reprise et continuée sans incident jusqu'à la ferme de Laguna, la localité même signalée par nos réfugiés du Paraguay. Il n'y restait en ce moment qu'une seule hutte en paille que l'ennemi, en se retirant, avait négligé de brûler. En y arrivant, nous vîmes un de nos soldats se diriger vers nous, tenant à la main un papier qu'il avait trouvé fixé avec une épine sur le tronc d'un macaoubier : c'était une variante de la première menace en vers adressée au commandant : « Malheureux est le général qui vient ici chercher son tombeau,

car le lion du Paraguay rugira, fier et sanglant, contre tout envahisseur. »

Ce plateau, dominant une vaste étendue de pays, invitait le colonel à y camper ; mais les réfugiés firent prévaloir encore leur avis de se porter sans retard jusqu'au centre même de l'établissement où le bétail pouvait plus aisément être réuni et cerné. La continuation de la marche fut résolue en conséquence et on alla, mais sans qu'il en résultât rien de ce qu'on s'était promis, camper à une demi-lieue de la hutte sur un terrain à fond de marne nitreux, en triangle entre deux ruisseaux qui se réunissent avant de se jeter dans l'Apa-mi, et où les troupeaux, à cause de la qualité saline du sol, viennent en général se concentrer dans la saison des grandes pluies : le lieu est nommé hivernage de Laguna.

Le premier coup-d'œil nous montra que là autant qu'ailleurs, le Paraguay nous disputait tout aliment ; car lorsque nous plaçâmes nos avant-postes, nous pûmes discerner à quelque distance un campement ennemi tenant rassemblés de grands troupeaux de bœufs et de chevaux qu'on commençait à interner, pendant que les premières gardes étaient à surveiller nos mouvements : que nous restait-il à faire sans cavalerie ?

Cependant les journées du 2 et du 3 furent employées à diverses tentatives pour nous procurer quelque bétail ou du moins surprendre des sentinelles dont on pût tirer un renseignement sur l'état intérieur du pays : nous n'y réussîmes pas. Quant au grand troupeau que nous avions remarqué, il avait disparu. Nous fîmes bien encore quelques pointes à la recherche de bêtes isolées dans les pâturages. Cette faible ressource nous manqua encore. Seul, le vingt-et-unième bataillon, le

jour de notre arrivée, avait eu le bonheur de ramener une cinquantaine de têtes, malgré les cavaliers ennemis qui ne s'épargnèrent point pour les lui enlever. Nulle autre battue dans le pays n'amena de capture, quoique tous les corps y fussent envoyés les uns après les autres.

Ce que nous gagnâmes à ce service pénible, ce fut que, l'avantage restant toujours à nos soldats dans les engagements partiels auxquels il donna lieu, leur éducation militaire sous le feu se trouva complétée sans de trop grands sacrifices, et qu'ils eurent bientôt pris confiance en eux mêmes et dans leurs chefs.

Le 4, nous vîmes arriver au camp un marchand italien, Michael Archangelo Saraco, qui était venu de Nioac sur nos traces avec deux chariots de provisions ; ressource plus qu'insignifiante pour nous. Il avait passé l'Apa et franchi les trois lieues et demie qui nous en séparaient, accompagné d'un seul camarade qui l'aidait à conduire ses voitures. Une extrême terreur ne l'avait pas quitté pendant tout le trajet : mais sa nature de comédien l'avait soutenu. Par une fantaisie calculée pour maintenir son courage, il s'était entouré, nous disait-il, de bataillons imaginaires auxquels il donnait de temps à autre des ordres à haute voix, figurant au loin des manœuvres; et il racontait, entr'autres scènes de ce genre, qu'au passage de l'Apa-mi à dix heures du soir par une nuit obscure, il avait commandé, de toute la force de ses poumons, de croiser la bayonnette, à la vue d'un bouquet de bois sur sa droite qui avait éveillé ses craintes. Au milieu de sa joie d'être arrivé et de ses émotions de toute sorte, il n'oublia pourtant point la nouvelle sûre, nous disait-il, de l'approche d'une longue suite de convois qu'il ne faisait que précéder, et qui

roulaient sur la route de Nioac à l'Apa, malgré tous les dangers d'une ligne de près de trente lieues à parcourir, complètement découverte.

Cette diversion comique peut être excusée, au moment d'aborder des scènes désormais toutes douloureuses. La même soirée devait nous donner une cause sérieuse d'inquiétude : on reconnut l'absence d'un soldat du bataillon des volontaires. Ce misérable, vicieux par nature et à demi-frappé d'idiotisme, ayant volé un de ses camarades, s'était dérobé au châtiment par la désertion, et il y avait lieu de craindre que le commandant paraguéen n'eût par lui toutes les informations les plus complètes sur notre manque de vivres et sur l'obligation actuelle où nous nous trouvions de battre en retraite.

En effet, le colonel avait eu à donner des ordres conformes à cette nécessité. On ne sait s'il se la dissimulait réellement à lui même, comme il tentait de le faire aux yeux des autres en qualifiant le mouvement rétrograde de contre-marche sur la frontière de l'Apa, pour y occuper solidement une forteresse, avant de s'avancer davantage dans le pays : mais, personne n'y était trompé ; c'était une retraite.

Il voulut au moins la couvrir par un fait d'armes qui eût de l'éclat : car il tenait à montrer aux ennemis du pays, comme aux siens propres, que, si nous révenions sur nos pas, ce n'était point que nous y fussions forcés par la supériorité de nos adversaires. Assuré de l'excellente disposition de ses hommes, il résolut d'enlever le camp paraguéen, et désigna pour l'exécution de ce coup de main le 21ème bataillon de ligne et le corps démonté des chasseurs. La matinée du 5 était fixée pour l'action, mais elle n'eut lieu qu'un peu plus tard.

La cause du délai fut que, dans cette soirée même à 9 heures, un horrible ouragan se déchaîna sur la campagne. Des avalanches de pluie eurent bientôt transformé le sol en marécage bourbeux. Ces phénomènes terribles ne sont pas rares au Paraguay, mais nous n'en avions pas encore vu de pareil. Les éclairs qui se croisaient sans cesse, la foudre qui tombait de tous côtés, le vent furieux qui emportait tentes et barraques, formaient un cahos dans l'horreur duquel se mêlaient de temps à autre les coups de fusil de nos sentinelles contre des ennemis diaboliques qui ne cessaient alors même de nous harceler : nuit interminable où tout était pour nous image de destruction, à la merci de toutes les colères de la nature, sans abri ni refuge, les soldats presque nus ruisselants d'eau, plongés jusqu'à la ceinture dans des courants d'une vitesse à les emporter, préoccupés encore de soustraire à l'humidité leurs cartouches : le matin nous trouva dans cette position.

Dès le surlendemain pourtant, avant les premières lueurs du jour, et malgré le renouvellement de la tourmente dans cette même nuit, les deux corps désignés se mirent en mouvement. Le commandant du 21ème bataillon était un major de commission nommé José Thomaz Gonçalves, homme déterminé et entreprenant, populaire d'ailleurs et par son mérite et par la faveur qui s'attache facilement à une physionomie ouverte et sympathique, le même que l'on doit revoir à la tête de notre expédition après la mort du colonel Camisão, et la conduisant au terme désiré. Le commandant du corps de chasseurs, un capitaine du nom de Pedro José Rufino, avait une grande renommée de bravoure et non moins d'activité. Si quelque chose était à craindre

c'était l'excès de leur ardeur à tous deux qui pouvait compromettre l'entreprise et perdre ainsi le corps d'armée tout entier: ce fut au contraire ce qui facilita le succès d'une combinaison à laquelle le commandant attachait tant de prix.

On ignorait à quelle force ils allaient avoir à faire. Le Paraguay donne encore moins d'espions que de guides, et nous n'avions pu faire de reconnaissances, les chevaux manquant. Nous n'avions rien vu ni entendu, bruit, poussière ou fumée, qui pût nous faire présumer qu'ils eussent reçu des renforts, mais nous connaissions leur habileté à couvrir des mouvements considérables de troupes: aussi le colonel donna-t-il l'ordre que les officiers commandant la colonne d'attaque n'entrassent pas en action, sans que le corps des volontaires fût à portée de les soutenir; et en effet il détacha à l'heure marquée ce corps avec une des pièces de notre parc dans la direction du camp ennemi.

Eux, pourtant, après avoir pris de longs détours et traversé près d'une lieue de marais, s'étaient trouvés sur la position des paraguéens une heure avant le lever du soleil, de nuit encore et dans le plus grand silence. Ils purent reconnaître que la batterie ennemie avait eté placée pour défendre le passage du fossé. José Thomas Gonçalves qui dans la position qu'il occupait, devait dès le lever du soleil, en essuyer le feu, jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre et fit courir sur les canons à la bayonnette: détermination qui fut bien servie par la négligence de l'ennemi: car, de toute la cavalerie accumulée derrière le retranchement, il ne se trouvait pas un seul détachement à l'extérieur pour couvrir leurs pièces.

De la sorte notre infanterie lancée à la course arriva sur elles, laissant à peine le temps à leurs attelages de nous les enlever des mains. L'entrée du camp mal défendue contre l'impétuosité de cette surprise, fut forcée en un instant ; car le capitaine José Rufino avec ses chasseurs s'était déjà mis de la partie, et tous pénétrèrent à la foule dans l'enceinte, poussant et renversant à l'envi tout ce qui se trouvait devant eux, dans un espace étroit où officiers et soldats, hommes et chevaux, ne faisaient que s'embarrasser les uns les autres et cherchaient moins à faire résistance qu'à gagner l'issue du camp sur la campagne. Tout ce qui ne fut pas tué ou blessé, se déroba par la fuite.

Ces bonnes nouvelles apportées par un exprès, nous trouvèrent au sommet d'un tertre qui domine la plaine, et vers lequel s'était porté le commandant avec son état-major pour faire donner tout son monde, s'il le fallait. Nous appercevions de là, à travers les rayons d'un magnifique lever de soleil, nos soldats au dessous de nous courant dans la campagne vers le lieu du combat, et au loin les indiens Terenas et Guaycourous qu'on disait s'être comportés en braves auxiliaires dans le combat, en retirant les dépouilles qu'il portaient sur leurs épaules ou y employant les chevaux paraguéens dont ils s'étaient rendus maîtres.

Les commandants, après avoir laissé un peu respirer leurs soldats, n'ayant pas l'ordre, d'ailleurs, d'occuper la localité et voyant aussi que le colonel, informé de leur succès, ne quittait pas pour marcher vers eux la hauteur où il s'était tenu, pensèrent qu'il ne leur restait plus qu'à évacuer le poste qu'ils venaient de prendre et se mirent en mouvement pour nous

rejoindre. Mais à ce moment même, les paraguéens, rapides comme des cosaques, ramenèrent à fond de train leur artillerie, soutenue alors par un parti nombreux de cavalerie, et ils ouvrirent leur feu sur nous jusqu'à ce que de notre côté, toute notre batterie, mise en ligne à temps et servie par nos officiers eux mêmes, réduisit la leur au silence, après quelques décharges. Du reste, l'acharnement de l'ennemi se montra dans ce renouvellement d'action, où l'un de nos hommes renversé par un boulet qui lui avait enlevé tout le côté gauche, attira comme des vautours plusieurs cavaliers qui voulaient l'entraîner au lacs; et ils le firent enfin malgré l'intrépidité du capitaine Pisaflores, qui la lance à la main tenta de leur disputer le cavadre.

Le petit nombre des victimes que nous eûmes à regretter, les pertes considérables des paraguéens, et leur infériorité en ligne devant nous, démontrée par le fait même, avaient calmé le colonel et rendu son esprit à un sentiment plus jnste: « Ces sauvages, disait il, qui ont massacré tant de monde et ravagé tout le pays quand il était sans défense, ne diront plus que nous les craignons; ils savent qu'on peut leur faire expier chez eux tout le mal qu'ils nous ont fait. Nous allons attendre à la frontière quelques chances de ravitaillement, et jouir d'un moment de repos qu'on ne pourra me reprocher. »

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Nous étions au point de commencer notre retraite. L'ennemi savait que les mouvements de notre colonne, en quelque sens que ce fût, avaient d'autres motifs que sa supériorité sur nous. Du même coup, par le combat qui nous avait rendus maîtres de son camp, sa présomption avait décru, et la confiance de nos hommes en eux-mêmes s'était élevée à la hauteur des épreuves que nous gardait l'avenir, comme de celles que nous subissions déjà.

Il ne fallait rien moins que l'avantage remporté sur les paraguéens pour faire accepter sans murmure aux soldats notre situation actuelle, et les empêcher de réfléchir sur l'imprévoyance qui nous y avait conduits. On pouvait sans doute trouver une excuse à l'égard du manque de vivres : les rapports des réfugiés avaient pu, avec quelque apparence, nous faire illusion sur les ressources locales ; mais le défaut de munitions dès l'entrée en campagne était en tout cas un grief sans justification possible, tout devant être d'avance soumis au calcul par ceux qui ont l'autorité,

même l'enthousiasme, aussi bien que la passion de la gloire et l'amour du pays.

Quand le soleil se leva le lendemain 8 (c'était un jour des plus sereins) nous étions déjà en ordre de marche, les mules chargées, les bœufs de trait sous le joug, et ce qui nous restait de bétail appuyé au flanc des bataillons de manière à suivre tous les mouvements de la colonne.

A sept heures du matin, le corps de chasseurs démontés, qui faisait son jour d'avant-garde, ouvrit la marche, ayant à sa suite les bagages et les charrois ; ce qui ne fut pas de peu d'embarras au passage d'un ruisseau que les pluies des jours précédents avaient grossi ; et une de nos pièces étant tombée dans l'eau, n'en put être retirée qu'à force de temps et de travail. A cette occasion, les saillies d'anxiété impatiente du colonel Camisão furent au moment de se reproduire, mais il parvint à les modérer ; et depuis lors, on ne vit plus rien en lui de ses anciennes agitations, mais seulement une sollicitude toujours en éveil pour le salut commun.

Nous avancions en bon ordre, quand tout-à-coup une vive fusillade se fit entendre : c'était notre avant-garde qui, en longeant un bouquet de bois, avait été attaquée par un parti d'infanterie en embuscade. Quelques balles étant venues tomber par dessus les rangs dans un groupe de femmes qui marchaient tranquillement à côté des soldats, il s'y était fait une telle explosion de clameurs que nous ne sûmes ce qui arrivait. Cet effroyable tumulte dura peu ; car nos hommes, se jetant résolument sur l'ennemi, le délogèrent et allèrent le poussant jusqu'à la première pente du plateau où était la ferme de Laguna. Mais là

les paraguéens se reformèrent, s'y tinrent quelque temps, se rapprochèrent ensuite insensiblement de leurs chevaux et enfin, tandis que les uns qui étaient déjà en selle, s'éloignaient à toute bride, d'autres faisaient mine de résister pour couvrir leurs camarades fuyant à pied en pleine déroute. A la suite de tout ce désordre apparent, par lequel ils cherchaient à nous écarter le plus possible les uns des autres, on les vit peu-à-peu s'arrêter plus fréquemment en plus grand nombre avec les renforts successifs qui leur venaient, en même temps que notre corps de chasseurs lancé à leur poursuite s'isolait de plus en plus. La fusillade prit alors une intensité nouvelle.

Le capitaine José Rufino qui, à la tête du corps de chasseurs, avait passé l'eau après le bagage et se trouvait le plus rapproché de l'avant-garde bien qu'à une distance assez grande encore, sut reconnaître et apprécier l'état des choses ; et, après avoir expédié un officier pour demander du secours, donnant l'ordre d'aller en avant, il courut lui-même, sans considérer qui le suivait, droit au lieu du combat. Il arriva au moment où les paraguéens, après toutes leurs évolutions de cavalerie simulant des fuites, regagnant ensuite du terrain, firent enfin tous ensemble volte-face et chargèrent avec furie notre détachement. Les soldats en furent surpris effectivement et un moment troublés : mais bientôt, à la voix de Rufino, ils se formèrent en carrés autour de leurs officiers, comme le commandement venait d'en être donné, et, de ces groupes en dehors desquels il n'y avait qu'à périr misérablement sous le sabre et la lance, partaient des décharges accompagnées de bruyantes acclamations. Puis, s'épaulant de leur mieux les uns aux autres, ils

se mirent à marcher, au milieu de ce tourbillon d'hommes et de chevaux, vers les bouquets de bois qu'on voyait çà et là au milieu de la campagne : lutte acharnée où il y eut, de part et d'autre, beaucoup de tués et de blessés.

Le commandant en second du corps des chasseurs, Antonio da Cunha, ne dut la vie qu'au dévouement d'un de ses hommes. Il se produisit sur un autre point un épisode qui fut souvent raconté depuis. Le capitaine Costa Pereira semblait être devenu, dans les rangs, l'objet particulier des attaques d'un puissant cavalier : il voulut en avoir raison, et, se faisant faire place, se jeta hors du carré, animé d'un tel emportement que son adversaire intimidé tourna bride, aux grands applaudissements des nôtres.

Cependant le renfort qu'avait fait demander José Rufino, était arrivé au pas de course, precisément quand les cartouches allaient manquer. La première compagnie qui entra en ligne, avait un canon, et une des ses grenades alla éclater au plus épais des groupes d'attaque. Cette arme introduite à l'improviste dans l'action eut l'effet ordinaire de la surprise ; elle répandit à l'instant le désordre dans tout le détachement déjà ébranlé par l'apparition d'un secours ; et toute cette cavalerie paraguéenne disparut, laissant un second campement ennemi en notre pouvoir : il nous coûta quatorze morts et beaucoup de blessés.

Nous ne pouvons oublier parmi ces derniers un jeune soldat, Laurindo José Ferreira, qui, cerné par quatre ennemis et ayant son fusil pour toute défense, avait été horriblement sabré, la main gauche coupée, le bras droit entaillé profondément en plusieurs places et l'épaule presque détachée par un coup de lance, sans

toutefois s'abandonner. Il finit, longtemps après, par guérir de ces terribles blessures : sa fermeté à l'ambulance n'avait pas démenti sa bravoure devant l'ennemi.

Le personnel de notre service médical avait été très éprouvé par les fièvres paludéennes de Miranda; plusieurs de ses membres nous avaient quittés, et d'ailleurs nos caisses de chirurgie et de pharmacie s'étaient toutes ou perdues, ou détériorées par suite d'accidents de voyage.

Nos blessés pourtant purent encore recevoir tous les secours dont ils avaient besoin, grâce aux efforts d'ingénieuse humanité dont ils furent l'objet. Le commandant ne perdait jamais de vue ce service, et nous avions eu le bonheur d'y conserver deux habiles praticiens, les docteurs Quintana et Gesteira ; ce dernier appartenant aux corps engagés dans le combat du 6, y avait fait ses preuves de dévouement et de sang-froid en véritable disciple du grand Larrey, sous les balles.

Les cadavres paraguéens qui n'avaient point été entraînés avec le lacs par leurs compatriotes, furent trouvés tous mutilés d'une manière hideuse. Le colonel fit aux indiens de violents reproches de ces profanations, avec menace de peine capitale même, s'ils ne respectaient pas désormais les morts ; et telle fut son indignation, et la crainte qu'elle inspira aux sauvages, que nous fûmes délivrés d'un pareil spectacle pour toute la fin de la campagne, et quand lui-même n'existait déjà plus. Mais, au moment dont nous parlons, il fit inhumer sans exception tous les corps dont était jonché le champ de bataille, avec le soin de scrupuleuse piété qui était dans sa nature et dans ses habitudes : deux heures furent consacrées à ce triste office qui confia à

la terre ennemie nos malheureux concitoyens. Quelle émotion à les voir ainsi disparaître, et que ne sentit pas l'un de nos officiers qui tint à placer lui-même dans la fosse son jeune frère Bueno, volontaire de Saint-Paul !

Aussitôt après ce devoir accompli, nous nous remîmes en route, cette fois selon l'ordre de marche adopté récemment. On avait donné une pièce d'artillerie au corps des chasseurs, formant encore l'avant-garde. Le bataillon dix-septième des volontaires de Minas composait l'arrière-garde, ayant également un canon ; au milieu, les bataillons n.° 20 et 21, chacun avec une pièce, escortaient à droite et à gauche le bagage flanqué par deux files de chariots attelés de bœufs ; et l'ensemble de cette masse mouvante figurait un grand carré qui sur chaque face en avait un plus petit devant lui : disposition propre à nous protéger contre les charges de cavalerie, les quatre fronts pouvant être balayés par les feux croisés de notre infanterie ; et pour plus de sûreté encore, des lignes de tirailleurs circulaient autour du corps d'armée.

Dès cette première journée on vit ce que cette formation avait d'avantageux : car la cavalerie ennemie était partout autour de nous, en tête, sur les flancs, en queue, tantôt à distance, tantôt presque à nous toucher. Nos soldats, toujours marchant, l'écartaient par des décharges fréquentes, d'autant plus sûres dans leur effet que les paraguéens s'approchaient davantage. Quelques unes de leurs balles passaient aussi dans nos rangs, mais sans grand effet par l'incertitude du tir au galop ; les boulets cependant vinrent à leur tour.

Nous traversions alors le fond bourbeux d'une plaine toute sillonnée d'étroits plateaux qui se succédaient

parallèlement, et la pièce de 3 des paraguéens successivement placée sur ces points faisait feu contre nous : mais, soit que la fortune en cela du moins nous favorisât, soit inexpérience de leurs artilleurs, les projectiles allaient s'enfouir dans la boue qui nous environnait, ou les moins inoffensifs tombaient au milieu de notre bétail, avec plus de tumulte encore que de dommage, de telle sorte que nos soldats sur qui la première impression avait été assez vive, ne firent plus qu'en rire, et les femmes mêmes y trouvèrent un sujet de plaisanterie, comparant ces boulets, qui faisaient rejaillir l'eau en éclaboussures, aux oranges de cire pleines d'eau de senteur de l'ancien carnaval brésilien. D'ailleurs, nous avions nous-mêmes réponse à la parole du bronze, selon une expressiou de la langue imagée du vieux Lopès, non empruntée, comme on aurait pu le croire, au vocabulaire de l'Afrique française où elle figure souvent aussi.

Notre artillerie ne démentit pas sa supériorité, ce jour-là encore. Nos pièces rayées de 4 étaient bien installées, parfaitement solides et la manœuvre en était faite avec la plus grande régularité par nos hommes qui y avaient été exercés dès le Tabôco et dont quelques-uns étaient de bons pointeurs ; sans compter que nos quatre officiers de l'arme, aussi adroits que braves, y rivalisaient ensemble, João Thomaz de Cantuaria, Marquès da Cruz, Napoléon Freire et Nobre de Gusmão ; chacun d'eux, quand il y mettait la main, s'efforçait d'exceller. Nos soldats prenaient parti dans cette lutte et s'animaient d'une ardeur nouvelle, à chacun des coups qu'ils pouvaient attribuer à leur tireur favori.

Nous allâmes ainsi toute la journée, cheminant à grand bruit, au milieu d'acclamations des nôtres, de

cris perçants et féroces de l'ennemi, de mugissements du bétail, d'explosions de la poudre, désordre des hommes et des choses dans un cahos de fumée et de poussière. Le soleil déclinait déjà, quand nous apperçûmes distinctement le morne de Margnerite, le même que nous avions observé déjà d'un point différent, du fort de Bella-Vista : signe de reconnaissance qui brilla cette fois à nos yeux comme un rayon d' espoir. Nous avions fait deux lieues et demie sous un feu continuel et harassant, quoique peu meurtrier.

Le bois du bord de l'Apa-mi avait été marqué pour notre campement du soir : nous y touchions, mais la batterie attelée paraguéenne nous avait depuis longtemps dépassés par la gauche et se trouvait postée en tête de notre avant-garde : ses boulets enfilaient la rive où nous allions être acculés, car le pont qui y existait anciennement venait d'être détruit.

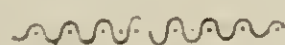
Il était temps que nos quatre pièces péniblement traînées au haut de l'éminence opposée à celle que l'ennemi occupait, commençassent à jouer à leur tour : elles ne tardèrent pas à faire taire le feu des paraguéens, dont la pièce de 3 fut démontée par l'explosion d'une grenade.

Cet engagement qui termina la journée, ne dura pas moins d'une heure ; notre perte n'y fut pas considérable, un homme tué et quelques blessés, et nous pûmes regarder comme un avantage l'expérience que nous y fîmes de la fermeté de notre bataillon n.° 20 qui était de service auprès de la batterie : le feu paraguéen semblait cette fois mieux dirigé qu'auparavant, et nos hommes ne bougèrent point. Ce n'étaient pourtant que des recrues valétudinaires venues de Goyaz, commandées il est vrai par un vaillant officier du corps d'ar-

mée, le capitaine Ferreira Paiva ; nous pûmes voir par là ce que nous devions espérer du courage et de l'abnégation de tous pour le reste de la retraite.

Pendant ce temps les membres de la commission du génie, rétablissaient le pont : leur travail fut rapide ; le commandant, sous les yeux duquel il était exécuté, les en complimenta et fut le premier à passer. Tout le reste de la colonne suivit sans aucun obtsacle et vint camper sur la rive droite de l'Apa-mi ; déjà des piquets de cavalerie paraguéenne, qui avaient traversé la rivière plus bas, se trouvaient en observation devant nous.

La nuit était tombée, nuit profondément obscure. Nous étions tous épuisés de fatigue, les yeux éblouis et l'esprit frappé de tant d'impressions diverses dont les images finissaient par se confondre. Personne ne dressa une tente ni une barraque. Nous dormions par groupes formés presque au hasard, trois, quatre ou plus, serrés les uns contre les autres, couverts en commun par des capotes, des ponches, des manteaux, ce qui s'était rencontré ; chacun le fusil, le revolver ou le sabre sous la main, tout vêtus, le chapeau rabattu sur les yeux contre une rosée si abondante que tout en était inondé.



CHAPITRE II

Quelques heures plus tard, vers le milieu de la nuit, un fracas horrible se fit entendre, dominé par un seul cri : « cavalerie paraguéenne ! » Les gardes avancées firent feu.

Au milieu de cette alarme, ce qui nous frappa au moment où nous ouvrîmes les yeux en nous découvrant la tête, ce fut la belle et pure constellation de la croix du sud que nous avions saluée, comme amie et protectrice du Brésil, avant de nous endormir : elle avait continué son cours s'inclinant vers l'horizon, image de calme suprême, en face des vicissitudes dont nous étions les tristes jouets.

Le camp était devenu le théâtre d'un bouleversement général : des coups de fusil entr'ouvraient les ténèbres, y faisant voir des formes fantastiques, soit d'hommes le revolver ou le sabre à la main, soit d'animaux, ceux-ci plus dangereux encore, cherchant partout une issue dans leur excitation furieuse, tandis que leur gardiens, à bout d'efforts pour les contenir, remplissaient l'air d'imprécations.

Une folle terreur avait saisi le bétail dans son enclos, c'est ce qu'on commença à comprendre; et, du moment que la cause de la panique fut avérée, on se mit à en rire, cette hilarité devenant de proche en proche universelle; car la vie de guerre est pleine des contrastes les plus inattendus.

Mais la fraîcheur extrême des nuits d'hiver dans l'Amérique du Sud, même entre les tropiques, nous obligea bientôt à regagner nos gîtes improvisés, où le sommeil reprit tous ses droits pendant les heures qui s'écoulèrent encore jusqu'au jour.

A ses premières lueurs, nous nous remîmes en marche, exposés au feu des pièces de l'ennemi et sans que nous nous arrêtassions à leur répondre; nos tirailleurs poussaient vivement ce qu'ils trouvaient devant eux, et ne perdaient pas leurs coups. Trois cavaliers étaient tombés dès le commencement de la fusillade, et leurs cadavres étaient étendus abandonnés sur la route, leurs compagnons n'ayant pas eu le temps de les relever et de les entraîner à la course: l'un de ces corps ayant été reconnu pour celui d'un transfuge brésilien qui s'était évadé de Nioac longtemps avant la guerre, les restes de ce misérable ne purent être soustraits, malgré tous les efforts de nos officiers, à la fureur des soldats, qui les uns après les autres, à mesure qu'ils passaient, le frappaient du sabre ou de la bayonnette.

Nous cheminions vers les ruines de Bella-Vista, et devant nous s'ouvrait une large vallée presque plane, ayant à droite une rangée de monticules en pente douce. L'ennemi aurait pu s'aider contre nous de cette disposition du terrain ; mais nous fûmes à temps de nous en prévaloir nous mêmes en occupant la pre-

mière de ces hauteurs ; de là notre feu tint les ennemis à distance pendant que nous faisions route, et nos autres pièces allaient ainsi successivement occuper les points qui pouvaient le mieux nous couvrir. Cette manœuvre, par la précision avec laquelle on la répéta plusieurs fois, nous conduisit sains et saufs jusqu'à une dernière éminence qui est à cheval sur l'Apa et sur la position de Bella-Vista ; nous nous y établîmes dans cette même matinée du 9.

Là encore nous tenions la frontière du Paraguay et nous sentions un poignant regret d'avoir à la quitter : nous l'avions traversée si récemment pour faire une diversion qui nous paraissait d'une grande importance et même indispensable pour la cause de la patrie. Nous étions comme frappés de honte de voir nos rêves de gloire sitôt dissipés ; notre proie nous échappait et nous ne voulions pas encore nous avouer qu'il y eût nécessité absolue à nous en dessaisir. Faudra-t-il toujours dans nos rêves voir ce beau pays qui est ouvert devant nous sous ce beau ciel, et d'où nous nous serons retirés, au moment où nous venions d'y faire connaître la supériorité de nos armes ? Les munitions nous manquent, il est vrai ; mais n'en pouvons-nous recevoir d'un moment à l'autre ? N'en a-t-on pas demandé depuis long-temps à Nioac ? S'il en arrivait, disait un officier à ses camarades, le colonel qui n'a pu se décider encore à prononcer le mot de retraite, aurait bientôt ordonné le retour contre l'ennemi. Nous nous égarions dans ces vaines pensées, sans y attacher d'autre importance.

Mais un homme recueillait avidement ces conversations, c'était notre malheureux guide ; soucieux, sombre et sans une seule parole pour personne depuis

que nous rétrogradions, il était absorbé dans la contemplation des souffrances de toute sa famille, réduite en captivité, exposée à être torturée, l'étant peut-être, sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis.

La marche en avant lui avait paru une initiative qui, une fois prise sous la consécration du patriotisme et de l'humanité, était irrévocable de sa nature, dût-elle nous coûter à tous la vie ! Maintenant qu'on parlait d'y revenir, de pénétrer de nouveau dans le Paraguay, il était redevenu tout enthousiasme et tout expansion : il allait du commandant qui se renfermait dans le silence, aux officiers, de ceux-ci aux soldats, affirmant qu'il se chargeait de ravitailler le corps d'armée, qu'on voulût bien s'en fier à son expérience, qu'il nous conduirait, par une voie à lui seul connue, en lieu sûr où nous l'attendrions, qu'on se trompait si l'on croyait qu'il eût absolument épuisé sa ferme, qu'il avait encore ses réserves, qu'il sacrifierait tout..... Il avait déjà tout sacrifié. Nous admirions sa grande âme ; mais ses illusions étaient évidentes et ses exagérations se détruisant d'elles-mêmes contribuaient à nous ouvrir les yeux sur la vérité.

S'il eût pu nous rester quelques doutes, notre impuissance absolue de rien tenter nous aurait été démontrée par les nouvelles que nous apporta alors un de nos officiers, Victor Baptiste, qui venait de la colonie de Miranda se réunir à nous, avec une escorte de douze soldats. Il n'avait point vu les paraguéens ; mais, quant à l'objet de notre préoccupation principale ou pour mieux dire unique, il nous apprit qu'aucun envoi de munitions n'avait été fait de Nioac, seulement qu'un bon nombre de chariots du commerce chargés de mar-

chandises étaient parvenus jusqu'à la Machorra, qu'il y en avait quelques uns arrêtés encore à nous y attendre, et que les autres, en plus grand nombre, avaient rebroussé chemin à la nouvelle de nos engagements avec l'ennemi, et dans le doute qu'on nous revît jamais.

La Machorra, comme on l'a vu, est à une lieue et demie de Bella-Vista sur le territoire brésilien, et nous pouvions supposer que les ennemis principalement occupés de nous et de ce que nous pourrions faire, ne se seraient pas encore portés jusques là. Suspendre notre marche pour retarder la leur, rester en deçà de l'Apa, et faire cependant reprendre le plus tôt possible la route de Nioac aux marchands, telles furent, à ce qu'on put juger, les idées du colonel qui s'en laissa dominer jusqu'à la passion: il tenait à déshonneur de voir saisir un si riche butin par les ennemis qui, nous précédant toujours, le joindraient avant nous, et ne manqueraient pas dans la suite d'ériger cette proie en trophée. Il fit donc savoir aux différents corps qu'on ne lèverait le camp que le 11, c'est-à-dire le surlendemain.

Vainement plusieurs officiers se hâtèrent d'aller lui représenter que, pour l'exécution d'une retraite déjà compromise par la famine qui nous menaçait, il y avait urgence à traverser l'Apa avant que les ennemis eussent réussi à nous le rendre infranchissable sans des sacrifices de toute sorte, de temps surtout, qui nous perdraient infailliblement. Il ne discutait plus; il se renferma dans cette seule allégation que la dignité du corps d'armée était intéressée à montrer que la retraite avait lieu sans précipitation comme sans crainte.

Il lui restait à faire porter à la Machorra l'ordre pour nos marchands de regagner Nioac, et c'est là surtout qu'apparut sa funeste obstination dans un parti pris;

car, ayant fait rappeler le lieutenant Victor Baptiste, le porteur des nouvelles, il lui demanda quel serait la meilleur moyen de se mettre en communication avec le convoi, et qui pourrait y être envoyé ; et, comme ce vaillant officier n'hésita pas à se proposer lui-même, il en accepta l'offre et la maintint, sans vouloir rien entendre des observations qui lui furent faites sur les inconvénients de hasarder ainsi un homme d'un certain rang et d'un tel dévouement, et dont la perte pouvait porter le découragement dans le corps d'armée. Il fut inébranlable, ayant pour unique réponse à tout, que le fils de Lopès servirait de guide, prenant des sentiers qu'il connaissait et qui étaient impraticables pour la cavalerie.

Son ordre fut exécuté. Deux de nos réfugiés du Paraguay, les frères Hippolyte et Manoel Ferreira, entraînés par la confiance que leur donnait la compagnie du fils de Lopès, se joignirent au lieutenant Victor, et tous quatre partirent, nous laissant dans l'anxiété la plus vive.

Une demi-heure à peine s'était écoulée que nous entendîmes distinctement au loin des coups de fusil. Nous tressaillîmes : nos yeux restaient fixés sur le point où les absents avaient cessé d'être en vue : notre attention ne s'en détourna pas un instant. Enfin, nous vîmes le fils de Lopès sortir seul du bois de la rivière, accourant vers nous demi-nu et tout ensanglanté. Dès qu'il eut repris haleine, il raconta ce qui s'était passé, les paraguéens les avaient cernés ; le lieutenant Victor Baptiste et les deux frères Ferreira avaient été massacrés : lui-même n'avait pu échapper que grâce à un fourré d'épines où il s'était jeté, et d'où il avait réussi par miracle à gagner la rivière.

Ce fatal événement consterna tout le monde : que n'en dut pas ressentir le malheureux colonel, du caractère dont il était, si accessible aux angoisses du repentir et du remords ! Mais il maîtrisa son émotion, ne dit pas un mot ; et bientôt on lui entendit ordonner aux ingénieurs de construire un pont sur l'Apa pour le passage des troupes. Tout ce qu'on put faire, le matériel et les outils manquant, ce fut une passerelle, et encore vacillante et peu sûre : heureusement la hauteur des eaux avait diminué sensiblement et toute la rivière était praticable à gué.

Le passage de la colonne commença à six heures de la matinée suivante ; il fut lent et difficile. Les soldats traversaient l'eau élevant armes et bagage au dessus de leurs têtes, tout en faisant force contre la rapidité du courant. Les malades, les officiers, les musiciens, les femmes se servirent de la passerelle. Si le sort eût voulu que les ennemis songeassent à poster leur artillerie sur un plateau qui nous commandait ou simplement à répandre des tirailleurs autour de nous, ils nous auraient là encore fait payer cher, à la sortie, l' invasion de leur territoire ; mais ils avaient adopté une autre combinaison ; ils s'étaient séparés en deux groupes dont l'un nous attendait en tête, pendant que l'autre se tenait prêt à tomber sur notre arrière-garde au moment où il verrait la rivière entre elle et le corps d'armée ; ce qu'ils ne purent exécuter, ayant été toujours tenus à distance par le feu très rapide et habilement dirigé de celles de nos pièces qui, du plateau où était notre campement, en balayaient tous les alentours.

Après les bataillons du centre et leurs canons, on fit passer le bétail sous la direction de dix ou douze

hommes que commandait le capitaine de la garde nationale Silva Albuquerque. Notre arrière-garde, avec les pièces qui avaient couvert tout le passage, traversa l'eau à son tour, sous la protection d'une batterie qui venait d'être placée en face de la rive paraguéenne.

A neuf heures et demie, quand nous nous trouvâmes tous sur le territoire brésilien, notre pont improvisé fut coupé par quelques hommes qu'avait gardés à cet effet le lieutenant Caton, et le corps d'armée se remit en marche, longeant la rive que le fort de Bella-Vista, laissé derrière nous en ruines, avait tenue autrefois sous son feu.

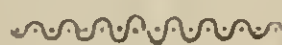
Le bataillon de volontaires du lieutenant-colonel Enéas Galvão, prit la tête, et le 21ème d'infanterie, commandé par le major José Thomaz Gonçalves, alla former l'arrière-garde, ayant entr'eux les corps du centre, à droite le 20ème commandé par le capitaine Ferreira Païva, et à gauche le corps des chasseurs sous les ordres du capitaine José Rufino. Toute cette force couvrait deux lignes de chariots au milieu desquels marchaient des mules portant nos restes d'approvisionnement et de munitions avec quelque bagage des officiers, enfin le groupe des malades et des convalescents, et celui des femmes; puis venait le bétail. Nos derniers attelages de bœufs traînaient les pièces, celle de Marquès da Cruz à l'angle droit, de Nobre de Gusman à l'angle gauche, de Cantuaria à l'extrémité droite de l'arrière-garde, et de Napoléon Freire à l'extrémité gauche.

Le commandant avec une partie de son état-major était en arrière du 20ème bataillon et en dehors des lignes, surveillant tout et envoyant à tous moments et sur tous les points ses officiers de confiance et ses

aides-de-camp, pour régulariser le mouvement. Deux fois le commandant des volontaires, à l'avant-garde, fut averti que par trop d'ardeur ses tirailleurs s'isolaient de la colonne au grand danger commun, ainsi que l'événement ne tarda pas à le montrer.

Nous avancions, et nos yeux prenaient congé de Bella-Vista, dernier adieu et pour toujours. Beaucoup de ceux qui étaient alors avec nous, n'existent plus aujourd'hui, et ce que les survivants peuvent désirer, c'est de n'être jamais ramenés sur ce théâtre de tant de misères. Un bout de muraille blanche, unique débris encore debout de ce qui avait été la forteresse de cette frontière, cessait déja d'être visible : on n'appercevait plus que les sommités du bois de l'Apa.

La plaine était de tous côtés découverte et accessible au regard, excepté sur un point à quelque distance au devant de nous, que nos éclaireurs n'avaient pas reconnu ; une sorte d'escarpement y masquait ce qui se trouva être une profonde dépression du sol, au bas d'une pente douce se relevant vers la Machorra dont nous suivions le chemin. Le soleil montait ; il était onze heures.



CHAPITRE III

Tout-à-coup du fond de l'escarpement que contournait la route, sortit un corps d'infanterie paraguéenne qui se jeta sur notre ligne de tirailleurs, la traversa, et se porta vers le bataillon n.° 17, à quelques cents pas de distance. Pendant que celui-ci se préparait à recevoir l'attaque, nos tirailleurs revenus de la surprise qui avait permis à l'ennemi de passer, s'étaient retournés et le chargeaient déjà par derrière, quand des groupes nombreux de cavalerie apparaissent lancés au galop, renversant et sabrant tout ce qu'ils rencontrent.

Ce fut une mêlée terrible, où partout on combattait homme à homme, et telle que notre bataillon de volontaires de Minas hésita d'abord à faire feu, la décharge devant porter à la fois sur amis et ennemis : elle se fit pourtant et joncha le terrain de morts et de blessés, mais elle obligea du moins les paraguéens à reculer et à fuir ; ce qui fut seulement aussi pour aller se reformer à quelque distance de là.

Nous ne pouvions que nous attendre à une attaque générale. Tous les corps se disposèrent en carrés ; et les canons placés aux angles commencèrent un feu

vif et bien nourri, dont les projectiles portaient dans le ravin où le gros de l'ennemi était logé.

Une nouvelle panique de notre bétail, plus grave dans ses résultats cette fois que la première, vint alors compromettre notre situation pour ce moment et pour tout le reste de la retraite. Le troupeau, effrayé par le bruit de la canonnade qu'on n'avait point encore entendu pareil, fut pris d'un vertige de terreur, et les animaux s'ouvrant passage à travers gardiens et soldats, se précipitèrent contre les rangs, surtout à l'arrière-garde plus rapprochée de leur parc, et y produisirent au premier abord un désordre qui fut remarqué par le commandant ennemi et qu'on peut croire lui avoir donné l'idée de l'évolution qui eut lieu sur le champ.

Toute sa cavalerie fut divisée en deux colonnes profondes qui partirent à toute bride, et, venant raser les faces latérales de nos carrés, convergeaient sur notre arrière-garde pour l'écraser, dans l'état de perturbation où elle se trouvait. Cette manœuvre aurait pu en effet entraîner notre perte ; mais elle échoua, grâce surtout à notre infanterie, qui postée comme elle l'était, les eut durant quelques minutes sous ses feux croisés et leur fit tomber beaucoup de monde. Ces trouées dans leurs masses en amortirent l'élan, outre que les blessés et les morts les encombraient.

L'arme blanche ne les épargna pas plus que les balles et la mitraille. On vit des cavaliers s'enferrer sur nos bayonnettes et y périr achevés par le sabre Le 21.ème bataillon se distingua dans cette lutte acharnée, qui donna le temps à notre arrière-garde de se consolider contre le choc qui la menaçait.

La violence n'en fut pas telle qu'on l'avait attendue; car les ennemis ayant jugé qu'ils nous trou-

veraient à demi-ébranlés, et sentant au contraire notre cohésion à la vigueur de la résistance, furent portés à dévier de leur attaque, et se bornèrent enfin à envelopper nos animaux effarouchés qui couraient encore dans la campagne. Les cerner, les dominer, les diriger en avant fut pour ces pions, les premiers du monde, l'affaire d'un instant; et tout disparut: la plaine était libre, le combat avait cessé.

Les premiers moments furent donnés au plaisir de la victoire; et les acclamations qui partirent spontanément de toute notre ligne, étouffaient le bruit des trompettes et des fanfares. Mais à cette scène d'enthousiasme et de joie, en succéda une autre de désolation. Le terrain était couvert de mourants et de blessés de l'ennemi: plusieurs de nos soldats, enivrés par le poudre et le feu, s'occupaient à en finir avec eux; nos officiers saisis d'horreur s'efforçaient en vain de leur arracher des mains ces victimes, en leur reprochant l'indignité d'une pareille boucherie. Heureusement encore, nos Indiens étaient demeurés sous l'impression des menaces du colonel pour leur mutilation des cadavres, et ils s'abstinrent de toucher à aucune forme humaine, animée ou inanimée: mais ils n'en furent que plus impitoyables envers les chevaux, dont ils n'épargnèrent pas un seul, soit étendus par terre donnant quelques derniers signes de vie, soit blessés légèrement et qui tout harnachés encore s'étaient mis à paître. On voyait d'ailleurs, comme digne accompagnement de ces déplorables scènes, le pillage effréné auquel se livraient les petits marchands et les suivants de l'armée; les femmes aussi en prenaient leur part. Les corps étaient déshabillés, fouillés, et les dépouilles sanglantes passaient de main

en main comme des marchandises, souvent disputées avec violence.

Les cadavres paraguéens objets des premières spoliations, restérent ainsi tout dénudés, étendus au soleil. Nous en remarquâmes un, celui d'un jeune-homme de formes athlétiques, dont la tête avait été traversèe par une balle d'une tempe à l'autre: les yeux s'étaient tuméfiés dans leurs orbites ; et, après tout le sang qui avait coulé en abondance, il s'épanchait encore, de dessous le front, de grosses gouttes qui semblaient des larmes : saisissant emblème du passage exterminateur de la guerre sur sa vaillante nation sacrifiée par un chef impie !

Qelles idées lugubres n'éveille pas un champ de bataille, et surtout dans ces immenses solitudes où le génie du mal lui-même semble avoir appelé et réuni péniblement quelques milliers d'hommes pour s'entretuer, comme si la terre leur manquait pour y vivre en paix de leur travail !

Les ennemis laissaient sur le terrain plus de quatre-vingts morts, au nombre desquels on trouva un capitaine et un autre officier dont le grade, faute d'insignes, ne put être reconnu. Il est rare qu'on voie un aussi grand nombre de cadavres paraguéens sur le lieu d'un combat : les survivants en enlèvent autant qu'ils le peuvent, et même quelques uns d'entre eux ont le soin de s'attacher par le milieu du corps à l'un des bouts du lacs qu'ils portent toujours et d'en fixer solidement l'autre extrémité à l'arçon de la selle, afin que, s'ils tombent morts ou gravement blessés, leur cheval, suivant les autres au retour, les ramène chez eux, même en lambeaux ; précaution farouche qui a sa grandeur.

Nous eûmes de notre côté dix-neuf hommes tués, tous du bataillon d'avant-garde ou des tirailleurs qui le précédaient. Le lieutenant Palestrina qui commandait ceux-ci, avait eu la poitrine traversée d'un coup de lance dont il mourut quelques jours après.

Le lieutenant Raymundo Monteiro fut relevé pendant l'action, baigné dans son sang ; en l'emporta en litière, et, passant devant sa compagnie, il lui cria de venger sa mort. Il avait reçu huit coups de lance dont le premier le renversa ; il eut encore à souffrir, plus que de tout le reste, du piétinement des chevaux. Il en guérit toutefois, et nous eûmes le plaisir de voir rétabli assez promptement ce vaillant homme, fils de la province de Minas.

Vingt-neuf autres blessés brésiliens avaient été rapportés de divers points ; ils furent placés à l'ambulance provisoire où nos médecins les établirent dans des chars-à bœufs, à l'étroit il est vrai et accumulés, mais recevant tous les secours que les circonstances comportaient encore.

Une femme de soldat, négresse nommée Anna, avait devancé les soins de l'administration militaire dans cette œuvre charitable. Placée pendant l'action au milieu du carré du dix-septième, elle s'était empressée auprès de tous les blessés qu'on apportait, prenant ou arrachant de ses vêtements ce qui manquait pour les pansements et les ligatures, conduite d'autant plus remarquée et admirée, que celle de la plupart de ses compagnes fut plus misérable. Elles s'étaient presque toutes cachées sous les chariots où elles se disputaient la place avec un horrible tumulte.

Le seul blessé ennemi qu'on releva vivant, avait une jambe fracturée. Le colonel voulut le voir, et, pour

l'interroger, fit appeler le fils de Lopès qui parlait l'espagnol paraguéen. Les souffrances semblaient vives, il demanda de l'eau et but avidement ; mais l'ombre dont nous le couvrîmes en l'environnant, parut lui faire encore plus de plaisir. Il répondit, sur quelques questions qui lui furent adressées, que le commandant de la force à laquelle nous avions à faire, s'appelait Martin Urbieta, celui même dont il a déjà été question, que le corps de cavalerie qu'on avait envoyé contre nous était de huit cents hommes, et qu'il en arriverait prochainement un autre. Aux renseignements qu'on lui demanda sur l'artillerie, il dit n'avoir rien à répondre, ne rien savoir, mais de lui-même il nous donna des nouvelles de la guerre au sud. Le fils du guide lui ayant demandé si Curupaïty avait été pris, il répondit par un seul mot : « Non », et Humaïtà ? « Jamais ! » « Ainsi la guerre n'est pas à sa fin ? » Après une pause pendant laquelle cette question fut répétée, le jeune homme répliqua, comme sortant d'un rêve et avec le ton d'emphase propre à la langue de la contrée: « La terrible guerre est assoupie ». Il ne parla plus : on vit qu'il délirait ; on le porta à l'un des chariots de l'ambulance.

La suite de cet incident (ce dont nous avons évité de nous procurer la triste certitude) fut, selon le bruit qui courut, que le malheureux placé dans une voiture déjà encombrée et où il vint augmenter la gêne d'autres blessés ou de mourants qui ne rêvaient que haine et que vengeance, finit par être étranglé. Il est certain que, peu d'heures après pendant la marche, il fut jeté mort sur la route.

Les corps de nos brésiliens furent tous enterrés dans des fosses qu'on fit creuser par les indiens. Pour les

paraguéens, on en laissa cette fois la tâche à leurs compatriotes que nous savions ne devoir pas tarder à revenir sur le lieu, après notre départ. Le colonel avec ses sentiments d'homme profondément religieux, en eut un regret sincère ; mais le nombre des corps était grand, le jour s'avançait, et la chaleur devenait accablante ; on reprit la marche.

Tel fut le combat du 11 mai, le plus important de la retraite. Déjà l'action du 6 avait appris aux paraguéens ce que notre monde valait ; celle-ci en confirma l'effet dans leur esprit : l'impression s'en fit sentir par le principe d'hésitation et de mollesse qui caractérisa plus qu'auparavant leurs entreprises. Il nous fut aussi démontré qu'outre la pratique de la guerre, il leur manquait l'idée stratégique, celle qui par inspiration sait apprécier les faits à l'instant même où ils se produisent, et devine les obstacles pour en triompher. Leur attaque d'infanterie avait eu pour objet de mettre le désordre dans notre avant-garde, de manière à la livrer dans la première surprise à leur cavalerie. Ce plan déjoué, ils auraient dû comprendre que leur unique chance de succès était dans des charges de cavalerie des plus impétueuses et soutenues par des renforts successifs. Un peu plus d'habitude de la guerre leur aurait fait reconnaître, d'ailleurs, que notre disposition générale était excellente, et qu'il fallait, pour en avoir raison, combiner l'arme de l'artillerie, puisqu'ils l'avaient à leur disposition, avec celle de la cavalerie. Sous cette double action, il nous aurait été impossible, d'abord de défendre notre bagage et les munitions qui s'y trouvaient, ensuite, de maintenir nos carrés comme offrant trop de prise aux boulets ; et alors nos rangs éclaircis et affaiblis

par le développement même, n'eussent pas résisté à leur cavalerie, puissante comme elle l'est avec les sabres pesants dont elle est armée.

Enfin l'avantage nous était resté, et encore avec ce beau résultat, que le colonel avait grandi dans l'opinion des soldats par le sang-froid dont il avait fait preuve. Mais ce n'était pas tout ; nous avions perdu nos bestiaux. Qu'allions nous faire dès ce moment sans vivres ? Le commandant fit appeler plusieurs officiers, les uns après les autres, puis s'entretint longuement avec le vieux Lopès qui, en même temps qu'il était intrépide et on peut le dire terrible dans l'action une fois engagée, se montrait plus que personne, dans la délibération, l'homme aux bons conseils et aux expédients inattendus. Aucun moyen de salut ne s'offrait que de ce côté.



CHAPITRE IV

La route que nous avions devant nous tendait à l'Est, et, après six lieues de cette direction, tournait au nord jusqu'à la colonie de Miranda, complétant ainsi les quatorze lieues qui nous en séparaient, auxquelles il en fallait ajouter encore dix autres pour atteindre Nioac. Là seulement, à vingt-quatre lieues de la frontière, nous pouvions espérer nous refaire de bétail ; et quinze jours au moins nous étaient nécessaires pour franchir cette distance, au train dont nous avions marché jusqu'à l'Apa.

L'ennemi connaissait bien cette route et s'y trouvait dejà en avant de nous. Son entrée à Nioac devait précéder de beaucoup la nôtre, et nous y faire peut-être trouver notre perte au bout de tous nos efforts.

Cette voie logiquement était donc impraticable. On se rappela alors qu'à l'époque où il s'agissait de l'invasion du territoire paraguéen et de la meilleure direction à suivre pour y arriver, Lopès avait proposé, comme préférable à tout autre, le passage par sa ferme du Jardin, située à trois journées Sud-Ouest de Nioac, ayant franchi lui-même, disait-il, très facilement cette di-

stance en deux jours et demi : et on n'aurait plus eu, de là jusqu'à la frontière de l'Apa, que six journées de marche à travers la plaine : quant à ce dernier trajet qui, selon son dire lors de notre première délibération sur ce point, devait nous porter inopinément en face du fort de Bella-Vista, il avait insisté sur la nécessité d'une reconnaissance des lieux que nous aurions faite rapidement, deux ou trois avec lui, montés sur de bons animaux : mais il fut impossible alors d'obtenir qu'on examinât sérieusement cette proposition : on l'avait traitée de vision dont rien n'existait que dans l'imagination du guide : s'il y a un passage, disait-on, les paraguéens, grands coureurs de bois et qui sont toujours à rôder, en auraient certainement connaissance. A quoi Lopès avait toujours répondu : « Ce serait seulement dans le cas où mon fils le leur aurait enseigné ; car il n'y a que Dieu, moi et lui, qui puissions aller de ma ferme à l'Apa à travers champs ». On avait ri, et il n'en avait plus été question.

Mais, au point où nous en étions, le colonel informé du passage des paraguéens sur la rive nord de la rivière, et même d'un campement qu'ils y avaient déjà établi, fut le premier à reparler au vieux guide de la voie de communication par sa ferme. Celui-ci répondit assez froidement qu'il avait dans le temps sans doute indiqué ce chemin, mais qu'il avait aussi conseillé alors de faire auparavant explorer les localités, ce qui ne lui avait pas été accordé, et qu'il était trop tard maintenant.

Cependant, après quelques moments de silence, il ajouta, ayant satisfait son ressentiment, qu'à tout considérer, il ne voyait pas d'impossibilité à une tentative dans ce sens, que les grandes herbes incommoderaient beaucoup sans doute, que pourtant il supposait toujours

qu'en moins d'une semaine nous serions rendus à sa ferme, où nous nous reposerions et nous rétablirions avec ses oranges ; car ce fruit, dans son opinion, était d'une valeur inestimable pour la santé : aussi, chaque fois qu'il avait été au Jardin pour notre ravitaillement, il nous en avait rapporté de grands sacs, ses arbres en étant alors chargés, comme ils devaient l'être encore.

Personnellement, nous avions fait autrefois partie de la minorité qui opinait pour l'itinéraire par la ferme de Lopès, ayant en vue l'avantage d'une apparition plus prompte sur le sol paraguéen ; et ce qui avait été alors le meilleur parti pour l'agression, l'était non moins pour la retraite ; il n'y avait pas à balancer.

La plupart des officiers se prononcèrent aussi pour cette marche sous la direction du guide, lequel affirma de nouveau et donna sa parole qu'en cinq ou six jours nous serions au Jardin et qu'ensuite nous en emploierions deux ou trois encore jusqu'à Nioac, y pouvant prévenir l'arrivée de l'ennemi : ce plan fut adopté par le commandant.

Ce fut encore un beau jour pour José Francisco Lopès. L'opinion de la troupe était toute en sa faveur, ainsi que celle des officiers et du chef. Tous d'un commun accord l'investissaient pour la circonstance avec une sorte de solennité d'une autorité de confiance sans limites: la nécessité publique et la loi suprême du danger imminent en faisaient entre nous comme un dictateur.

Noble et digne vieillard, des éventualités hors de toute prévision ont pu t'empêcher de dégager complètement ta parole envers nous, dans toutes les conditions où elle avait été donnée. Repose en paix pourtant sous ta croix de bois. Lors même que tu te

serais complètement trompé et que tu nous aurais perdus, ta bonne foi, ton courage, ta grandeur morale suffiraient pour te justifier et t'absoudre : mais tu ne t'es pas trompé ! Tu nous as sauvés, et tu es mort pour nous, comme Moïse pour les siens, à la vue de ta maison, de même que lui en face de la terre promise !

Il y avait tout avantage pour nous à prendre la route du Jardin ; d'abord, la possibilité pour nos convois d'échapper à l'ennemi attaché à nous poursuivre dans une autre direction (et il s'agissait non seulement des marchands qui s'étaient arrêtés à la Machorra nous y attendant, mais aussi de ceux qui, dans la supposition que notre colonne était coupée ou déjà perdue, rétrogradaient péniblement vers Nioac) ; ensuite, nous avions l'éventualité de quelque ravitaillement dans des districts déserts où il y a toujours des animaux errants, à distance même des fermes ; en troisième lieu, la condition favorable d'une série de versants à suivre, couverts de taillis qui, en partie du moins, neutraliseraient les armes dont on a le plus à souffrir dans une retraite, la cavalerie, par l'inégalité et le boisement des terrains, et l'artillerie, parceque la nôtre, avec l'avance que nous prenions, devait toujours occuper la première toute position de quelque valeur stratégique.

Nous allions, dès les premiers pas, éviter une plaine d'une demi-lieue où l'eau des dernières pluies couvrait encore le sol, de manière à n'y laisser qu'un étroit passage où nous aurions été tenus bien des heures sous le feu de l'ennemi. Enfin, par cette voie de la ferme de Lopès, il n'y avait qu'une grande rivière à traverser, le Miranda, au lieu que par le chemin or-

dinaire, outre celle-là, nous en aurions trouvé un assez grand nombre d'autres devant nous, quelques unes de peu de volume peut-être, mais à coup sûr trois cours d'eau considérables, le Desbarrancado, le Saint Antonio et le Feio, qui grossissent démesurément aux moindres pluies.

On pouvait dire, il est vrai, qu'un fâcheux effet de notre déviation de la voie battue, serait de persuader aux paraguéens que nous cherchions à leur échapper par la fuite et d'amoindrir ainsi l'opinion que leur avaient donnée de nous les derniers combats : mais ce désavantage apparent ne faisait, au contraire, que seconder pour un moment le désir que nous avions de sauver nos convois de la poursuite de l'ennemi en l'appelant sur nous : il ne nous inspirait pas de crainte. Ce qui certainement devait nous inquiéter, c'était de nous engager dans des localités non explorées à l'avance, pleines peut-être de toutes sortes d'obstacles inattendus, au milieu de ces hautes tiges de la macéga qui empêchent de voir à la distance de quelques pas, qu'il faut couper sans cesse devant soi, et qui, lorsqu'elles sont sèches ainsi qu'elles l'étaient alors, font un service pénible et dangereux. Au reste, toute idée de périls et de difficultés secondaires était sans valeur devant la nécessité qui nous pressait ; tous l'avaient compris : une seule voie de salut s'ouvrait, pour nous.

A une heure de l'après midi, nous nous mîmes en marche : les officiers étaient au centre de leurs bataillons. Le commandant, avec une partie de son état-major, se trouvait dans le carré du vingtième. En y entrant, il avait dit de bonne humeur au capitaine Paiva : « Je viens me mettre parmi vous ; nous ne nous défendrons pas moins bien que tous les autres. »

On avait à peine fait ainsi un quart de lieue que le feu des paraguéens commença du haut d'une éminence qui dominait le lieu du combat de la matinée, prenant nos carrés à découvert : ce qui nous obligea à une évolution en colonnes. Cette manœuvre qui d'ailleurs nous réussit, aurait dû leur faire apprécier l'avantage d'employer contre nous, en succession constante, leur artillerie à battre nos carrés, et leur cavalerie à nous sabrer dès que nous formerions nos colonnes. Heureusement rien de qu'il voyaient ne leur ouvrit les yeux, et nous nous tirâmes de ce mauvais pas sans éprouver autrement de dommage. Notre guide, qui marchait à l'avant-garde, se hâta par simple instinct militaire et sans qu'il eût reçu aucune communication, de mettre en pratique sa connaissance du terrain en nous faisant quitter brusquement la route de la Machorra, appuyant sur la gauche, et, par une contre-marche subite, nous portant au pied d'une éminence où nous nous sentîmes forts, par la facilité d'y établir une batterie s'il en était besoin. D'ailleurs, aussitôt que Lopès n'y vit plus d'inconvénient, il nous remit dans la direction du nord, sur une montée assez douce.

L'ennemi nous parut alors être en doute sur ce qu'il lui convenait de faire. Sa perplexité était visible par le grand nombre de cavaliers qui couraient de côté et d'autre dans la plaine. Des groupes se dirigeaient vers la batterie où il était évident que leur commandant se trouvait ; les pièces semblaient suivre notre mouvement, à mesure que nous nous élevions sur le terrain en pente où nous faisait marcher Lopès. Ce fut, au reste, la dernière fois qu'elles se montrèrent : nous ne les vîmes plus, soit qu'ils craignissent

de les hasarder dans des passages inconnus par eux et qui pouvaient se prêter à des embuscades, soit qu'ils en eussent épuisé les munitions. On les fit partir sans doute sous l'escorte d'un corps de cavaliers qui prit la direction de la Machorra, et nous fûmes dès lors moins harcelés par leur cavalerie même.

Notre marche continuait sans autre difficulté que celle des grandes herbes qui nous entouraient, qu'il fallait à tout prix abattre et sur les quelles la marche était des plus pénibles, leur tranchant nous blessant les pieds ; mais elles nous réservaient une autre épreuve plus cruelle encore, et qui ne tarda pas à se produire.

On en vit sortir à quelque distance de légères spirales de fumée.

Lopès reconnut le premier l'incendie : il l'attendait, rien chez lui ne fit voir la surprise. Il le regarda immobile pendant quelque temps ; puis rompant le silence par une de ces apostrophes habituelles aux hommes de la nature devant toute résistance, et portant le défi aux flammes qui s'élevaient, «Hé bien, dit-il, nous lutterons ! Mais ce sera pour un peu plus tard, ajouta-t-il en se tournant vers nous ; je vais d'abord tromper les paraguéens en portant droit vers Miranda ; je me rabattrai ensuite sur ma ferme. »

Nous allâmes camper ce soir-là près d'une des sources du José Carlos ; nous comptions pouvoir nous y désaltérer abondamment, après une journée des plus pénibles dans une atmosphère brûlante ; mais nous n'y trouvâmes qu'une boisson trouble et détestable, et encore comme nous arrivions tard à ce triste gîte, le soleil déjà couché, nous n'eûmes rien à donner, ni eau ni herbe, à nos bœufs exténués de fatigue, dont le

regard implorait notre pitié. Ils n'avaient pour se reposer qu'une terre poudreuse ou dont le gazon était sec et brûlé par le soleil. Nous dûmes nous contenter nous-mêmes d'un cinquième de notre ration habituelle, ou, pour mieux dire, la nourriture manqua. Au lieu de vingt-deux bœufs qu'on avait jusque là abattus chaque jour, on en tua seulement quatre, choisis parmi les plus misérables de nos attelages. C'était la famine à son début : mais une mesure que prit alors le commandant servit encore à l'avancer. Une de ses principales préoccupations était de conserver le plus de moyens possibles de transport pour les blessés, et dans cette vue il lui vint à l'esprit de faire débarrasser pour eux quelques chariots des objets d'approvisionnement qui s'y trouvaient, sacs de farine, riz, légumes secs, et la charge en fut répartie entre les soldats. Chacun devait porter ainsi sa nourriture de quelques jours : mais, comme chez la plupart la faim et la lassitude l'emportaient sur la prévoyance, presque tout ce qu'on venait de distribuer fut consommé à l'instant même.

La mort du lieutenant Palestrina qui avait été blessé au combat de l'Apa, vint assombrir encore cette halte, où, après lui avoir rendu les derniers devoirs, encore plein de ce triste office, nous allâmes, comme attiré par la vue du malheur, visiter le lieutenant Raymond qui se mourait, et le soldat Laurindo, dont les blessures s'étaient converties en plaies cruelles.

Là, commence notre grande épreuve : de là, datent ces souffrances, qui s'aggravant les unes par les autres, ne tardèrent pas à nous faire croire que nous étions tous réservés à une prochaine et terrible catastrophe.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Le 12 mai, au point du jour, on leva le camp, et la marche commença, semblable à celle de la veille, à travers les hautes tiges de la macega. Nous eûmes à faire de longs détours pour aller franchir le José Carlos, en évitant plusieurs profonds marécages d'où ses eaux sortent. Nous gagnions pourtant vers le Nord; Lopès nous promettait que nous pourrions, le soir même, bivouaquer dans une gorge profonde où nous serions à l'abri des paraguéens: on les voyait à distance chercher passage de leur côté, mais avec moins de connaissance que nous des localités où ils nous suivaient.

L'espérance d'un bon campement nous soutint tout le jour: notre guide montrait une confiance entière et se plaisait à nous faire remarquer les feux que les paraguéens avaient allumés en plusieurs endroits et à nous expliquer l'inutilité dont ils étaient pour nous couper le passage; grâce à lui, nous conservions notre avance sur eux: mais nous étions sur le point de la perdre.

Au moment où le soleil déclinant déjà rendait la marche moins pénible, le commandant de l'artillerie fit prévenir le colonel que les bêtes attelées aux pièces étaient à bout de forces, quelques-unes même déjà étendues par terre, car ni elles ni le petit reste de troupeau que nous conservions, n'avaient eu rien à boire ni à manger depuis le soir du 10; qu'en conséquence il était de toute nécessité de s'arrêter.

On s'arrêta; il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Le corps d'armée fut établi sur un petit tertre en partie boisé, à l'extrémité duquel il y avait une source. Mais à peine y étions-nous que les bouffées d'un vent du Sud qui soufflait assez vivement, commencèrent à nous apporter de loin la chaleur des feux qui s'avançaient derrière nous dans la campagne. Lopès cependant avait déjà mis à l'œuvre le monde qu'il avait sous la main, faisant couper aux uns en toute hâte les herbes qui nous entouraient de toutes parts, et, à peine abattues, les faisant transporter le plus loin possible, et veillant lui-même à ce qu'elles fussent fortement foulées aux pieds sous de la terre et comprimées, ce qui ne pouvait se faire sans beaucoup de souffrances et de grands efforts des travailleurs: mais il y allait pour tous de la vie; et les ordres du guide n'avaient que la rigueur de la nécessité. Lopès, la grande figure pour nous dans cette scène d'incendie des grandes herbes, donnant des ordres partout, se prodiguant, se dessinant sur les flammes, disparaissant dans leurs vides, n'était point un personnage de vaine représentation: nous étions perdus sans lui. Sans toutes les précautions prises, la fumée aurait suffi à nous étouffer; et encore même, quand le feu fut tout-à-fait sur nous, quand les tiges et les feuilles, entassées d'un côté et de l'autre de notre

aire dénudée, vinrent malgré tout à s'enflammer à leur tour, il en sortit d'immenses langues de feu qui nous effleuraient, tantôt élancées vers le ciel, tantôt rabattues par des courants d'air variables et rapides qui les poussaient en sifflant avec fureur par dessus nos têtes: plusieurs hommes en eurent des brûlures profondes; un autre en tomba mort asphixié.

Enfin cet ennemi épuisé par sa propre violence, ne trouvant plus d'aliment près de nous, commença à s'éloigner, prenant sa route vers le Nord.

Cependant nos hommes exténués et mourant de soif après cette lutte ajoutée à la fatigue de la marche, trouvèrent, lorsqu'ils coururent à la source voisine de la halte, que les paraguéens s'y étaient embusqués, et il ne fallut pas moins de deux compagnies pour les en déloger. Nous vîmes, aux dernières lueurs du jour, ce détachement qui s'était rallié à quelque distance, rejoindre le gros de leurs escadrons défilant en bon ordre, enseignes déployées, au son des fanfares, évidemment en vue de nous braver, et selon toute apparence s'empressant d'aller occuper le même vallon que Lopès nous avait destiné. Quelques boulets que nous leur envoyâmes satisfirent l'animosité de notre monde, indigné de leur lâche et cruelle tentative de nous brûler vifs. Un effet visible de nos projectiles fut d'accélérer la marche de ces odieux adversaires.

Toutefois l'épreuve que nous venions de subir dans cette prairie convertie en fournaise, était de celles qui exercent sur l'homme une action physique irrésistible. L'énorme élévation de température subitement produite suffirait même seule à expliquer l'accablement dans lequel on tomba et l'affaissement moral qui en fut la suite.

Nous ne savions, d'ailleurs, comment il serait possible d'avancer. Les attelages de nos canons étaient rendus, les bœufs surtout, encore plus que les mules, incapables de faire un seul pas. Et pourtant il y avait plus que de l'urgence à ne pas perdre un moment pour nous mouvoir. Entre une infinité d'autres raisons, il ne fallait pas laisser le temps à l'ennemi qui nous précédait maintenant, de fortifier un point ou l'autre devant nous et d'y rendre tout passage impossible. On sait combien les paraguéens ont d'aptitude à remuer la terre, à creuser des fossés, à élever des redoutes; ils en tiennent la tradition de leurs instituteurs les pères de la compagnie de Jésus, qui cultivaient tous les arts, surtout l'architecture et le génie militaire.

Cet immense danger de notre position inspira au commandant la résolution immédiate de diminuer encore le bagage, pour renforcer nos attelages des caissons et des pièces. Il s'en expliqua avec les officiers que cette réforme regardait seuls et qui s'y rendirent sans observation, se réduisant à ce qu'ils avaient sur le corps; ils mirent le feu à quelques pauvres et dernières superfluités, quelques malles, quelques barraques. Les soldats, depuis le combat du 8, n'avaient rien à porter, non plus qu' à perdre; ils avaient jeté jusqu' à leurs capotes qui les gênaient dans la poursuite de l'ennemi: les mulets libres de leurs charges furent destinés au transport des cartouches.

Nous nous trouvâmes ce soir là pour surcroît de mal sous le coup d'une pluie torrentielle, d'un véritable déluge qui nous étonna, bien que nous en eussions déjà subi un terrible, et qu'il nous en eut été annoncé dès le matin de nouveaux non moindres par une accumula-

tion d'immenses nuages bronzés, constamment sillonnés d'éclairs, au milieu d'un roulement de tonnerre continuel. Les soldats se tinrent pendant toute la nuit debout auprès de leurs fusils, qu'ils avaient fichés en terre par la bayonnette; cette veille n'est pas moins marquée dans nos souvenirs que celle du 5, parmi tant d'autres haltes désastreuses. Il faut avoir assisté, l'âme déjà chargée de tristesse, à ces effroyables crises de la nature pour avoir un juste sentiment de leur influence sur l'organisme humain. Nous n'avions nulle ressource. Il ne se trouvait pas dans tout le camp une goutte de liqueur forte pour entretenir la chaleur interne qui nous abandonnait. Le feu, notre dernier espoir, ne pouvait être allumé sous la tempête.

Ce fut dans cet état de défaillance universelle, que vint nous frapper encore la confirmation de tout ce qu'avait déposé le blessé paraguéen; que Curupaïty et Humaïta tenaient toujours et que la guerre était loin de son terme: un numéro du semanario de l'Assomption venait d'être pris sur un ennemi tué dans une escarmouche. La nouvelle s'en était répandue avec la rapidité de propagation qu'ont les bruits funestes, éteignant les dernières étincelles de confiance et de courage: il fut impossible de marcher le 13.

Le lendemain 14, la pluie tombait encore au point du jour, mais un peu modérée, lorsque nous quittâmes ce campement inhospitalier et entrâmes dans un taillis que notre guide, avec une grande sagacité, jugea à propos de nous faire prendre: nous y marchâmes pendant plus de deux heures, non sans beaucoup de difficulté; mais nous évitions ainsi le défilé que les paraguéens occupaient, et où ils avaient pu se croire à même de nous anéantir.

Lopès se montra avec raison fier du succès de ce détour. Quelqu'un lui ayant demandé quel rhumb il suivait, il se mit à rire de bon cœur : « Le rhumb, dit-il, est dans ma tête. » S'il voyait consulter la boussole, il déclarait que la grosse aiguille n'était bonne qu'à faire de jolis dessins pour amuser des promeneurs. On lui fit cependant reconnaître qu'il avait quitté la direction Nord et qu'il s'attardait par là : « Oui, pour un moment, répliqua-t-il, nous nous sommes détournés vers la campagne de Pedra-de-cal que j'ai découverte, et qu'en 1864 le général Leverger mon ami aurait visitée avec moi, sans la guerre. »

A midi, nous nous trouvâmes en face d'un fourré de petite taquara, à travers lequel il fallut nous ouvrir une voie avec la hache et la faux, ce qui nous prit beaucoup de temps, à cause de la dureté et de l'élasticité de cette espèce de bambou, comme de la mauvaise qualité du fer de nos instruments. A deux heures nous étions encore à l'ouvrage. Notre guide surtout ne pouvait maîtriser son impatience ; il faisait lui-même, de temps à autre, des pointes dans le taillis, incliné sur le cou de sa monture, pour chercher à entrevoir quelque percée vers la plaine ouverte ; mais, n'y réussissant pas, on l'en voyait revenir toujours plus agité, plus mécontent, et les vêtements déchirés.

Nous en sortîmes enfin à trois heures ; à cinq, la colonne toute entière avait franchi cette barrière résistante, et continua à marcher, le jour déclinant déjà, un grand quart de lieue encore jusqu'à un tertre au bas duquel de jolis bouquets de bois indiquaient le voisinage d'une source. Il s'y trouvait déjà un gros détachement paraguéen qui se disposait à camper. Les cavaliers avaient mis pied à terre, en gardant leurs rangs toute-

fois. Deux grenades de nos pièces d'avant-garde suffirent pour qu'ils s'empressassent de nous céder le lieu, et nous nous y établîmes tranquillement. Nos animaux y eurent un assez bon pâturage et toute l'eau dont ils avaient besoin.

Là encore nous tirâmes des attelages de nos charrois les bœufs les plus exténués pour notre consommation. C'était, par l'insuffisance et la mauvaise qualité, une distribution de vivres presque dérisoire.

Le 15 au point du jour, nous étions dans une plaine où l'incendie aurait été à craindre à une autre heure du jour, car elle était converte de macéga : mais Lopès nous avait fait remarquer que ces herbes imbibées de la rosée de la nuit, ne peuvent prendre feu qu'après avoir été quelque temps sous les rayons du soleil : aussi prîmes-nous de là l'usage de mettre toujours de très bonne heure notre monde en mouvement, et de presser le plus possible la première marche.

Le terrain que nous avions à traverser, offrait, sur une vaste étendue, une succession de petits monticules que coupaient avec une sorte de regularité de longues flaques d'eau, de celles qui donnent naissance à plusieurs affluents de l'Apa. Le passage en avait été rendu difficile par la pluie torrentielle du 13, et tantôt notre artillerie, tantôt quelques charrois, s'y trouvaient embourbés.

Dans un de ces moments et lorsque nous allions traverser un de ces marais étroits, des détachements ennemis considérables vinrent faire, non pas une charge, mais une sorte de reconnaissance, assez prolongée pour faire croire à une intention d'engagement sérieux de leur part ; bientôt pourtant ils se mirent en colonne et se retirèrent : ce qui nous surprit d'autant plus qu'il

était venu derrière eux toute une nuée de tirailleurs qui, disposés par petits groupes, semblaient avoir en vue d'éclaircir nos rangs pour faciliter la besogne à leur cavalerie, et il en paraissait d'autres détachements prêts à entrer en action. Nous ne pouvions attaquer l'infanterie dans ces circonstances, et nous eûmes à subir son feu. Heureusement le tir fut mauvais, précipité, incertain, tel au reste qu'il nous avait toujours paru être chez les paraguéens : car ils emploient de trop fortes cartouches donnant lieu à un grand recul ; on dirait qu'ils songent plutôt à entendre le bruit de leur arme qu'à en assurer l'effet. La vérité est surtout qu'ils manquent d'apprentissage suffisant et d'exercice.

Ils nous firent cette fois encore assez peu de mal : leurs balles passaient par dessus nos têtes, et nous n'eûmes que deux hommes hors de combat. Nous ajustions beaucoup mieux ; nous mîmes plusieurs fois parmi eux le désordre. On les vit alors user d'une manœuvre nouvelle, se coucher sur le revers des inégalités de terrain qui étaient à leur portée, et de là faire feu sur nous, une tête ou deux apparaissant aux versants des petits tertres, puis se dérobant à la vue après quelques coups tirés au hasard. Nous ne répondîmes presque plus à ce feu.

Il y avait pourtant un peu plus loin sur un plateau assez étendu, un groupe de cavaliers qui faisaient caracoler leurs chevaux, poussant des hourrahs en l'honneur du Paraguay et du maréchal Lopez, et s'avançaient à portée de notre artillerie ; elle tira sur eux, et ils firent lentement retraite. L'un d'eux fut laissé en observation ; immobile sur son cheval, il semblait nous braver. Notre major d'artillerie Cantuaria, pointant lui-même, envoya une grenade si bien

ajustée, qu'elle alla tomber aux pieds du cheval et le couvrit de terre avec son cavalier, ensuite se dirigeant par ricochets vers un bois voisin où il y avait du monde et y faisant explosion avec assez d'effet pour que nous y pussions remarquer du mouvement. Le factionnaire eut de la peine à maintenir son cheval sur le lieu, mais il n'en bougea pas autrement, et par là nous fit perdre l'envie de tirer sur lui.

Le colonel voyant, au bout de quelque temps, que la démonstration ne tendait qu'à nous retarder, fit passer le marais au bataillon n.° 20 et à toute la colonne; mais, dès que nous eûmes repris notre marche, des flammes surgirent de tous les points de la campagne et prirent en se joignant des proportions effrayantes.

Lopès, qui n'avait pu cacher durant notre longue escarmouche une préoccupation que nous ne lui avions pas encore vue, reprit toute sa force d'action pour appuyer sur le champ la colonne à deux taillis qui nous préservèrent pour le moment des flammes latérales et fit dépouiller d'herbes un plus grand espace, où nous eûmes moins à souffrir que la première fois de l'approche du feu, mais où la fumée fut beaucoup plus terrible, en proportion de l'étendue immense de la plaine. Ce genre d'incendie a un caractère particulier que ne peut présenter même une ville entière en conflagration; c'est que les flammes, d'autant qu'elles viennent de plus loin avec le vent qui domine, forment à tous les obstacles qu'elles rencontrent autant de contre-courants dans toutes les directions, animés eux-mêmes d'une sorte de fureur acharnée, comme le combat qu'ils se livrent dans l'air : il en sort des éclats déchirants, des ardeurs et des splendeurs qui confondent la vue et brûlent la peau du visage.

L'un des taillis dont nous étions flanqués était composé en grande partie de l'espèce de bambous nommés tabócas dont la tige est creuse entre les nœuds. Le feu y produisait des détonnations semblables à celles du canon : nous en fûmes à croire que l'artillerie des paraguéens rentrait en ligne. Le vieux Lopès en fit un sujet de risée : « On voit bien, dit-il, que vous êtes nouveaux dans le pays. »

Au bout de quelque temps, le vent s'étant calmé et l'atmosphère un peu refroidie, nous voulûmes continuer notre route, mais le soleil réverberé par le terrain brûlant et calciné, fit de cette marche, pendant le peu de temps qu'on put y persister, une épreuve qui arrachait des gémissements involontaires aux plus robustes : les yeux ne pouvaient se tenir ouverts sur le milieu incandescent que nous traversions.



CHAPITRE II

Notre guide, triste et pensif, comme nous l'avions vu avant l'incendie, précédait la colonne et parfois se laissait entraîner loin en avant, sans faire attention au danger qu'il courait ainsi : car les tourbillons de vapeurs et de cendres qui s'élevaient capricieusement dans la campagne et dont nous étions souvent enveloppés, ne nous empêchaient pas de voir des cavaliers paraguéens qui tendaient à s'approcher de nous.

Le colonel, qu'avait frappé aussi cet air d'inquiétude et de contrainte de Lopès, lui ayant demandé tout-à-coup si nous étions dans la bonne voie, si nous allions à son gré, n'obtint qu'une réponse évasive et de nature à faire croire que lui, le guide, n'en avait plus l'assurance, bien qu'il hésitât à en convenir : car ceux qui ont longtemps pris part à la vie des forêts, sont plus que les autres hommes sous l'empire de l'amour-propre : ils tiennent ce sentiment des sauvages eux-mêmes, chez lesquels on en peut voir la puissance par la constance inébranlable qu'ils montrent dans tous les tourments les plus cruels qu'il plaît à un ennemi vainqueur de leur faire souffrir.

Nous allâmes de la sorte bien qu'excédés de fatigue, à peu-près deux lieues encore. Le fils de Lopès était venu nous dire en secret qu'il croyait que nous avions à reconnaître un gros cours d'eau portant le nom de rivière des Croix. On lui fit observer qu'il semblait dire que nous marchions à l'aventure : sa réponse instantanée fut qu'il ignorait en effet où nous allions, qu'il avait malheureusement la conscience d'une erreur, mais n'osait le dire à son père, ce qui serait lui faire entendre qu'il ne savait plus s'orienter dans la campagne ; et le respect pour le père, pour le chef de la famille et qui l'avait si souvent conduite dans ses migrations à travers les solitudes, obligeait le jeune-homme à garder le silence. Ce trait de la vie primitive devait être marqué : il nous jeta dans un grand péril.

Lorsque le vieillard eut connaissance de nos doutes sur sa capacité de direction, il en ressentit une peine amère qu'il ne put cacher : « Si ce n'eût été le trouble de ce retard, murmurait-il, le chemin nous guidait de lui-même : dans la recherche sur le terrain, il ne faut pas s'arrêter. »

Il ne permit pas qu'on suivît l'indication de son fils ; c'était pour lui une infraction aux lois de la nature, au droit patriarchal. Le soir, qui heureusement était proche, s'opposa à ce que nous poursuivissions longtemps encore une marche évidemment fortuite.

Au reste, à peine campés, nous trouvâmes que la journée était loin d'être finie : une grande épreuve nous attendait. Les longues flaques d'eau dont nous avons dit que cette plaine est coupée, avaient empêché la macéga de brûler sinon partiellement, et il en restait debout des surfaces considérables, principalement autour du point où nous étions arrivés. Le feu qui

venait d'y être mis nous aveuglait déjà et s'approchait mais précédé cette fois par les paraguéens eux-mêmes. Ils avaient pensé qu'une attaque vigoureuse ferait obstacle à la manœuvre par laquelle nous nous étions défendus jusqu'alors du feu. Leur infanterie avait filé le long d'un marais auquel s'appuyait notre bataillon n.° 21; ayant à dos la fumée qui nous donnait en pleine face avec le vent qui régnait, ils se jetèrent sur le flanc de notre avant-garde. Si elle eût faibli dans la première surprise et cédé, probablement nous aurions été tous dévorés par les flammes: mais, loin de reculer, elle rejeta les ennemis par un effort désespéré, une partie dans le marais, une autre sur leur terrible auxiliaire, le feu, qui accourait rapidement. Leur perte alors dut être grande: du moins, le capitaine Pisaflores vit, par des trouées du vent dans ce cahos de vapeurs et de flammes, des cavaliers entraînant à la course des cadavres ou des blessés. Pour notre avant-garde, elle se replia sur nous, après nous avöir donné par son dévouement le temps de couper l'herbe et de la transporter à distance; et alors, au milieu de nous, ces hommes exténués que nous pouvions appeler nos sauveurs, tombant de lassitude et de détresse, le visage brûlé, la gorge desséchée et ardente, demeurèrent longtemps étendus, sans voix ni mouvement. Trois d'entr'eux ne se relevèrent pas, et plusieurs autres en restèrent pour toujours souffrants et valétudinaires.

Les paraguéens, s'étant ralliés après l'incendie, occupaient une colline d'où ils nous dominaient, et le repos qui nous était si nécessaire, n'était pas possible avant qu'on se fût débarrassè d'eux. Notre artillerie les contraignit à chercher le versant opposé. La nuit était venue; il faisait un clair de lune magnifique dont

le calme contrastait avec les lueurs sinistres de quelques restes d'incendie errant dans la campagne. Lorsqu'alors nos clairons donnèrent le signal du repos, ceux des paraguéens en firent autant au loin, comme un écho moqueur; car tout nous semblait insulte à nos maux: la faim était parmi nous avec toutes ses tortures; le triste prélude en est une défaillance qui anéantit courage et volonté; nous manquions de tout, le dénuement complet; à peine vêtus, officiers et soldats: mais la privation de chaussures était, par l'habitude, beaucoup moins sensible à ceux-ci qu'aux premiers, dont les pieds étaient tout gouflés et saignants. Cette nuit-là, un vent du Nord nous glaçait, exposés en même temps à une de ces rosées qui nous avaient déjà fait tellement souffrir alors que nous pouvions encore nous en défendre sous quelques tissus de laine.

Tous furent sur pied de bonne heure comme à l'ordinaire; mais notre guide continuait à se montrer irrésolu, appelait son fils à des colloques fréquents, paraissant dans la marche même vouloir abandonner la direction Est; et il insinuait qu'il ne l'avait suivie jusqu'alors que pour contourner un marais. Enfin, tout d'un coup, il prit au Nord-Est. Les paraguéens, selon ce que nous pûmes conjecturer, furent déconcertés par cette déviation subite. Plusieurs d'entr'eux gravirent au galop la colline où leur commandant se trouvait.

Nous ne tardâmes pas, du reste, à savoir que nous étions rentrés dans la véritable route: à un quart de lieue au delà, nous nous trouvions sur la rive gauche d'un gros cours d'eau qui n'était autre que la rivière des Croix, où nous serions arrivés la veille, sans l'excès de déférence du fils et d'orgueil du père.

On eut à s'arrêter, car bien que la rivière fût

guéable, les bords en étaient trop escarpés pour que les chariots y pussent passer, à moins d'un travail préalable assez long. Les corps de l'avant-garde et du centre rompirent donc les rangs, et, laissant l'arrière-garde en ligne, commencèrent à pratiquer des rampes dans les berges : le bataillon de volontaires mit beaucoup de vigueur à ce travail si important (pressés comme nous l'étions par les ennemis), et l'un de ses officiers, José Maria Borges, que les soldats aimaient pour sa verve enjouée dans les moments les plus critiques, mérita bien du corps d'armée en cette occasion ; nous aimons à lui rendre ce témoignage.

Ce fut grâce à lui et à ses hommes que le passage devint praticable dès deux heures de l'après-midi. Nous avions été tenus là très dangereusement en échec sous les yeux des paraguéens qui auraient pu nous attaquer avec tout avantage à un moment ou à l'autre. Heureusement et contre toute prévision, ils se tinrent immobiles en ordre de marche, prêts à nous suivre, pendant que quelques-uns d'entre eux cherchaient un gué plus haut et d'autres plus bas pour aller mettre à notre approche le feu dans la plaine : ils sont très habiles, comme nous ne le savions déjà que trop, dans cette manœuvre, qui chez eux constitue même un art, avec ses règles basées sur la connaissance des vents et des localités, art diabolique d'ailleurs, quand il est employé comme moyen stratégique.

Nous les provoquions cependant, et de temps en temps quelqu'une de nos grenades allait tomber au milieu d'eux. Il reste seulement à expliquer comment ils s'étaient défaits de l'artillerie avec laquelle ils auraient pu répondre à la nôtre ; ce qu'ils ne faisaient plus que par des cris et des huées.

Nous avions gagné pourtant l'autre bord de la rivière, et là, à peine arrivés, nous eûmes à prendre nos dispositions contre l'incendie qui nous y avait précédés et qui s'avançait déjà vers nous. Notre gauche s'appuya au bois de bordure de la rivière où heureusement les arbres étaient d'une nature moins combustible, et à notre aîle droite qui avait fait halte aussi, on coupa et on foula les herbes sous la terre avec plus de temps cette fois, plus de soin et plus d'ordre qu'on ne l'avait encore fait. L'incendie arriva, et nous enveloppa encore d'horribles tourbillons de fumée ; mais les flammes ne nous offensèrent pas autant ; et nous avions tous, d'ailleurs, à notre disposition le cours d'eau, où nous allions, converts de sueur, de poussière et de cendres, boire et nous rafraîchir. Les flammes éteintes, nos pièces nettoyèrent la plaine des paraguéens qui s'y montraient encore, et tenant toujours le bois à notre gauche, nous pûmes nous avancer un peu pour prendre une meilleure position.

Le jour suivant, c'était le 17, le temps était nébuleux et froid ; le vent souffait par bouffées violentes, la marche devint très pénible ; nous avions souvent à côtoyer les herbes en feu qui nous forçaient de temps à autre à nous arrêter pour dénuder le terrain. D'ailleurs nous cherchions aussi à gagner quelque taillis au travers duquel nous passions non sans obstacle, car il s'y rencontrait des souches et des bois morts encore debout que la hache avait peine à entamer ; cependant nous étions pressés par la cavalerie paraguéenne en tête, sur les flancs et à l'arrière-garde.

Le commandant était à bout de patience ; il accusait le guide, jetant sur lui la responsabilité de tous les retards : mais comme ses reproches étaient écoutés

dans un silence respectueux, il finissait par se calmer; sa bonté naturelle reprenait le dessus, et, du ton conciliant de l'homme qui souffre un malheur partagé : « Ne nous fâchons pas, disait-il; nous expions nos fautes. »

Tout ce jour-là, nous ne cessâmes d'errer à l'aventure. Lopès avait perdu toute initiative avec toute connaissance du terrain. Son fils laissait percer une inquiétude croissante, sans dire un mot. La fatigue des bœufs qui traînaient notre artillerie devint telle qu'ils se refusèrent à aller plus loin, se couchant par terre. Nous fîmes donc forcément halte au milieu d'un petit bois où nous ne trouvâmes qu'une eau insuffisante et mauvaise.

Les paraguéens ne manquèrent pas de venir le soir camper à peu de distance de nous, et le bataillon n.° 21 qui formait encore notre avant-garde, eut dès ce moment à soutenir contre eux un feu de tirailleurs. Leurs chiens (ils sont toujours accompagnés d'une multitude de ces animaux) hurlèrent horriblement toute la nuit, les nôtres ne pouvant qu'à peine leur répondre, misérable reste de meute péniblement disputé à la faim des soldats.

Le 18, une pluie abondante commença avec le jour, et, ayant percé sur le champ nos minces vêtements, nous disposa tristement pour une marche qui fut encore plus lente que toutes celles qui l'avaient précédée. L'eau ne tombait pas toujours avec la même force, mais il y avait, de temps à autre, des averses qui eurent bientôt détrempé le terrain, de sorte que les chariots étaient pris et retenus à chaque instant dans les ornières qu'ils ouvraient. C'était un spectacle digne de pitié que le groupe des infortunés malades qu'il fallait poser à

terre sous la pluie battante et au milieu des ruisseaux rapides qu'elle formait.

Nous eûmes bientôt à traverser un marécage d'une grande étendue, et, pendant notre lente progression, les paraguéens qui s'étaient rendus maîtres de toutes les hauteurs environnantes, ne cessèrent de tirer sur nous, mais sans produire grand effet. Leurs charges de peloton elles-mêmes ne nous portaient pas plus de dommage que les bruyantes clameurs et les hourrahs dont elles étaient accompagnées. Des moqueries sur nos misères parvinrent quelquefois à nos oreilles : «Prenez donc notre bétail, et rassasiez-vous! » Quelques balles ajustées par des hommes avides de vengeance, eurent raison de ces ironies.

Il arrivait à peu-près tous les jours que le soleil, faible le matin après des nuits glacées, se montrait ensuite d'une ardeur suffocante, variation perpétuelle qui achevait de ruiner toutes les santés. Ce jour-là encore des nuages épais s'amoncelant à l'Ouest donnèrent de bonne heure un nouveau déluge et convertirent en torrent furieux un ruisseau, gros par lui-même, que Lopès n'avait pas signalé et qui nous obligea à une troisième halte aussi cruelle que les précédentes. Nous mourions de froid étant àjeun et eûmes à peine du feu vers minuit à force d'accumuler du bois vert qui se consumait presque sans flamme.

Un rebutant spectacle nous révéla en ce lieu ce que la faim avait d'affreux pour nos soldats. On allait abattre un bœuf surmené et comme mourant: un cercle était déjà formé tout à l'entour, chacun attendant avec anxiété le jet du sang, les uns pour le recevoir dans quelque vase et l'emporter, les autres pour le boire là-même; et, au moment attendu, tous s'élancèrent,

les plus éloignés à l'envi des plus proches. Il en était ainsi tous les jours. Le boucher avait à peine le temps de dépecer l'animal, et il fallait en quelque sorte leur en arracher des mains les quartiers pour les porter au lieu de la distribution. Les restes, les extrémités, les entrailles, le cuir même, tout était mis en pièces, déchiré sur la place et bientôt dévoré, à moitié rôti ou bouilli, odieux repas d'où quelque épidémie ne pouvait manquer de naître.

Dans la matinée du 19, le major Borges commença à jeter sur le gros ruisseau devenu une rivière étroite mais profonde, une sorte de pont précipitamment installé qui ne montra pas à l'essai une solidité suffisante, étant l'œuvre de travailleurs affaiblis par la faim encore plus que dépourvus d'outils : on jugea devoir le renforcer par un énorme tronc d'aroueira qui se rencontra non loin de là. Alors seulement l'artillerie put être transférée sans accident. Un seul chariot la suivait; nous avions brûlé les autres dans la nuit pour entretenir les feux qui nous garantissaient d'un engourdissement complet; et celui-là n'avait été épargné que comme indispensable au passage de nos blessés d'un bord de la rivière à l'autre.

La rive où nous abordions était inondée, et les malheureux invalides y furent encore plusieurs fois mis dans l'eau et repris à bras pour être placés dans des litières ou des cacolets. Les femmes qui suivaient l'armée, comptées en tête du pont au nombre de soixante et onze, étaient à pied, excepté deux montées sur des mulets; chargées presque toutes d'enfants à la mamelle ou en bas âge. L'une d'elles passait pour s'être conduite en héroïne; on se la montrait; un paraguéen s'était acharné contre elle pour lui

arracher l'enfant qu'elle portait, elle ramassa d'un bond un sabre abandonné à terre et tua du coup son assaillant. Une autre, plus malheureuse, avait eu son enfant nouveau-né déchiré en deux par un ennemi qui l'avait saisi dans ses bras par les jambes. Elles portaient toutes d'ailleurs sur leurs personnes les stigmates de la souffrance et de la plus extrême misère. Quelques unes étaient encore chargées d'objets provenant du pillage, de manteaux, de ponches, de lourds sabres paraguéens, de bayonnettes et de révolvers.

La nuit était tombée: nous ne nous trouvions encore qu'en face de notre campement de la veille: mais c'était beaucoup pour nous d'avoir passé la rivière.



CHAPITRE III

Lopès, qu'on avait vu quelque temps troublé jusqu'à douter de lui-même, venait enfin de se reconnaître et de s'orienter. Le mystère des localités s'était dissipé tout-à-coup pour lui à la vue d'une sommité à distance. Il nous la montra, et nous donna l'assurance que nous serions le surlendemain à sa ferme: « On y a, dit-il, la vue de ce morne que vous appercevez. »

Cette nouvelle ranima les plus faibles et les plus découragés. Arrivés à la ferme du jardin le 21, nous pourrions, vers le 25, faire notre entrée à Nioac avant les paraguéens, et préserver ce bourg d'un nouveau pillage par cette marche, exécutée en onze jours au lieu de quinze.

Nous avions ainsi tout proche de nous le terme de nos misères, lorsqu'une autre nouvelle, plus terrible que tout le reste, vint aggraver notre situation au delà de nos prévisions les plus tristes : le bruit circula tout-à-coup dans le camp que nous y avions le choléra.

Les docteurs Quintana et Gesteira en avaient révélé l'apparition au commandant il y avait quelques jours ; et, depuis, un indien terena, reçu à l'infirmerie de

Bella-Vista, en était mort dans l'espace d'un jour: on avait cru que peut-être ce n'était qu'un cas sporadique ; et quoi qu'il en fût, le fait avait été tenu secret ; car on ne pouvait rien, tout manquant pour les précautions à prendre. Quelques feux, les plus grands possibles, avaient été allumés à chaque halte : les soldats les avaient supposés n'être qu'un simple moyen de purification de l'air des marécages ; et le silence en effet était pour le moment le meilleur préservatif contre la propagation du mal. Mais, le 18, le mystère ne pouvait servir plus longtemps ; trois soldats furent atteints de l'épidémie avec tous les symptômes les plus graves, et, dès lors, nos deux médecins qui avaient assisté à la première invasion du choléra à Rio-Janeiro, jugèrent qu'il était de leur devoir de ne plus cacher la vérité.

Il avait fallu pourtant nous mettre en route, mais quelques soldats, en marchant, furent pris subitement de malaise et de défaillances : ce qui jeta le trouble et la confusion dans les rangs ; on n'avançait plus. Les trois hommes attaqués précédemment succombèrent. En peu de temps le chariot qui nous restait et un fourgon de munitions qu'on lui adjoignit, furent surchargés de malades dont les gémissements hâtaient partout l'éclosion de l'épidémie.

Cette journée cruelle eut une soirée et une nuit telles qu'on pouvait les attendre. Le 20 au matin, le temps, pluvieux d'abord, s'éclaircit, et le soleil devint bientôt brûlant : les animaux en avançaient d'autant moins, les hommes ne faisaient plus que se traîner, la mort sous les yeux et dans le cœur.

Les paraguéens avaient rétabli le pont et passé. Ils étaient déjà devant nous, et, aussitôt que la chaleur du

jour eut dissipé la rosée et séché les herbes, ils y mirent le feu avec un tel succès que la colonne, sans un bois de pindahybas heureusement pourvu d'eau, se serait trouvée prise par l'incendie. Lopès n'eut que le temps de nous établir sous cet abri ; le colonel donna l'ordre d'y camper : attaqués dans cette position même, nous la défendions comme on défend un dernier refuge. Le tir de nos pièces obligea enfin l'ennemi à la retraite.

Mais tout était autour de nous fumée, ténèbres et vapeurs brûlantes: un de nos soldats tomba mort suffoqué. Un autre qui, les yeux aveuglés par un tourbillon, s'était mêlé aux paraguéens, se tira d'entr'eux et revint vers nous, sans avoir été reconnu, grâce à l'obscurité.

Le choléra fit ce jour-là neuf victimes : un nombre plus que double fut attaqué, et, parmi eux, le chef des térénas, Francisco das Chagas, que ses hommes avaient apporté mourant en hamac. Ces malheureux sauvages étaient au dernier point de terreur : mais ils ne pouvaient plus se séparer de la colonne, toute la plaine étant occupée par un ennemi qui ne manquait pas, lorsqu'il les prenait, de les faire mourir dans les plus horribles supplices.

A quelle cause pouvions-nous attribuer cette invasion du choléra, ou, pour mieux dire, quelle cause n'y avait il pas à laquelle nous ne pussions l'attribuer ? Soit la viande corrompue dont nous étions obligés de nous soutenir, soit la faim souvent soufferte quand le dégoût l'emportait sur le besoin, soit l'ardeur insupportable des incendies qui nous brûlaient le sang, ou l'empoisonnement par toutes les substances végétales qu'on dévorait, jeunes tiges, fruits verts et putréfiés ; et

surtout l'insalubrité de l'air, que vicie l'eau en stagnation sur des débris de plantes, dans tous les lacs, dans tous les étangs et dans tous les marais, qui sont sans nombre dans le pays ?

Quelques-uns supposaient que le mal pouvait être venu des ennemis eux-mêmes. Les paraguéens ont pu en souffrir aussi sans doute, bien que n'ayant jamais été soumis aux mêmes privations que nous. Des renforts envoyés de leur armée du sud qui était décimée par le fléau, avaient pu le leur apporter. Une raison qui nous aurait fait incliner à le croire établi chez eux, était la mollesse de leurs attaques vers la fin, quoique toujours fréquentes : cependant le numéro du semanario de l'Assomption qui se trouve annexé à notre récit, ne fait, comme on le verra, nulle mention de l'épidémie dans leur camp.

Il tomba, le soir, une pluie abondante qui vint aggraver toutes nos souffrances. Les cholériques entassés auprès de la petite tente des médecins, en plein air et sans abri, eurent à recevoir sur leurs corps glacés les averses qui se succédaient par intervalles. Ce groupe de malheureux faisait mal à voir, dans une agitations sans bornes, déchirant les haillons dont on cherchait à les couvrir, se roulant les uns sur les autres, tordus par les crampes. Il s'élevait à tous moments d'entre eux des vociférations, des hurlements qui se confondaient en un seul cri articulé : De l'eau !

Les médecins étaient à bout de ressources ; les infirmiers, d'abord zélés et actifs, s'étaient découragés devant le nombre toujours croissant des malades, et, malgré l'ordre qui avait prohibé comme fatal l'usage de l'eau, ils en donnaient pour satisfaire un moment au moins les moribonds : là se bornaient tous leurs soins.

On ne s'en mit pas moins en marche le matin du 21. Le chariot et le fourgon qui portaient plus du double de leur charge ordinaire, laissaient de tous côtés pendre des bras, des jambes, des têtes qui appartenaient déjà à la mort. Les caissons, les affûts de l'artillerie n'étaient pas moins encombrés de malheureux nouvellement atteints et déjà expirants.

Mais, dès que les hautes herbes eurent perdu leur humidité, l'odieux moyen de guerre des paraguéens fut encore mis en usage contre nous, et, à environ un quart de lieue de notre dernière halte, l'incendie poussé par un air vif sembla un moment ne pouvoir manquer de nous envelopper sur le lieu même où nous nous étions arrêtés, et où tout le zèle de Lopès eût été inutile: un revirement dans la brise détourna seul cet ouragan de feu. Nous reprîmes notre lugubre défilé : mais nous n'avions pas fait une demi-lieue que les attelages de l'artillerie s'affaissèrent, les animaux n'ayant pas eu à boire depuis le campement du 19.

Nous étions heureusement sur un terrain dont l'herbe avait échappé au feu du matin, probablement par le même retour de courant d'air qui nous avait sauvés. C'était un plateau étendu se relevant tout-à-coup d'un bas-fond où coule un petit ruisseau. Un autre plan un peu plus élevé et tourné vers le sud se liait à une campagne immense, celle même que Lopès dans une première incursion avait nommée « Champ des Croix » et au fond de laquelle était notre point de reconnaissance, le morne de Marguerite. Le profil de ce pic a quelque chose de remarquable dans son élégante régularité : nous l'avions apperçu déjà une fois de Bella-Vista, et le saluâmes maintenant comme un ami.

Si telle fut notre impression, celle de Lopès devait être et fut plus vive encore : il se voyait justifié à ses propres yeux, après des doutes cruels. La joie lui rendit toute la vivacité de sa première jeunesse ; un nouvel incendie en ce moment s'élevait dans la plaine, nous l'y vîmes courir, une torche à la main pour le combattre, disait-il, à armes égales en lui ôtant son aliment ; et il y réussit, passant à travers des cavaliers paraguéens répandus dans toute la campagne et qui furent au moment de le prendre.

Il était de nouveau en pleine possession de lui-même, libre de toute la responsabilité qui avait pesé sur lui ; et, quand on lui faisait observer combien il était nécessaire qu'il se ménageât, il répondait que personne ne pouvait aller contre Dieu, qu'il fallait s'en rapporter de tout à Dieu qui lui disait que nous touchions au terme de nos épreuves. « D'ailleurs, ajoutait-il, sachons mourir : les survivants diront ce que nous avons fait. »

La marche du 22 ne put dépasser trois quarts de lieue, car nous dépendions entièrement des attelages de nos canons, et la veille encore le bétail n'avait presque pas eu à boire, le mince filet d'eau de la source auprès de laquelle nous avions bivouaqué, suffisant à peine à la consommation des hommes.

Nous fîmes forcément halte près d'un marécage dont l'herbe était assez belle pour rendre quelque vigueur à nos animaux, et nous y demeurâmes appuyés à un bois qui heureusement s'étendait jusqu'à une petite rivière nommée Prata, le premier affluent Sud du Miranda ; ce que nous apprîmes de Lopès. Nous touchions donc à ce cours d'eau, l'objet de tant de vœux !

Une fois rendus à ce point, le colonel ne vit plus d'obstacle à faire savoir à Nioac notre approche, et avec la nôtre, celle de l'ennemi. La communication était libre par le bois de la Prata qui se perd dans celui de Miranda de manière à tirer tout risque au passage ; il choisit pour cette commission deux hommes de bonne volonté, faits à la vie des bois, chasseurs, et pratiques de ces localités.

Le billet dont ils furent chargés était adressé au colonel honoraire qui commandait le dépôt et rédigé en français pour échapper du moins aux chances les plus prochaines de divulgation ; il portait en substance que la colonne s'était mise en retraite, qu'elle arriverait probablement à Nioac avant l'ennemi, mais qu'il convenait, en tout cas, de faire transporter ailleurs et déposer le plus tôt possible en lieu sûr, les munitions, les vivres, les archives et quelques effets appartenant aux officiers ; qu'il fallait surtout que toute la troupe dont on pouvait disposer, allât, sous les ordres du capitaine Martinho, s'embusquer dans le bois et y arrêtât les ennemis, s'ils paraissaient.

Ces messagers arrivèrent, le 24, à la colonie de Miranda ; ils y rencontrèrent les marchands qui avaient rétrogradé avec leur lenteur accoutumée, ayant trouvé grossis encore par les pluies les grands cours d'eau que la route par le chemin de la ferme du Jardin nous avait fait éviter. Nos courriers, laissant ce convoi derrière eux, parvinrent à Nioac, le 27, avec les dépêches du commandant, et les nouvelles de ce qu'ils avaient vu de leurs yeux dans notre campement, ainsi que tous les mauvais bruits, dont les marchands n'avaient pas manqué de se faire pour eux les échos sur la route.

Mais revenons au corps d'armée : nous avançâmes, le 23, de près d'une lieue et demie, effort considérable, car nos soldats valides étaient dès lors presque tous employés au service des litières de malades ; d'entre ces porteurs mêmes, plusieurs subitement frappés dans la marche, devenaient une surcharge, au lieu d'une aide.

Les soubresauts perpétuels des agonisants rendaient horriblement pénible cette corvée sous laquelle les hommes excédés se mettaient eux-mêmes tout-à-coup, comme à l'envi des cholériques, à pousser des cris sauvages d'impatience, avec menaces de tout jeter et abandonner. Seuls, un petit nombre de hamacs occupés par des officiers, avaient un air de triste décence : nous nous rappelons y avoir vu le beau visage résigné du sous-lieutenant Guerra, jeune homme exemplaire, fils unique d'une veuve qui ne devait plus le revoir.

Ce jour là, l'incendie vint encore, et précédé d'une attaque de tirailleurs ; ils furent repoussés par quelques uns des nôtres, et le feu aussi passa : mais l'autre ennemi, le choléra, l'ennemi occulte, redoubla les coups dont il nous frappait ; il ne faisait grâce à personne. Une famille toute entière, père, mère et leur jeune enfant, moururent le même jour ensemble comme foudroyés. Un autre enfant à la mamelle périt d'inanition, ayant passé de la mère mourante à son mari, et de celui-ci à ses camarades sans nourriture eux mêmes.

On apprit aussi que deux de nos hommes étaient devenus fous, et ainsi furent expliqués des cris perçants qui avaient joint leurs notes aiguës à tous les bruits qui nous affligeaient d'habitude, plaintes, fureurs et désespoir. Un autre mal commença, les désertions.

Vingt-quatre soldats de la ligne de défense du camp disparurent. Ils n'avaient pourtant rien à attendre que la mort par la faim ou des mains de l'ennemi. Quoiqu'il en fût, à dater de ce jour, il n'y eut plus dans le bois de fourré où quelque fugitif ne se cachât. Nos indiens guaycourous nous quittèrent; la crainte du sort qui les attendait, pris par les paraguéens, n'étant dèjà plus capable de les retenir.

Tels étaient les incidents qui se produisaient parmi nous. Cependant l'esprit général du corps des officiers se maintenait calme, encore qu'eux-mêmes fussent déjà décimés. On se cherchait, on se réunissait, on échangeait des paroles de bienveillance et de bon conseil. Cette tranquillité n'avait rien que de naturel chez des hommes d'un tempérament heureux, comme José Thomas Gonçalves, Pisaflores et Marquès da Cruz, ou dans des caractères exceptionnellement forts comme Lago, Caton et José Rufino : mais la même attitude impassible se faisait remarquer chez d'autres même moins puissamment constitués; elle prenait chez le lieutenant-colonel Juvencio une teinte de mélancolie au souvenir de sa famille. Le commandant s'était renfermé dans sa dignité et dans le sentiment du devoir ; l'heure approchait où il devait nous en donner une preuve incontestable.

Le matin du 24, une pluie torrentielle et continue s'établit, et ne tarda pas à transformer en une mare bourbeuse le sol d'argile sur lequel nous étions campés. Un vent froid et vif poussait sur nous des avalanches d'eau. Pisaflores, le brave Rio-grandense, n'en sortit pas moins, à la tête de cent hommes, pour aller, à un quart de lieue sur le bord de la Prata, ouvrir un sentier dans un endroit indiqué par Lopès. Cet

ouvrage qui fut rapidement exécuté, donna d'ailleurs lieu aux travailleurs de découvrir dans les bois des choux-palmistes en profusion : ressource inattendue qui détermina le commandant, le sol y étant aussi plus sec, à s'en faire un campement nouveau. Le transport vers ce point ne put cependant commencer avant cinq heures du soir ; et ce que fut ce déplacement ne peut être exprimé que par le mot de désolation. Les paraguéens, en observation toute proche, nous assaillaient de huées et de coups de fusil que nous leur rendions de notre mieux. Mais le plus rude fut, en traversant une large mare, le bain glacé où nous étions tous plongés jusqu'à la ceinture. On n'y garda plus de rangs : on ne se voyait même pas. A une obscurité compacte qui était survenue, la nuit succéda sans intervalle, une de ces nuits qui sont destinées aux désastres et aux crimes ; plus d'un malade y fut noyé par ses porteurs.

Le gros de la colonne avait passé à huit heures, et bivouaquait ; à dix, l'arrière-garde vint occuper sa place. Jusque bien avant dans la nuit, il arriva des traînards, des conducteurs de chariots qui s'étaient fourvoyés, même des cholériques qui avaient pu se remettre sur pied, après avoir été précipités des litières.

Il s'y était pourtant passé une scène sur laquelle l'esprit aime à se reposer : entre ces litières où étaient couchés les soldats, il y en eut une que la chute de l'un des porteurs allait entraîner dans le marais, les trois autres déjà surmenés de fatigue se prêtant sans doute à ce hasard qui les délivrait de leur fardeau, quand un quatrième appui, l'épaule d'un officier, se présenta pour sauver le malheureux qui allait périr : le sous-lieutenant Climaco dos Santos Soïza qui pratiqua cet

acte de dévouement charitable, en eut le prix dans une approbation unanime.

Nous étions établis sur un terrain moins fangeux ; mais nous y fûmes assez longtemps sans que le feu pût prendre aux branches ruisselantes de pluie qu'on apportait : heureusement le bois en était résineux. De quelle joie furent saluées les premières flammes ! Une place à ces foyers devenait un objet de convoitise : tous pourtant finirent par y être admis, sains et malades pêle-mêle : deux cholériques même y moururent. On écarta les cadavres ; c'étaient des successions à prendre, des places à la chaleur. On apporta bientôt des palmites ; car les plus agiles, quand ils s'étaient sentis un peu réchauffés, avaient couru en demander aux travailleurs du capitaine Pisaflores. L'aliment fut bientôt prêt dans des lits de braise au milieu des cendres, et chacun plus ou moins en eut sa part : l'habitude hospitalière de la table brésilienne ne s'est jamais démentie ni là ni ailleurs, dans les plus terribles extrémités.



CHAPITRE IV

Le sentier qu'achevait d'ouvrir le capitaine Pisaflores, avait déjà donné passage à notre guide qui, se voyant enfin sur la limite des terres dépendant de sa propriété, de cette ferme qu'il aimait tant et dont il parlait si souvent, n'avait pu résister au désir d'y mettre le pied le plus tôt possible, et s'y était porté avec son fils et les réfugiés du Paraguay. La largeur de l'abattis était suffisante pour le passage des hommes, non pour nos caissons et nos pièces, et il y avait aussi à améliorer les rampes bourbeuses du cours d'eau, ce qui demandait du temps, dans l'état de faiblesse où nous mettaient la maladie et la faim.

Ce ne fut qu'à dix heures de cette matinée du 25 que nous commençâmes à nous mettre en mouvement pour gagner la rive droite du Prata: nous y avions fait occuper une hauteur qui domine tous les environs. Le transport devait être d'une lenteur extrême: comment en aurait-il été autrement? Le nombre des litières auxquelles il fallait faire passer l'eau, était de quatre-vingt six, employant chacune huit hommes qui se relayaient; tous d'ailleurs de mauvais vouloir et

rebutés, les plus récalcitrants montrant leurs pieds écorchés et saignants : les officiers, l'épée à la main, exigeaient l'accomplissement de ce devoir, d'autant plus pénible qu'on ne pouvait en espérer aucun bon résultat, tous les malades étant comme condamnés d'avance, et qu'on sacrifiait ainsi pour des moribonds ce qui restait de santé et d'avenir dans le corps d'armée. Nous avions perdu bien au delà de cent hommes depuis l'invasion du mal, et il venait encore d'en être enterré une vingtaine avec le lieutenant Guerra, dans le campement que nous quittions.

A deux heures de l'après-midi, à force de travail, tout se trouvait sur la rive droite : notre dernier chariot fut brûlé et ses bœufs tués pour être mangés. Pendant toute la soirée les cas d'épidémie se multiplièrent au point qu'il était impossible de concevoir comment on ferait pour avancer. Un essai de préparation de nouvelles litières qu'on vit faire par ordre du commandant, porta jusqu'au désespoir le mécontentement des soldats qui n'y considéraient qu'un surcroît de charge et de fatigue. On put même pressentir parmi eux la naissance d'une idée de sauve-qui-peut général : « En nous jetant tous dans le bois, disaient-ils, quelques-uns arriveront à Nioac, et du moins nous ne serons plus les esclaves d'agonisants, la plupart forcenés. »

Cependant les ennemis étaient venus occuper notre dernier campement et firent sortir contre nous une nuée de tirailleurs, qui ne se montra que pour se dissiper devant deux de nos compagnies. Alors, comme nous étions hors d'état de songer à les poursuivre, ils employèrent leur loisir à fouiller notre dernier stationnement dans tous ses recoins ; ils remarquèrent des

tertres fraîchement remués, et, rouvrant les fosses, en tirèrent les cadavres et les dépouillèrent, pour s'emparer de quelques misérables haillons qu'ils se disputaient ensuite violemment entr'eux : quelques uns même s'empressèrent de s'en revêtir. La longue-vue nous offrait clairement ce révoltant spectacle, qui nous tenait stupéfaits comme un incroyable mirage, quand une de nos grenades partie de la pièce de Napoléon Freire, qui avait été pointée sur eux pendant qu'ils étaient en grand nombre entre ces sépultures, alla précisément éclater sur leurs têtes, en tua, en précipita dans les fosses, dispersa le reste, et délivra le lieu de leur présence. Cette juste représaille répandit quelque animation dans le camp jusqu'au coucher du soleil de ce triste jour.

A la nuit, nous fûmes appelé par le colonel Camisão. Il avait eu plusieurs conférences avec les commandants des corps ; il paraissait profondément affecté. Il parla pourtant sans excitation de la fatalité qui s'était attachée aux mouvements de la colonne, et répéta plusieurs fois ce qu'il avait sincèrement dans l'âme, que la mort pour un chef était préférable au spectacle qu'il avait sous les yeux depuis quelque temps. Il se plaignit en termes modérés, au lieu de l'amertume qu'il y avait mise précédemment, du choix de la route qu'on lui avait fait prendre. « Et Nioac, s'écriait-il ? Et nos malades ? Je voudrais être à la place d'un de ceux qui en ont fini !.. » nous sentions bien qu'il avait encore quelque chose à nous dire : mais nous nous retirâmes sans qu'il s'en fût ouvert.

» Une seconde fois, à dix heures du soir, on vint de » sa part nous appeler sur le cuir que nous partagions avec le lieutenant-colonel Juvencio : nous y allâmes

ensemble. Il était en consultation avec le major Borges et le capitaine Lago à chercher les moyens de transporter les nouveaux malades, en les plaçant dans des moitiés de cuirs relevées par les bords en forme de cacolets, établis sur des mules, celles-mêmes qui portaient nos cartouches : ce qui était inexécutable, ne fût-ce qu'en vue du poids qu'on aurait fait ainsi retomber sur les soldats, déjà excédés. Il soutint pourtant cette idée avec insistance contre l'avis de tous : nous nous séparâmes encore sans connaître le fond de sa pensée.

Enfin vers le milieu de la nuit, il convoqua de nouveau les commandants et les médecins. Il venait de prendre une suprême résolution qu'il avait débattue en lui-même pendant les jours précédents comme dernier recours, et dont l'idée sans doute était présente à tous les esprits de même qu'au sien, sans que personne osât l'exprimer.

Après avoir exposé en peu de mots l'état des choses, l'urgence d'une marche précipitée en avant sans laquelle tout le monde était perdu, et l'impossibilité maintenant bien constatée et reconnue par tous de porter plus loin les malades, il déclara aux commandants que, sous sa propre responsabilité et selon la rigueur de ce qu'il voyait être un devoir pour lui, les cholériques, à l'exception des convalescents, allaient être abandonnés, à cette halte-même !

Aucune voix ne s'éleva contre cette résolution dont il prenait généreusement tout le poids : un long silence en accueillit l'ordre, et le consacra.

Les médecins furent pourtant invités par le colonel à présenter les observations que pouvait leur inspirer le devoir de leur profession.

Le docteur Gesteira, après un peu de réflexion, dit qu'il ne pouvait se permettre ni approbation ni désapprobation, que son serment de médecin d'une part, et de l'autre, sa conscience de fonctionnaire public attaché à l'expédition, lui paraissant dans le cas actuel être en contradiction absolue, il se trouvait réduit au silence.

Le commandant alors, comme hors de lui, ordonna qu'on allât immédiatement, aux flambeaux, ouvrir une clairière dans le bois voisin pour y transporter et y laisser les cholériques.

Ordre terrible à donner, terrible à exécuter, qui pourtant (il faut bien le dire) ne souleva nul dissentiment, nulle censure ! Les soldats se mirent, à l'instant même, à en faire les tristes apprêts, comme obéissant à une consigne ordinaire ; et, ensuite, (tant, la moralité disparaît facilement sous la nécessité présente !) ils placèrent dans le bois, avec la spontanéité de l'égoïsme, tous ces condamnés innocents, les malheureux cholériques, souvent des compagnons de longue date, parfois des amis éprouvés par des dangers communs.

Et, ce qui peut sembler étrange, les cholériques eux mêmes, au premier moment et sans qu'il fût nécessaire de recourir à aucun subterfuge, acceptèrent avec résignation ce dernier coup du sort. Sans doute les douleurs de cette horrible maladie contribuaient à leur indifférence, peut-être aussi l'idée du repos substitué aux tortures des cahots de la marche, mais surtout ce détachement facile de la vie propre aux brésiliens et qui en fait vite d'excellents soldats. Tous demandaient seulement qu'on leur laissât de l'eau.

Sous tant d'impressions funestes, nous nous étions groupés autour de la tente du lieut-colonel Juvencio ; ses

gémissements appelèrent sur lui l'attention de tous : le mal venait de le saisir lui-même. Il était déjà méconnaissable, la voix toute changée, et sinistre. Courir à la barraque des docteurs fut notre premier mouvement, et nous en revenions, quand une détonnation se fit entendre tout près de nous, suivie de plusieurs coups de feu des sentinelles ennemies. C'était le soldat de planton du quartier-général qui s'était suicidé ; d'affreuses crampes s'étaient subitement emparées de lui : il venait de s'en délivrer.

Tous ces bruits s'étaient faits sans que le lieutenant-colonel parût en avoir le sentiment ou désirât en savoir la cause. Son agitation avait pris peu-à-peu le caractère d'une hallucination frénétique. Nous-même restant auprès de lui, rompu de fatigue, épuisé par tant de secousses, nous ne pouvions combattre un écrasant demi-sommeil tout rempli d'images d'abandon et de massacres.

La translation des victimes avait duré toute la nuit, jusqu'aux premières lueurs du jour. C'est à ce moment d'agonie des infortunés qu'on abandonnait, que le vieux guide Lopès, revenu la veille de son excursion sur ses terres et qui nous avait déjà appris que son fils était malade, vint nous annoncer sa mort. Il avait la voix tremblante, mais son attitude était calme. « Mon fils est mort, dit-il ensuite au colonel, et je désire porter son corps au premier lieu sur mes terres où j'aurai l'idée de le déposer : c'est une petite faveur que je sollicite pour lui et pour moi ; sa vie, comme la mienne, appartenait à l'expédition. Dieu, qui est le maître, l'a sauvé plusieurs fois de la main des hommes pour le prendre Lui-même aujourd'hui. »

Tout s'assombrissait à tous moments sur tous les points

autour de nous. Rien n'était plus digne d'inspirer la sympathie et la pitié que l'aspect du colonel depuis l'ordre qu'il avait donné et qui s'accomplissait pendant que nous commencions à marcher : regrets, remords, défaillance d'esprit à apprécier les raisons de pour et de contre qui l'avaient fait agir et qu'il voulait peser encore, à l'instant où il avait déjà fait passer son jugement dans le domaine des faits ; sous cet effort, il avait la pâleur d'un spectre, s'arrêtant malgré lui pour écouter.

Quelque silencieux et mornes qu'eussent été les préparatifs, ce n'est pas sans des cris, sans des bruits nouveaux pour l'oreille et dont la cause étonnait l'esprit, que le moment de la réalisation était arrivé : il nous fut insupportable à tous. Nous laissions à l'ennemi plus de cent trente cholériques sous la protection d'un simple appel à sa générosité par ces mots tracés en grosses lettres sur un écriteau fixé à un tronc d'arbre : « Grâce pour les cholériques ! »

Peu de temps après notre départ, et déjà hors de portée de la vue, un bruit de vive fusillade qui éclata vint nous frapper tous au cœur ; et quelles clameurs sans nom n'entendîmes nous pas ! nous avions peur de nous regarder les uns les autres.

Il paraît, d'après ce que nous raconta par la suite un de ces pauvres abandonnés sauvé lui par un miracle, que plusieurs des malades (il ne savait pas bien s'il y avait eu, ou non, un massacre général) que plusieurs de ces infortunés s'étaient relevés convulsivement, et, rassemblant toutes leurs forces, s'étaient mis à courir après nous : mais aucun n'avait pu nous atteindre, soit faiblesse, soit poursuite de l'ennemi. Notre colonne avait pourtant alors ralenti sa marche d'elle-même, instinctivement, comme pour attendre.

Déjà nos caissons étaient surchargés de nouveaux malades mêlés aux convalescents; le corps d'armée possédé d'un sombre désespoir avait malgré sa lassitude, une fois en pleine marche franchi peut-être deux lieues. La nécessité du repos l'arrêta sur le bord d'un gros ruisseau qui traverse les dépendances de la ferme du Jardin.

Le fils de Lopès, porté jusque là sur un affût de canon, et escorté de ses anciens compagnons de captivité du Paraguay, fut enterré sur la rive droite. Le père qui s'était tenu à quelque distance de la fosse pendant qu'on la creusait, sur ce qu'on vint lui dire que le sol était trop humide et même noyé d'eau: « Q'importe à présent, répondit-il; rendez à la terre ce qui lui appartient. »

Il revint peu après se mettre à côté de nous, pâle et comme excédé de fatigue, se dominant toutefois. Sous nos yeux s'étendait son immense propriété, dont il nous fit remarquer divers points consacrés pour lui par les souvenirs de la vie tranquille qu'il y avait menée. Là, au loin, ses vaches laitières allaient boire l'eau d'un sol nitreux. D'un autre côté, les animaux dont une partie était à demi-sauvage, trouvaient un herbage des meilleurs qui les retenait ou les rappelait bientôt. D'autres aspects éveillaient pour lui l'image de quelque scène patriarcale: il était d'une expansion fébrile qu'il ne pouvait réprimer.

Quand nous le quittâmes, inquiets déjà pour lui, nous avions hâte de rejoindre le lieutenant-colonel Juvencio: nous trouvâmes qu'il n'y avait plus rien à espérer de lui, comme nous ne le savions que trop; et, allant en rendre compte au commandant, ce fut avec une sorte d'épouvante que nous le vîmes lui-

même attaqué à son tour. Couché à la renverse dans l'herbe, le chapeau sur le visage, dès qu'il se releva et se découvrit pour nous parler, nous le jugeâmes sans ressource : le sceau du choléra était sur lui. Il avait pourtant un calme que la situation rendait admirable.

« Et moi aussi, dit-il, je meurs ; il n'en pouvait pas être autrement : mais j'ai sauvé l'expédition, vous le savez ; vous le direz. »

Quand la marche fut reprise, il n'essaya même pas de monter à cheval ; on le porta sur un caisson où il fut établi à côté du lieutenant Sylvio déjà agonisant, deux cadavres l'un auprès de l'autre. L'impassibilité du colonel était complète, les mains croisées sur la poitrine, le chapeau sur les yeux pour se soustraire aux rayons d'un soleil éblouissant par lequel cette triste scène était illuminée. Juvencio se plaignant de son côté de cette clarté trop vive, nous courûmes au milieu de notre monde chercher un parasol que nous voyions ouvert : nous ne pûmes retenir un cri de douleur en reconnaissant sous cet abri le sous-lieutenant Miro, qui expirait dans des souffrances horribles, l'un des plus aimables jeunes-gens du corps d'armée. Nous l'avions vu le matin dispos et vaillant ; posé à présent sur son cheval, il ne se soutenait qu'à peine entre les bras d'un compatriote, son ami, le capitaine Deslandes, qui allait bientôt le confier à la terre.

Le point de la halte était déterminé ; c'était au milieu de l'enclos de Lopès : ainsi la mission du vieux guide tirait à sa fin dans son entier accomplissement, et ce devoir semblait être le dernier lien qui l'attachât à la vie. Il nous avait dit quelques heures auparavant : « Regardez ce champ de verdure sombre ;

c'est mon réduit, je n'y parviendrai pas. Vous autres, sous peu vous serez à Nioac. »

Affaibli, courbé en deux, il allait, la tête penchée sur l'arçon de la selle. Tout-à-coup les étriers lui échappèrent, il roula par terre; il avait le choléra. Ayant été placé sur un affût, il s'y ranima un peu; et de là, il dirigeait encore la marche. Comme son beau-fils Gabriel voulait couper par un taillis: « Tournez-le, dit-il d'une voix éteinte, il est trop embarrassé de broussailles. »

A la tombée de la nuit, nous nous trouvâmes en vue de la colline au pied de laquelle est le réduit, l'ancien lieu de rassemblement des troupeaux de la ferme, que Lopès nous avait montré de loin un peu auparavant. Le soleil déclinait: de grands rayons orangés partaient de son disque au fond de l'horizon et rehaussaient la plus admirable perspective, telle que notre souvenir nous la représente encore. Ces beautés éternelles de la nature rendaient encore plus poignant pour nous le sentiment de notre ruine toute prochaine, et cette contemplation nous absorbait, quand un escadron paraguéen arriva au galop avec l'intention évidente de couper quelque part notre ligne inégale et interrompue: mais la halte qui se fit partout comme d'elle-même nous préserva de cette attaque.

Nous campâmes sur la place même, ayant franchi quatre lieues d'une marche harassante, privés comme nous l'avions été de nourriture et de sommeil: la nécessité nous portait, nous entrâmes dans les enclos du réduit.

Le colonel Camisão, le lieutenant-colonel Juvencio et notre guide Lopès furent installés dans un hangar en ruines auprès duquel on alluma de grands feux pour tâcher de rétablir chez eux la chaleur. Des li-

mons et quelques oranges qu'on leur apporta, calmèrent un peu leur soif. Le docteur Gesteira voulut encore tenter un médicament pour le colonel : « Docteur, dit-il, allez aux soldats. Ne vous fatiguez pas inutilement pour moi : je suis un homme mort. » Son calme ne l'abandonna pas un moment. Il laissait à peine entendre quelques gémissements sourds dans des souffrances dont l'excès faisait crier et bondir ses compagnons de douleur.

La nuit se passa pour tout le monde dans une agitation extrême. Les plaintes répondaient aux plaintes, aux tortures de la maladie, les défaillances de la faim.

Dans la matinée du 27, les ennemis s'approchèrent encore de nous, faisant mine de nous attaquer au passage du ruisseau auquel le réduit donne son nom ; mais ils se continrent devant l'attitude du bataillon n.° 19 de volontaires formant notre arrière-garde, et notre marche recommença comme celle de la veille. Le colonel Camisão déjà sans voix était porté sur un affût, Lopès sur un autre, le lieutenant-colonel Juvencio en hamac, ainsi que plusieurs autres officiers et sous-officiers. Il en était mort trois à la halte.

A une demi-lieue du réduit, nous atteignîmes enfin le bois de la rivière de Miranda, mais trop abattus et trop souffrants pour éprouver la joie que nous nous en étions promise. Sur la rive opposée on voyait la maison du guide, le toit hospitalier où le voyageur trouvait bon accueil et abondance de toutes choses. Maintenant, au moment d'y arriver, le noble vieillard rendit l'âme, insensible à la vue de tout ce qu'il avait aimé.

Il fut enterré au milieu de notre campement, chez lui : ses amis placèrent une croix de bois sur sa tête.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Notre situation était désormais sans issue. Les paraguéens en observation autour de nous semblaient, comme l'a dit le Semanario de l'Assomption ci-joint, jouir sans risque, en repos, du spectacle de notre anéantissement par la maladie et par la famine. Nous avions en effet devant nous une grande rivière débordée qui nous coupait toute voie de salut. La saison d'avril à septembre n'est pas celle des pluies; mais, comme si la nature même se fût liguée contre nous, les averses depuis le 13 mai avaient été telles que le Miranda s'était accru d'une manière effrayante, sifflant et écumant sur les racines dénudées des arbres de la rive, et ne permettait pas d'espérer qu'on y pût découvrir un gué avant plusieurs jours: c'était cependant pour la colonne le seul moyen de passer. Nous ne pouvions songer à construire un pont, lorsque nous avions à peine assez d'hommes valides pour le service des gardes; hommes d'ailleurs bien capables encore d'ardeur et d'énergie dans un combat, mais non d'un travail manuel continu, tel que l'exige une construction matérielle. Nous étions donc, sous les yeux des paraguéens,

selon une expression de ces dompteurs de bestiaux, comme un troupeau parqué destiné à la tuerie.

En dépit toutefois de l'aspect menaçant de la rivière, quelques hardis nageurs, poussés par la faim, se jetèrent à l'eau, et, contre toute attente, après beaucoup d'efforts, atteignirent l'autre rive; ils n'y trouvèrent pas trace d'ennemis. Ce qu'ils découvrirent, ce fut la tranquille demeure de notre vaillant guide, entourée d'une grande et belle plantation d'orangers, réalisation aussi agréable que complète des promesses du vieillard et de tous ses récits des magnificences de son verger.

Bientôt l'un de nos premiers explorateurs de ce lieu de promission, et qui songeant à ses compagnons de misères eut l'audace et le mérite de repasser l'eau sans retard, vint par un récit animé de tout ce que nous avions devant nous, enflammer ceux qui avaient conservé quelque vigueur d'initiative; et l'absence déjà trop sensible du chef laissant chacun à peu près libre, on se porta confusément au bord de l'eau pour tenter le passage. Beaucoup l'essayèrent : les plus faibles ou les plus malheureux trahis par leurs forces disparurent dans le courant; d'autres, en plus grand nombre, revinrent à la rive d'où ils étaient partis, et, contemplant de là les heureux occupants du bord opposé, en conçurent une sorte de désespoir qui faillit porter le coup suprême au faible reste de discipline survivant à tant de désastres.

Le commandant, sur le cuir même où il était étendu presque à l'agonie, donnait encore des ordres, les uns il est vrai incohérents et inexécutables, mais les autres lucides et pratiques; il ordonna que le corps des chasseurs démontés, le seul que n'eût pas encore atteint un principe de désorganisation, passât la rivière le plus tôt

possible, et allant garnir l'autre bord, empêchât que le verger ne fût mis au pillage, jusqu'à ce que lui-même pût s'y rendre, avait-il dit, et procéder à une juste distribution de ce qui s'y trouvait.

D'après cette détermination prudente, le capitaine José Rufino eut à faire passer ses hommes en masse. Il pensa d'abord à la construction d'un radeau, mais les matériaux et encore plus les ouvriers, manquaient. L'impatience le prit; il pouvait compter sur tout son monde fait à ses habitudes d'austère discipline, et qui ne savait que lui obéir: il les vit lutter d'empressement à faciliter le passage de leurs officiers; lui-même fut le premier à se placer dans un cuir relevé et attaché par les quatre pointes en forme de sac (ce qu'on nomme *pelote* dans le pays) et qu'un nageur tire par une corde qu'il tient entre les dents. Il prit de la sorte la tête de toute cette masse tumultueuse d'hommes. Nous ne les quittions pas des yeux. Quant ils furent au centre du courant, on les entendait encore, dans le bruit des eaux, s'encourager les uns les autres. Il y eut, à ce qu'il sembla alors, un moment de lutte et d'hésitation qui nous fit frissonner pour eux; mais ils reparurent bientôt, gagnant vers l'autre bord, quoique avec une forte dérive. Nous les vîmes enfin sains et saufs aborder à la ferme: c'était une consolation et un espoir.

Le choléra cependant, loin de diminuer, sévissait avec une violence nouvelle. Le nombre des hommes attaqués allait croissant et nous avions à craindre que, quand la rivière aurait baissé de manière à être guéable, il ne nous restât d'autre parti à prendre que d'abandonner un second groupe de moribonds à la merci d'un ennemi impitoyable: la seule supposition en avait

pour nous l'angoisse d'un mauvais rêve. Le corps d'artillerie tout entier achevait de se fondre. Après les plus faibles qui avaient succombé les premiers, maintenant au contraire le tour des plus robustes était venu; ils étaient enlevés comme pour en finir avec l'arme qui nous avait sauvés; rien pourtant de ce qui pouvait les mettre dans les conditions les plus avantageuses pour éviter ou pour combattre le mal, n'avait été négligé par leurs chefs. Le lieutenant Nobre de Gusman donnait constamment l'exemple du dévouement pour les malades; et les soldats avaient pris, à le voir, l'habitude des soins mutuels ignorés dans les autres corps.

Tel était l'état de plus en plus déplorable où nous trouva le 28. Nous allions de temps en temps examiner le niveau de l'eau pour voir si elle baissait, puisque c'était là notre unique voie de salut. Nous n'avions rien à manger et à peine pouvait-on se procurer à prix d'or quelques oranges que les nageurs les plus intrépides apportaient à longs intervalles. Ce furent, au reste, les seuls adoucissements auxquels ne parurent pas insensibles le colonel Camisão et le lieutenant colonel Juvencio, dans leur soif d'agonie que l'eau ne faisait qu'irriter.

L'attroupement au bord de la rivière était de plus en plus considérable depuis le passage du corps des chasseurs : tous leurs mouvements sur l'autre rive étaient suivis des yeux et commentés, et, de temps en temps, quelqu'un se jetait à la nage, ou se risquait dans un cuir pour tâcher d'aller les rejoindre, malgré les ordres déjà donnés. La mort de plusieurs hommes qui se noyèrent encore, avait déjà montré la nécessité de plus de rigueur dans cette défense ; mais ni défenses,

ni représentations ne furent capables de retenir un capitaine du bataillon n.° 20, qui se mit tout habillé dans un cuir poussé par deux nageurs ; il croyait pouvoir compter sur eux, mais, au milieu de la rivière, les forces leur ayant manqué, ils l'abandonnèrent au courant. On lui vit faire de longs efforts pour se maintenir à la surface, puis couler enfin, et peu-à-peu disparaître, avec des cris de désespoir auxquels, à défaut de secours, se mêlaient ceux de la multitude assemblée sur le point d'où il était parti.

Peu après un nageur qui arrivait du bord opposé dit avoir failli périr par la force du courant qui était comme irrésistible au centre, nous faisant perdre ainsi l'espérance que nous avait donnée un abaissement subit de la rivière. On en revint à croire qu'il n'y aurait point avant longtemps de gué praticable, et l'abattement des soldats n'eut plus de bornes.

Mais l'alarme était vaine : car c'est une condition commune à tous les cours d'eau, après qu'ils ont été ralentis dans les débordements par leur expansion même, de reprendre, au moment où ils rentrent dans leur lit, une plus grande vélocité mais seulement passagère, et continuant à diminuer s'il n'y a point de renouvellements de pluie, d'être bientôt rendus à leur mouvement habituel.

En attendant, et par une autre cause que l'affluence des hommes vers le bord de l'eau, notre camp devenait désert. Les malades, en cherchant le frais, avaient franchi quelques brasses d'un marais qui environnait notre stationnement, et ils étaient allés plus loin se ranger d'eux-mêmes, dans un bois assez touffu, des deux côtés d'une route ouverte, qui était celle de Miranda. Leurs amis et leurs parents les y avaient suivis, et tous

s'y installaient comme à demeure. Plusieurs soldats s'étaient déjà enfoncés dans le taillis à la recherche de quelque gibier et y faisaient entendre à distance des coups de feu. Il nous sembla d'abord que c'était l'ennemi ; mais on ne savait plus ce qu'il était devenu. Il avait disparu, soit pour nous précéder sur l'autre rive par quelque passage qu'il pourrait trouver, soit pour se préserver du contact de l'épidémie que nous traînions avec nous.

Ce même jour 28, quelques femmes moururent, plus délaissées encore que les autres malades, plus dénuées de tout secours, et à cause de leur faiblesse naturelle plus marquées du sceau de la dernière misère.

L'autorité parmi nous n'existait presque plus; elle avait toujours été, dès les commencements, assez incertaine entre les mains du colonel Camisão tant qu'il y avait eu des initiatives à prendre et des alternatives entre lesquelles choisir ; elle y était devenue, il est vrai, plus ferme quand il ne nous resta plus que des revers à supporter, et s'y était même, vers la fin, élevée peut-être jusqu'à l'héroïsme, lorsque, par une abnégation dont l'effort à coup-sûr lui a coûté la vie, il abandonna nos malades pour le salut du corps d'armée. Le choléra l'ayant pris, tout depuis était allé au hasard ; on sentait qu'un nouveau chef était indispensable.

Il fut évident le 29 que le colonel finissait. La souffrance avait plusieurs fois dominé cette dignité dont il avait eu tant de soin : « Puisqu'on dit que l'eau est mortelle, disait-il, donnez-m'en ; que je meure ! » Il tomba dans un état de torpeur et de somnolence ; son corps se couvrit de taches violâtres. A sept heures et demie, il fit un effort suprême ; il se leva du cuir où il était couché, s'appuya sur le capitaine Lago et lui de-

manda où était la colonne, répéta encore qu'il l'avait sauvée ; ensuite, tournant ses yeux déjà vitrés vers son soldat : « Salvador, dit-il, d'une voix de commandement, donne-moi mon épée et mon révolver. » Il chercha à boucler son ceinturon, et, en ce moment même, se laissa aller à terre, en murmurant : « Faites suivre les forces ; moi, je vais me reposer. »

A quelques pas de là, dans une barraque ouverte à tous les vents, était le lieutenant-colonel Juvencio. Il avait recouvré un peu de voix et sortait de l'horrible torture des crampes, mais il se plaignait d'une forte douleur au foie : le lieutenant Caton que nous aidions de notre mieux, y faisait constamment des applications nouvelles, sans le soulager. Nos noms étaient toujours sur ses lèvres pour nous recommander sa famille. A midi il se calma, tomba dans une léthargie entrecoupée de soubresauts, et expira à trois heures, après avoir remis dans nos mains pour sa femme et ses enfants un sac de cuir contenant quelques économies de sa campagne.

Le colonel fut enterré dans une fosse qu'on avait ouverte sous un grand arbre au milieu du bois, ayant son uniforme et ses insignes, et, dans une autre fosse toute voisine à sa droite, le corps du lieutenant-colonel Juvencio fut placé par ses collègues du génie et par quelques officiers du corps d'artillerie. Nous aurons toujours présente cette lugubre cérémonie qu'assombrissait encore l'obscurité du bois et de la nuit ; il était près de sept heures quand nous en revînmes. Les malheureux chefs reposent sur la rive gauche du Miranda à quelque distance de l'entrée du bois et à la hauteur où est, sur la rive droite, la ferme du Jardin. Si leurs tombeaux n'ont pas été profanés, on peut espérer qu'un jour une

croix en matière durable avec une inscription indiquera au souvenir le sol qui a reçu ces nobles victimes du devoir.

Cependant des mesures sagement conbinées avaient suivi de près la mort du commandant de l'expédition. Il ne fallait pas qu'une compétition qui se serait élevée tînt long-temps l'autorité flottante. La question des postes de commission avait été, il est vrai, préjugée par deux dépêches du ministère de la guerre datées de l'année antérieure. Le gouvernement y déclarait n'avoir point approuvé que le lieutenant-colonel de commission Enéas Galvão qui n'était que lieutenant dans le cadre de l'armée, se trouvât avoir sous ses ordres, en qualité de commandant temporaire d'une brigade, des officiers plus anciens que lui, et même des capitaines. Le grade effectif dans la ligne était donc évidemment une condition de préférence ; et le plus ancien capitaine de tout le corps d'armée était José Thomas Gonçalves, d'ailleurs major de commission ; il paraissait ainsi être le seul qui dût, aux termes des instructions ministérielles, remplacer le lieutenant-colonel Juvencio suppléant naturel du commandant en chef, mais qui déjà lui-même n'était plus.

Pour prévenir toute dissidence dans l'élection, les lieutenants Napoléon et Marquès se rendirent, à la prière de tous, auprès du lieutenant-colonel de commission Enéas et l'amenèrent à sentir la convenance qu'il y avait dans la crise actuelle, pour en écarter toutes lenteurs, à ce qu'il alléguât une indisposition, en vue de quoi il devait passer momentanément le commandement de son bataillon. Sa facilité à sacrifier des prétentions au moins spécieuses qui auraient pu créer un embarras, lui valut les éloges de tous ses compagnons d'armes.

A midi, le conseil des commandants se réunit : le major José Thomas Gonçalves, sans aucun préambule pour établir son droit, et de ce ton de confiance qui subjugue, de cet air de supériorité admise auquel se prêtait sa physionomie animée et intelligente, annonça la mort du colonel Camisão, et celle du lieutenant-colonel Juvencio son suppléant désigné, d'où résultait pour lui, José Thomas Gonçalves, autorisation de prendre le commandement, au titre de capitaine présent le plus ancien dans son grade : il n'y fut rien objecté. La participation de maladie du lieutenant-colonel de commission Enéas fut ensuite présentée, aussi bien que celle de la remise du commandement de son corps à son second, le major de commission José Maria Borges.

Cette succession au pouvoir réglée par la raison et le droit et habilement soustraite au jeu des passions qui pouvaient s'éveiller, eut sa sanction complète dans l'approbation de tout le corps d'armée.

La rivière pourtant avait baissé et offrait déjà un gué continu bien que très difficile encore à cause de la rapidité des eaux. Le nouveau commandant eut l'idée d'assurer la communication d'un bord à l'autre au moyen d'un câble fortement attaché aux arbres des deux rives. Du moment que ce va-et-vient fut établi, les oranges nous arrivèrent abondamment ; leur affluence eut ce premier effet heureux de distendre des estomacs vides depuis trop longtemps ; car elles étaient parfois dévorées parenchyme et tout, dans l'ardeur de faim et de soif qui nous dominait. Leur maturité, leur douceur portaient d'ailleurs à l'abus : mais le principe médicinal qui réside dans l'essence de leur écorce, n'en fut que plus à même d'agir efficacement : l'épidémie diminua, et cessa presque. Faut-il n'y voir qu'une simple coïncidence ?

Mais quelque chose de semblable nous avait été annoncé par Lopès ; et il est certain qu'on vit des cholériques, dont la plupart guérirent, passer de longues heures à en dévorer des amas dont ils laissaient à peine quelques débris.

Ce jour-là encore nous vîmes arriver au campement, presque nu et semblable à un cadavre, l'un des malheureux abandonnés du 26, lequel, ayant trouvé dans son excès même de terreur un reste de force vitale qui le sauva, était venu la nuit se traînant sur nos traces par les fourrés les plus épais. Il n'avait pourtant pas toujours réussi à éviter les paraguéens : mais eux, voyant l'état dans lequel l'avait mis le mal, exténué en outre de faim et de soif, se contentaient pour se divertir de le charger de coups ; et, comme il leur disait de ne pas le tuer « nous ne tuons pas les cadavres, lui répondaient-ils : celui que nous voulons, c'est ton commandant ; » et ils jetaient le malheureux par terre avec le bois de leurs lances. L'homme fut ainsi rendu à notre expédition, après des souffrances auxquelles peu d'organismes auraient pu résister.



CHAPITRE II

A peine investi du commandement, le major José Thomas Gonçalves publia un ordre du jour, où, faisant appel au courage et aux sentiments d'honneur de chacun pour conjurer le péril de tous, il signalait comme unique moyen de salut une marche rapide sur Nioac, à tout risque et à tout prix. Le ton animé de cette proclamation donna une secousse d'excitation morale propre à relever encore un état sanitaire qui s'améliorait, et fit succéder à l'abattement des esprits un heureux principe des habitudes d'ardeur du nouveau chef. Les clairons, recommençant à donner les signaux d'ordre aux heures marquées, sonnèrent la retraite. Il y avait plusieurs jours qu'on ne les entendait plus, et qu'un cor seul du quartier-général indiquait tristement la succession des heures. Mais ce qui causa surtout une vive et agréable surprise, ce fut, de l'autre côté de la rivière, le son des trompettes de notre corps de chasseurs qui se mirent à nous répondre. La règle militaire veillait donc encore sur nous ; l'isolement avait cessé: la distribution de nos forces semblait

les avoir doublées, et le prestige de la discipline rétablissait partout la confiance.

Un changement de chef éveille toujours l'attention générale et la saisit puissamment dans l'attente d'une première manifestation sensible. Ce que l'ordre du jour du nouveau commandant n'avait pas dit, ses actes le dirent ; il était devenu la personnification de l'ordre, il en était l'organe ; et il en fit sentir la force à quelques récalcitrants qui osèrent le tenter jusqu'à lui désobéir. La répression fut subite : ce qui est pour les multitudes le signe de légitimité du pouvoir.

Nous étions au 30 ; l'ordre du passage de la rivière avait été donné, et tout marqué d'avance. Le va-et-vient fut établi, fut régularisé. Des hommes qui avaient passé isolément, sans autorisation, furent rappelés de l'autre bord, et réintégrés dans les corps auxquels ils appartenaient, après une sévère admoestation pour une faute qui en guerre et devant l'ennemi devient facilement un crime contre la sûreté générale. Un sergent qui avait manqué à son devoir dans cette occasion, fut dégradé sur la place même.

Cette marque de fermeté fut suffisante pour réparer l'atteinte que les quatre jours de maladie du commandant avaient pu porter à la discipline : car on a vu que le colonel Camisão lui-même avait toujours mis beaucoup de prix à la maintenir : mais il n'avait pas, comme son successeur, notre nouveau chef, l'art de rendre le devoir facile et agréable par des dehors communicatifs, et, quoiqu'il fût estimé et respecté par la troupe qui voyait en lui un militaire loyal, vigilant, dévoué aux intérêts de la justice et de l'humanité, son humeur concentrée, lui donnant surtout vers la fin, un air de souffrance habituelle, en était venue à faire

penser qu'en effet le malheur était sur lui, ce qu'il semblait craindre lui-même, et rien n'est plus funeste au crédit de l'autorité. Que ce soit notre dernière mention d'une si douloureuse existence !

Quand le passage qui avait été déterminé, comme nous l'avons dit, commença au signal donné, ce ne fut pas un spectacle sans intérêt qui s'offrit aux yeux : on avait d'abord vérifié avec de bons nageurs la force de résistance du câble sous des poids assez considérables.

Maintenant des hommes, en nombre toujours croissant mais calculé, s'y suspendaient, et relayaient leurs mains, tandis que leurs corps étaient complètement couchés par la vitesse de l'eau à sa surface, avançaient de secousse en secousse et finissaient, non sans peine ni péril, par atteindre la rive opposée : c'est ainsi que passa le bataillon n.° 20 tout entier. Après lui, on vit des cholériques mêmes tenter cette épreuve, et non seulement y réussir, mais en sortir déjà plus forts et quelques-uns presque entièrement guéris.

Il y en eut sans doute qui périrent : au commencement, on avait cherché par de bonnes paroles à les en détourner ; mais témoins de l'abandon des malades qui avait eu lieu si récemment, la prévision d'un sort pareil ne sortait pas de leur pensée ; nulle considération ne put les faire consentir à demeurer en arrière.

Il aurait fallu employer la violence pour les retenir ; il fut prudent et juste de leur laisser courrir un hasard dont ils demandaient le danger, comme une grâce.

Cependant les armes et les cartouches avaient été transportées dans des cuirs, aussi bien que les officiers et quelques malades presque agonisants, auxquels cette faveur n'avait pu être refusée dans l'état d'agitation

convulsive où les mettait la rapidité de nos préparatifs, et surtout le départ des autres cholériques qui avaient eu assez de force pour passer par le câble.

Le commandant, trouvant qu'il avait déjà une force suffisante de l'autre côté de la rivière, résolut de faire passer le lendemain nos quatre pièces d'artillerie : elles étaient devenues pour nous un objet de vive inquiétude au milieu de toutes nos calamités. Les laisser comme trophée à l'ennemi n'était pas admissible. Le colonel Camisão même avait tenu autrefois conseil à ce sujet, et il en existait un procès verbal autorisant le commandant, si la nécessité s'en présentait, à les faire disparaître dans le lit de quelque cours d'eau, à la plus grande profondeur possible, et de manière à ce qu'on pût toujours venir les reprendre plus tard, si le sentiment national s'en préoccupait : mais nous connaissions les paraguéens : quelles précautions auraient pu leur dérober ce dépôt? Ils savaient trop ce que ces armes leur avaient coûté pour qu'il fût probable qu'elles échappassent aux recherches qu'ils n'auraient pas manqué d'en faire.

Quoiqu'il en fût, ce sacrifice ne nous était pas encore imposé ; c'était surtout pour les canons que le major José Thomas Gonçalves avait eu l'idée de l'installation du câble, et il en avait vu l'heureux essai avec un sentiment de juste enthousiasme. Le 31, l'entrain de tout le monde fut remarquable à se mettre à l'œuvre, les uns pour amener une première pièce sur le lieu, les autres à multiplier les nœuds d'amarre autour des troncs d'arbres de la rive et à les consolider, quelques uns à fixer les poulies qui devaient faciliter la progression en avant. Le canon enfin s'ébranla, et quand tiré de manière à couler le long du câble par plusieurs

attelages de bœufs à l'autre rive, il parut se mouvoir régulièrement, d'immenses acclamations se répondirent d'un bord à l'autre et l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'on l'eût vu sortir de l'eau. Au milieu du courant, il avait pesé sur le cordage, jusqu'à faire craindre sa complète disparition.

La seconde pièce fut moins heureuse ; elle échappa de l'une des boucles qui l'assujétissaient, arracha toutes les autres, et tomba au fond de l'eau. Il s'en fallut sans doute de peu que le câble ne se rompît : mais résistant et ainsi dégagé tout-à-coup du poids qui le surchargeait, il fouetta dans l'air avec d'énormes jets d'écume. Par bonheur cet accident qui fut accompagné d'une grande agitation sur les deux rives, ne compromit aucune existence.

Un soldat dont le nom mérite d'etre conservé, Damasio, s'offrit sur le champ pour plonger au point de l'immersion et étant allé en effet reconnaître le fond, parvint, après être remonté deux ou trois fois pour respirer, à passer autour de la pièce une corde dont il s'était muni et qui servit à la ramener. Cette leçon mise à profit pour les deux autres dans le soin à les boucler, hâta le reste de l'opération et permit de compléter le passage ce soir-là et dans la matinée suivante.

Le 1.er juin dans l'après-midi, nous nous étions enfin trouvés tous réunis autour de la maison de Lopès dans son verger dépouillé par nous de ses fruits, et bientôt sans avoir pris autrement ni repos ni nourriture nous étions déjà en marche, quand l'ennemi qui avait passé sur la rive droite, lança ses tirailleurs contre notre arrière-garde. Le vaillant Pisaflores la commandait, et il eut bientôt avec sa vigueur accoutumée repoussé

cette nouvelle attaque : le seul inconvénient qui en résulta fut de nous faire faire halte et de nous retenir jusqu'à la tombée de la nuit, qui vient de bonne heure dans cette saison.

Quoiqu'il n'y eût pas eu de contre ordre et que la marche eût été seulement interrompue, ce ne fut pas sans une sorte d'étonnement qu'on entendit les clairons, la retraite sonnée comme à l'ordinaire, donner immédiatement de nouveau le signal du départ et l'impression en fut d'autant plus vive et pénible que l'obscurité devenait plus profonde et qu'une tempête s'annonçait plus prochaine et plus violente ; mais chacun pensa aussitôt à l'urgente nécessité de franchir, quoiqu'il en pût coûter, l'espace qui nous séparait du bourg de Nioac, dont le moindre délai de notre part pouvait amener la destruction totale.

Nous reprîmes la marche ayant à notre tête le capitaine José Rufino qui était bien au fait de la route. La nuit, quelque sombre et orageuse qu'elle fût, ne nous dérobait pas la trace du chemin qui s'ouvrait devant nous, large et plane. La marche était précipitée. Il ne nous restait plus que peu de malades, en ayant perdu plusieurs en même temps que le sous-lieutenant Moniz les jours précédents : cependant les soldats qui s'alternaient à porter les litières, commencèrent à murmurer, et menaçaient de se débarrasser de leurs charges.

Ce principe d'insubordination qui n'allait pas à moins qu'à tout perdre, n'eut pas le temps de se développer. Le commandant, qui en fut averti, vint à toute bride sur les mutins le sabre haut, et les trouva demandant grâce.

Dès ce moment le silence fut observé dans la colonne comme l'ordre en avait été donné. Tout-à-coup, au milieu de la route, un poste de paraguéens auxquels

les sifflements du vent et les roulements du tonnerre avaient dérobé tout soupçon de notre approche, se trouva devant nous, sans que leurs chiens par des abois ou leurs bestiaux par des mugissements eussent jeté l'alarme dans leur abri. Notre commandant qui marchait en tête de la colonne, fit faire halte et donna l'ordre de se préparer pour tomber à la bayonnette sur le campement des ennemis.

Mais ils se retiraient déjà en toute hâte, nous laissant le passage libre: ils ne se donnèrent pas même le temps de rassembler tout le troupeau qu'ils menaient; il s'en échappa quelques animaux que nous prîmes et qui furent pour nous d'une valeur inestimable : ce fut la vie même. Malgré tout notre besoin d'aller en avant, il ne fut pas possible de refuser aux soldats le temps nécessaire pour les tuer et en manger une partie, à peine présentée au feu.

Ils emportèrent le reste pour la nécessité future, et, en traversant le poste abandonné, se chargèrent encore de rations qui s'y trouvaient, et même de cuirs qu'ils considéraient comme une dernière et précieuse ressource contre l'inanition.

Remis en route, la pluie nous accompagna encore, sans que notre marche en fut ralentie : mais on était forcé à s'arrêter, de temps à autre, pour donner moyen à l'artillerie de nous rejoindre ; elle s'attardait dans les plus mauvais pas, et, avec elle, le bataillon d'arrière-garde chargé de l'escorter ; et il en résultait souvent une perturbation d'autant plus grande, que les ordres n'étaient communiqués le long de la colonne qu'au moyen de cris aigus sujets à des interprétations diverses. Nous avançâmes pourtant de la sorte jusques à quatre heures du matin, moment où, le signal de

halte ayant été donné, tous, rendus de lassitude et de sommeil, nous nous laissâmes tomber à terre, dormant déjà, roulés dans nos ponches qui ruisselaient d'eau, non moins que le gazon qui nous servait de couche.

Deux heures après, à six heures, nous étions debout, et grâce à ce que nous avions pris d'aliment nous sentant plus de force, nous continuâmes, sous un ciel serein et dans un air tempéré, notre interminable course vers Nioac, appercevant partout sur le passage où les paraguéens nous avaient précédés en se retirant devant nous, l'empreinte des pieds de leurs chevaux.

Depuis notre dernière halte, nous traversions des taillis épais où nos soldats, n'ayant pas à craindre d'attaque de la cavalerie, marchaient avec assurance plus écartés les uns des autres; et nous savions ne devoir retrouver la plaine découverte qu'à partir du Canindé. Ce fut à deux heures de l'après midi que nous apperçûmes le bois qui porte ce nom de même que la rivière, et nous y arrivâmes à trois heures, ayant franchi une distance de sept lieues, sujet d'étonnement pour nous-mêmes, dans l'état de faiblesse où nous étions.

Au passage de l'eau on trouva le cadavre d'un conducteur de chariots nommé Apollinaire, que les paraguéens venaient de tuer. Il était du convoi de ces marchands qui s'étaient arrêtés à la Machorra attendant des nouvelles et qui, au bruit de nos combats du 8 et du 9 mai après lesquels on nous tenait pour perdus, avaient jugé n'avoir plus qu'à retourner sur leurs pas: il leur avait fallu vingt jours pour regagner le Canindé, où ils trouvèrent des éleveurs de bétail qui devaient nous y faire la remise d'un troupeau: mais, avant notre arrivée, les uns et les autres étaient tombés dans les mains de l'ennemi.



CHAPITRE III

A la vue du cadavre étendu sur la rive du Canindé, nous ne pûmes guère conserver de doute sur la perte du convoi tout entier, sur la mort des marchands et le pillage des approvisionnements qu'ils apportaient, outre tous les objets dont ils comptaient trafiquer. Ce qu'il aurait fallu, c'eût été arrriver au Canindé deux jours plus tôt : ces voyageurs désarmés, qui réglaient leurs pas sur les nôtres, et dont une grande partie de notre ravitaillement avait toujours dépendu, et encore plus le sort de la bourgade de Nioac, qui évidemment aussi allait être détruite de fond en comble, auraient bien valu un peu plus de diligence.

L'observation qui en fut faite avec malignité, et formulée en accusation, comme il ne manque pas d'arriver dans la mauvaise fortune, éleva sur le lieu même entre les officiers une discussion assez vive mais dont il ne fut pas difficile de faire sortir une justification complète des mouvements de l'expédition, depuis qu'on y avait eu connaissance de l'arrivée de ce malheureux convoi à la Machorra.

Pour ne parler que des derniers jours, y avait-il eu possibilité d'une marche plus rapide et ne savait-on

pas surabondamment la fatigue excessive qu'elle venait de nous coûter ? N'était-ce pas alors à l'obligation de sauver nos canons qu'avaient été consacrés les deux jours qu'on regrettait, les deux jours qui s'étaient écoulés entre la mort du colonel Camisão et notre départ de la ferme du Jardin ?

A vouloir remonter plus haut et jusqu'au moment où fut préféré le chemin de traverse qu'avait proposé Lopès, il fallait se rappeler que, dans ce choix, on avait considéré, entr'autres avantages, l'intérêt même des marchands, qui était qu'on détournât d'eux l'ennemi en l'attirant sur nous, tandis que si nous fussions allés par la route battue les rejoindre et les protéger comme on l'aurait pu croire, il était plus que probable que nous aurions succombé tous, nous et eux sans exception ; le choléra, les saisissant aussi, ne nous aurait pas plus épargnés que dans la direction adoptée alors, soit que nous en portassions nous-mêmes le germe, soit que les paraguéens nous l'eussent communiqué ; et, quant aux attaques perpétuelles dont ils nous avaient harcelés, nous y aurions bien autrement donné prise, ayant à traverser l'un après l'autre tous ces cours d'eau déjà mentionnés, le Feio, le Saint Antonio, le Desbarrancado où nous aurions été plus embarrassés par le convoi qu'en mesure de le défendre.

Si quelque faute avait été commise, ce n'était qu'aux marchands eux-mêmes qu'il fallait l'attribuer, lorsqu'ils se refusèrent, à leur passage par la colonie de Miranda, au conseil que leur donna un lieutenant de la garde nationale de Goyaz, Vieira Rezende (l'un des leurs, qu'on a déjà vu figurer à la prise de Bella-Vista). Il leur proposait de diriger la marche du convoi,

sur la ferme du Jardin distante de cinq lieues seulement de la colonie, de s'y embusquer dans le bois de la rivière en attendant notre colonne qui ne pouvait manquer d'y arriver, sa marche vers le nord étant indiquée à l'horizon par les fumées des incendies qui se renouvelaient devant elle sans réussir à l'arrêter; et, à supposer même un cas extrême, les vingt-deux chariots de marchandises auraient formé un excellent rempart contre le choc tout au plus passager d'une pointe de cavalerie; puisque d'ailleurs nous ne pouvions d'aucune manière tarder à venir les dégager. Il tenta inutilement de faire valoir une considération qu'on aurait crue décisive pour eux, qu'ils auraient une excellente occasion de vendre leurs marchandises au moment où nous allions sortir affamés de ces plaines ravagées par le feu. Rien ne les persuada. Le côté militaire de ce projet, trop conforme suivant eux aux goûts aventureux de celui qui le mettait en avant, effraya des gens dont l'inquiétude s'alimentait des bruits de notre catastrophe que nos déserteurs répandaient partout. Ils tinrent à continuer leur marche sur Nioac par le Canindé: les paraguéens les y atteignirent et les dispersèrent à la première décharge, puis, les chariots pillés, s'attachèrent à en rejoindre les maîtres attardés, comme beaucoup l'étaient, par quelques objets les plus précieux de leurs charges, qu'ils n'avaient pu se résoudre à abandonner. Ils furent poursuivis impitoyablement, au lieu qu'un peu de résolution les aurait mis sous notre sauve-garde.

Quand nous arrivâmes au Canindé, il n'y existait plus que des débris de toute sorte, des restes épars de pillage semés de côté et d'autre le long de la route,

quelques amas rebutants de farine et de riz amalgamés par la pluie battante, à même des flaques d'eau du sol.

On n'aurait pas dit certainement que ces misérables monceaux de comestibles à peine reconnaissables eussent dû être l'objet d'une collision sérieuse, presque d'une émeute, mais tel est l'empire de l'organisme souffrant, tel était le cri de ces estomacs depuis si longtemps privés de nourriture, que des soldats se mirent à s'en repaître avec l'avidité de bêtes féroces à dévorer une proie. Tous pensèrent à y courir: les rangs furent rompus dans un tumulte inexprimable, au milieu d'un mélange assourdissant de plaintes, de menaces, de vociférations et de rires d'idiots, à la vue d'une curée où chacun prétendait se rassasier. Les officiers qui voulurent d'abord interposer leur autorité, la voyaient méconnue, quand l'un d'eux, le lieutenant Bemfica, injurié par ces furieux, en saisit un au corps, le terrassa et le tint couché sous son révolver. La surprise de cet acte de vigueur commença à contenir la foule, et ce moment de suspension passa à un état d'appaisement général, après un cri qui se fit entendre tout-à-coup « L'ennemi ! » soit que l'ennemi eût été apperçu en effet, soit que ce ne fût qu'un expédient employé par une inspiration heureuse pour faire diversion: l'odieuse pâture fut oubliée.

Ce désordre n'eut pas d'autre suite: le commandant voulut l'ignorer comme tenant à l'excès de nos misères, et poussant un peu plus loin cette marche pour laquelle nos forces devenaient insuffisantes, il ordonna bientôt qu'on fit halte, et qu'on s'occupât du campement.

Les dispositions en furent prises par le nouvel adjudant du quartier-maître, le lieutenant Caton, nommé pour remplacer le lieutenant-colonel Juvencio. Le ca-

pitaine Lago avait été appelé à l'emploi d'assistant de l'adjudant-général; le lieutenant d'Escragnolle Taunay à celui de secrétaire militaire auprès du commandant ; le lieutenant Barboza devait substituer seul, dans les fonctions du génie, la commission de cette arme qui venait d'être dissoute.

Deux lieues à peine nous séparaient alors de Nioac, et le commandant, pour y donner avis de notre approche, fit faire une décharge de nos quatre canons à la fois, accompagnée d'un feu de file de tous les bataillons.

Nos hommes, dans cette occasion, reconnurent le peu d'ensemble de leur tir, en raison de tout ce que nos armes avaient souffert des dernières pluies, et d'eux mêmes ils s'employèrent aussitôt à les remettre en bon état, à les essayer une et plusieurs fois, à s'en faire un défi entr'eux à qui tirerait le mieux et le plus vite, lutte improvisée qui dissipa tout vestige de torpeur, et qui aux dernières lueurs du jour finit par prendre un air de fête: l'espoir d'un lendemain meilleur est toujours prêt à renaître chez les hommes.

Une autre phase d'existence, en effet, se faisait alors pressentir, la vie se réveillait; et notre horrible passé de la veille, le choléra, la famine, la mort sous toutes ses faces constamment transformées, ne nous apparaissaient déjà plus que comme les hallucinations d'un mauvais sommeil qu'on secouait. Non que des pensées sombres ne revinssent, après la réalité, nous assaillir encore: nous nous comptions, combien manquaient ! Les clairons sonnaient, on aimait à les entendre: mais les bandes de musique de nos bataillons, qu'étaient-elles devenues ? compagnes des premières épreuves de l'expédition dans les marécages de Miranda, encore brillantes lors de notre incursion sur le sol paraguéen, elles n'a-

vaient pas tardé à être décimées par le feu de l'ennemi. Bientôt après, la nécessité y avait fait recruter des soldats, à mesure que nos rangs s'éclaircissaient. Le choléra était venu achever l'œuvre de destruction, enlevant quatorze musiciens, de ceux qui avaient appartenu au bataillon de volontaires de Minas.

Le jour suivant, nous parcourûmes rapidement la distance jusqu'à Nioac, en observant avec exactitude l'ordre que nous avions adopté pour traverser les plaines, et l'ennemi qui suivait notre arrière-garde, n'osa tenter aucune attaque ; il fut au contraire très attentif à battre en retraite toutes les fois qu'il lui arrivait de se trouver à notre portée. Nous longions la rive gauche du Nioac: quelques bœufs d'attelage que les conducteurs de chariots du convoi marchand avaient abandonnés dans leur fuite, et qui paissaient quand nous les apperçûmes, étant devenus l'objet d'une poursuite de quelques cavaliers paraguéens, une compagnie de notre vingt-et-unième fut dépêchée contre eux avec une pièce de canon ; ils tournèrent bride aussitôt d'un mouvement si précipité qu'il excita des rires universels en même temps que les huées de notre monde.

Le gué était bon et fut passé sans retard. Nous trouvâmes sur la rive droite les traces encore fraîches du passage d'un corps nombreux de cavalerie, et une grande quantité de papiers déchirés, de livres, de régistres d'administration salis et lacérés, qui provenaient évidemment du pillage de quelque chariot brésilien, pris sur ce point par les ennemis et détruit ou emmené à leur suite.

Leur présence nous était révélée aussi par quelques fumées à l'horizon ; et par la connaissance que nous

avait donnée de toutes ces localités le séjour que nous y avions fait précédemment, ayant même formé une espèce de village avec des toits couverts en paille, nous ne doutâmes pas que ce ne fussent nos cabanes qui brûlaient. Cette vue nous fit hâter le pas, et nous reconnûmes d'abord que nous ne nous étions pas trompés.

A trois heures de l'après midi, nous étions au milieu de ces ruines en flammes qui avaient été nos demeures, et un dernier regard y fut jeté, non sans tristesse : le soldat et le voyageur s'intéressent toujours aux lieux où ils ont reposé leur tête.

Un incident d'opéra-buffa vint à propos nous distraire de cette impression mélancolique : ce fut la réapparition de cet italien qui nous avait déjà donné la comédie au camp de Laguna. On l'avait dit, mais à tort, tué avec d'autres marchands qui avaient, pour ainsi dire, déserté d'entre nous dès qu'ils eurent passé la rivière Miranda. Il s'était habilement séparé d'eux, avait erré de Canindé à Nioac, sans idée du point vers lequel il devait tendre, allant de buisson en buisson toujours frémissant, et n'en trouvant pas qui lui parût tout-à-fait propre à mériter sa confiance. Il finit pourtant par faire un choix, et avec tant de bonheur que, ce jour-là même, il put de son asile voir s'avancer notre colonne : sa joie le pressa même trop de se montrer. Son costume étrange et la précipitation de ses mouvements le firent prendre pour un paraguéen. Nos hommes d'avant-garde tirèrent sur lui. Il se laissa tomber comme mort dans les broussailles. Après un temps d'immobilité prudente, il commença doucement à élever dans l'air au bout d'une gaulette son cache-nez, puis voyant qu'il n'attirait pas les balles, un bras

d'abord, ensuite la tête, et enfin sa personne toute entière, qui n'était autre que celle de notre ami et familier Saraco.

Les soldats, le reconnaissant aussitôt, l'accablèrent d'embrassades, de compliments et de questions. Il était dans un ravissement inexprimable de se voir libre des périls où il avait cru laisser sa vie. et dont il s'estimait quitte à bon marché, au prix de ses hardes et de tant de moments de frayeur.

Quant à l'ennemi, nous ne devions plus le revoir qu'une fois : mais nous avions à subir encore un effet de sa perfide et cruelle animosité.



CHAPITRE IV

L'officier chargé de la défense de Nioac pendant la durée de notre incursion sur le territoire paraguéen, s'était absenté de ce bourg le premier juin, sans qu'on y eut connaissance de l'approche des ennemis, agissant de la sorte contre l'ordre formel du 22 mai rapporté plus haut, qui enjoignait de défendre à tout prix un point qui était notre base d'opérations.

Les vivres étaient loin de lui manquer: le chef du dépôt en avait laissé en abondance. Peut-on supposer que ses hommes, séduits par le voisinage de la rivière et des taillis, se soient échappés l'un après l'autre jusqu'à lui faire entièrement défaut ? Mais tous les officiers de notre corps d'armée attesteront l'esprit de discipline, de soumission, de dévouement enfin de nos soldats pour leurs chefs. Et, dans le cas même d'un sauve-qui-peut général, n'aurait-il pas dû se tenir en observation dans le voisinage, où tant d'accidents d'un terrain boisé pouvaient lui servir d'abri, et y attendre notre arrivée. Il aurait ainsi écarté de lui la responsabilité non seulement d'une perte énorme de matériel mais du nouveau sacrifice de victimes humaines que nous a coûtées un abandon si funeste. La résolution lui a manqué ;

il a disparu laissant attaché à son souvenir celui d'une désertion devant l'ennemi.

Cette infidélité fut d'autant plus sensible et d'autant plus remarquée que les autres dispositions du colonel Camisão dans la même dépêche avaient été observées avec plus d'exactitude. Les provisions de guerre et de bouche, les archives, l'argent de la caisse militaire, nous attendaient aux Morros, où le colonel Lima et Silva les avait fait transporter, pendant que lui même s'étant arrêté, selon l'esprit de ses instructions, à mi-chemin sur les bords de l'Aquidauana et veillant à faire évacuer d'avance tout ce qui pouvait nous précéder, malades, femmes, enfants, servants, soldats isolés ou invalides, ordonnait d'ailleurs aux conducteurs des chariots qui servaient à ces divers transports, de revenir sans délai aussitôt qu'ils seraient libres, en même temps qu'il retenait auprès de lui la plupart des voitures chargées de vivres et en faisait un dépôt mobile en vue de notre arrivée prochaine.

Nioac, ainsi abandonnée, était devenue la proie des paraguéens: ils avaient tout saccagé, tout brûlé, excepté l'église qu'ils épargnèrent, non dans un sentiment de religion, mais au contraire pour la faire servir à un piége infernal qu'ils préparèrent contre nous, comme on va le voir. Leur infanterie, à notre approche, s'était d'abord retirée et retranchée dans le cimetière; elle avait ensuite passé par le bois vers un gué de l'Orumbeva qui avait été reconnu par leur cavalerie.

Sans embarras de leur côté, nous nous employâmes en toute hâte où il pouvait encore y avoir quelque chose à sauver. Cette jolie bourgade, désertée, prise et dévastée pour la deuxième fois pendant la guerre, n'était plus qu'un monceau de débris fumants. Le grand hangar

qui antérieurement nous avait servi de magasin pour nos vivres et que nous trouvâmes encore debout sur ses poteaux tout en flammes, montrait des rangées de sacs que nos gens sans doute n'avaient pas eu le temps d'emporter et qui étaient déjà la proie de l'incendie, le riz et la farine carbonisés au dehors ; le sel, cette matière si rare et si précieuse dans l'intérieur du pays, se noircissait et fondait sous nos yeux: nos soldats ne s'épargnèrent pas à en préserver ce qu'ils purent.

Des cadavres étaient étendus çà et là, tous de brésiliens, et il fut constaté même que plusieurs d'entre eux avaient servi dans nos rangs. Ayant déserté au plus fort de nos misères, et mourant de faim dans les bois, ils s'étaient hâtés, au risque même d'être reconnus, de venir prendre part au pillage. L'un d'eux, pieds et poings liés, avait éte saigné, comme on tue les porcs ; un autre gisait criblé de blessures, et une vieille femme, jetée auprès d'eux, la gorge ouverte et les deux seins coupés, nageait dans son sang.

Presque toute la colonne alla s'établir pour la nuit derrière l'église sur la grande plateforme que nous avons décrite, où, échelonnés avec nos canons dans les angles pour plus de sûreté contre l'ennemi, nous étions appuyés au bois de la rivière. Là nous eûmes enfin un peu de vrai repos. Double et triple ration fut donnée, les circonstances le permettaient ; et le commandant se plaisait surtout à contenter le soldat autant qu'il était possible. C'était évidemment la première fois que nous pouvions compter sur un lendemain. Il ne nous restait plus, pour nous mettre en dehors de toute éventualité, qu'à faire quinze lieues par un excellent chemin, de Nioac à l'Aquidauana où nous étions attendus: nous avions une surabondance de vivres pour cette marche.

La nuit fut calme, comme tout annonçait qu'elle devait l'être. Dès que le jour parut, une dernière visite fut faite aux ruines du bourg par nos soldats qui finirent d'enlever tout ce qui avait échappé aux paraguéens, et dans cette succession de rapines les unes sur les autres, disparut en peu de mois de ces contrées nouvelles le peu que le commerce naissant avait pu y introduire de machines et d'outils, et le travail y amasser de produits et d'épargne.

Nous avions, lors de notre dernier séjour à Nioac, déposé dans l'église beaucoup d'effets de toutes sortes, d'instruments de nos bandes de musique et de munitions de guerre. Il paraît que les paraguéens trouvèrent encore un reste considérable de cet emmaganisage, le temps n'ayant pas suffi pour le retirer. Il y existait des tas considérables de cartouches ; et ce fut peut-être ce qui leur donna la première idée de l'horrible machination dont ils se firent un jeu. Après avoir enlevé ce qui était principalement à leur convenance, ils laissèrent le surplus pour nous amener et nous retenir le plus longtemps possible autour d'un amoncellement d'objets sous lequel ils placèrent un baril de poudre avec ses traînées.

Nous ne pouvions avoir nul soupçon de ce guet-apens; mais en vue des cartouches que nous avions à transporter, nous prenions les précautions d'usage contre la possibilité d'une explosion. Pendant que notre monde travaillait dans l'église, des sentinelles veillaient à ce qu'aucun feu ne fut allumé à l'entour.

Il fallut qu'un malheureux soldat fît la rencontre d'un briquet par terre dans l'édifice, et que l'inconcevable fantaisie lui prît de s'en servir aussitôt: une étincelle tomba sur quelques grains de la poudre dont le pavé de la nef avait été semé.

Il y aurait eu conflagration instantanée sans l'humidité du sous-sol, très grande alors, ou si les traînées eussent été continues ; mais elles ne l'étaient pas. Pour mieux nous tromper, les paraguéens n'avaient répandu la poudre que sobrement et inégalement, avec ce soin minutieux et cet habile calcul du sauvage préparant ses méfaits. On ne vit d'abord briller que de petites flammes et çà et là s'élever successivement de légères spirales de fumée. Des soldats pourtant se précipitèrent pour arrêter le feu au moment où il gagnait déjà: mais les officiers présents, jugeant mieux le péril, ordonnèrent d'évacuer à l'instant l'église. A ce commandement, on courut en foule aux portes ; et l'accumulation même y gênant la sortie, l'explosion eut lieu avant que tout le monde se trouvât dehors. Peu s'en fallut que tout l'édifice ne sautât ; les parois en furent ébranlées. L'ensemble résista toutefois: autrement tous ceux des nôtres qui se trouvaient là eussent péri infailliblement, écrasés sous les décombres.

Le fracas et la secousse furent terribles jusque sur le point éloigné où nous étions avec le commandant. Un grand cri accompagna le coup, un silence le suivit: puis des clameurs horribles et encore un silence. Le clairon sonna ; car on crut que c'était l'ennemi et les corps se formèrent.

Déjà nous étions accourus vers l'église: on en voyait sortir dans des torrents de fumée des formes méconnaissables, des fantômes noircis et rougis par le feu, les uns flambant avec leurs habits, les autres complètement nus et dont la peau traînait en lambeaux, poussant des hurlements, quelques-uns tourbillonnant sur eux-mêmes comme des forcenés et se tordant déjà dans les angoisses de l'agonie. Un soldat nègre avait perdu tout l'épiderme

du visage enlevé comme un masque ; son corps était une plaie saignante. Un sergent dont les chairs étaient également mises partout à nu, demandait qu'on l'achevât d'une balle, ou d'un coup de sabre. Une quinzaine de ces infortunés périrent sur la place même.

Tous ceux pour qui l'art pouvait quelque chose ou pour diminuer leurs souffrances ou pour les sauver, devinrent l'objet des soins de nos médecins et notre préoccupation à tous, d'autant plus que la pitié pour eux était mêlée d'indignation contre les auteurs de la catastrophe ; et il n'y eut ensuite aucune guérison entre les victimes qu'on put dérober à la mort, qui ne fût saluée comme un bonheur commum.

Tel fut l'adieu des paraguéens, le dernier effet de leur rage contre nous. Sans nous quitter. ils se gardèrent de se laisser voir autrement que hors de portée.

Cependant, le 5, avant que la nuit fût bien dissipée, nous partions de la pauvre et belle Nioac, anéantie enfin avec son église. Nous suivions la route de l'Aquidauana et marchions attristés sous l'impression du funeste événement de la veille. Nous en ajoutions l'angoisse encore présente à toutes les vicissitudes par lesquelles nous avions passé. C'était beaucoup pourtant, c'était un triomphe d'être encore debout et d'avoir eu raison d'un ennemi tellement acharné à notre ruine.

L'Orumbeva fut aisément franchi. Nous trouvâmes sur sa rive droite des débris de chariots que les paraguéens venaient de brûler, beaucoup de vivres et d'objets d'approvisionnement répandus et tout mêlés de terre, tels que les bords du Canindé nous en avaient déjà présenté, des cahiers mis en pièces, des feuilles abandonées au vent, des notes, dont l'auteur de ce récit reconnut quelques-

unes pour être de sa main, et qu'il retrouvait toutes dépareillées et désormais inutiles.

A quelque distance de ce cours d'eau, une nouvelle embûche mais dont l'effet fut loin d'être tragique, nous attendait à ce qu'on peut présumer. Deux pipes, de celles où l'on garde l'eau-de-vie de cannes, occupaient le milieu de la route. Le capitaine José Rufino, pensant à l'explosion de l'église et supposant un liquide empoisonné, se fit faire violemment place et, se précipitant sur les tonneaux, les défonça avec la poignée de son sabre. A la vue de la liqueur dont les flots se répandaient, quelques soldats ne pouvant se contenir, s'agenouillaient ou se couchaient sur la terre pour lui en disputer leur part, spectacle accueilli par des éclats de rire qui se prolongèrent sur toute la ligne.

Il n'en fut pas autre chose; et nous continuâmes paisiblement notre route jusqu'au ruisseau de Formiga, auprès duquel nous campâmes comblés encore, dans notre abondance nouvelle, par la rencontre d'un bon nombre de bœufs en excellent état.

Le 6, nous prîmes au N. N. E., suivant un grand chemin auquel de nombreuses touffes de taquaroussous donnent son nom, et qui est tracé à travers des bois taillis très favorables aux surprises, mais où rien ne nous inquiéta dans notre marche. La poursuite des paraguéens, si elle n'avait pas cessé entièrement, était devenue de plus en plus molle et inoffensive à mesure que nous pénétrions dans des localités qu'ils connaissaient moins et qui nous étaient plus familières.

Nous fîmes halte ce jour-là auprès d'un charmant ruisseau du nom de Areias. Le lendemain 7, nous avions presque franchi les quatre lieues qu'il y a de ce point à la rivière Taquaroussou: nous l'atteignîmes le 8, et la

hauteur de ses eaux ne nous permettant pas de la traverser, nous campâmes sur ses bords.

Soirée mémorable pour nous ! car ce fut là que les paraguéens qui avaient été revus à quelque distance, se décidèrent à disparaître enfin. Nous fûmes mis par eux-mêmes au fait de leur retraite, et une fanfare prolongée de leurs clairons qui en fut le signal, nous semblant plus triomphale pour nous que pour eux, nos trompettes ne se firent pas faute de s'y associer avec un bruit dont retentirent longtemps les solitudes. Nous sûmes quelque temps après qu'ils s'étaient portés vers Nioac, et qu'ayant ensuite rassemblé tous leurs détachements, ils avaient regagné par l'Apa le territoire de leur république.

Pour nous, mieux approvisionnés encore par un troupeau de bœufs envoyé des bords de l'Aquidauana sur une communication de notre chef au colonel Lima et Silva, nous passâmes le Taquaroussou le 9, et, le 10, traversâmes, deux lieues plus loin, une rivière nommée les Deux-cours-d'eau. Nous arrivâmes, le 11, au port de Canuto sur la rive gauche de l'Aquidauana.

Ce fut la dernière pause de notre douloureux retour. Là se termina le cruel itinéraire qui, en expiation de nos témérités, nous avait fait passer par autant de misères qu'il est possible à l'homme d'en subir sans succomber. Là nous dépouillâmes enfin les misérables haillons qui nous couvraient, nous délivrant en même temps de ces insectes des pâturages qui pénètrent dans la peau et y produisent des ulcères opiniâtres. La rivière nous offrait de magnifiques bains pour nos ablutions : on peut nommer tous ces lieux la contrée aux belles eaux.

Un ordre du jour de notre vaillant chef José Thomas Gonçalves, parut le 12 juin, résumant en peu de mots les

événements de cette cruelle campagne de trente cinq jours: « Votre retraite a eu lieu en bon ordre dans les « circonstances les plus difficiles. Sans cavalerie contre « un ennemi audacieux qui en avait une formidable, dans « des plaines où l'incendie des hautes herbes perpétuel- « lement allumé menaçait de vous dévorer et vous dis- « putait l'air respirable, exténués par la faim, décimés « par le choléra qui enlevait en deux jours votre com- « mandant, son adjoint et vos deux guides, tous ces « maux, tous ces désastres, vous les avez supportés au « milieu d'un renversement de saison sans exemple, sous « des pluies torrentielles, dans des tourmentes et au « travers d'immenses inondations, dans un tel désordre « de la nature qu'elle semblait se déclarer elle-même « contre vous. Soldats, soyez honorés dans votre cons- « tance qui a conservé à l'Empire nos canons et nos « étendards. »

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

Nous devons à l'amitié de notre infortuné compagnon d'armes, Marquès da Cruz, ce numéro du journal paraguéen Semanario de l'Assomption, trouvé par lui à Curupaïty en Mai 1868 peu de temps avant sa mort, et qui est pour nous, comme témoignage contradictoire, d'une très grande valeur. Ce miroir, fidèle quant à la suite des faits autant que mensonger dans leur appréciation, fait bien voir l'exactitude de notre récit et la nature terrible des périls où s'est trouvée la colonne brésilienne.

ASUNCION.

SÁBADO 13 DE JULIO DE 1867. NUMERO 690.

EL SEMANARIO

DE

AVISOS Y CONOCIMIENTOS UTILES.

Año XV. Quarta época.

LA INVASION DEL NORTE.

La presente guerra es un tejido de gloriosas coronas que formará el mas precioso monumento nacional, en los anales de su historia. Donde quiera que los hermosos colores de la República flamean ante el trapo de los conquistadores, el triunfo es el séquito que lleva como el simbolo de la justicia, y de los buenos principios.

Cuando la ofensa inferida á la nacion nos obligó á la guerra que llegó á ser el único desagravio que podia alcanzar nuestro honor ofendido, nos dirijimos á Matto Grosso, donde los imperiales habian acumulado formidables elementos de guerra. ¿Qué sucedió entonces? Coimbra fué el único punto que ha hecho frente á nuestras armas por dos dias, para que pudiera revelarse alli por primera vez el témple del soldado paraguayo, que iba á luchar por la libertad americana, y la cobardia del enemigo que huyó entonces, como huye constantemente á la sola vista de nuestros guerreros.

Despejado aquel terreno, nuestras armas corrian hácia el E. y S. donde el enemigo no osó hacernos frente como en Matto Grosso. El tricolor nacional dominó entonces de Corumbá á Goya, de Miranda á Uruguayana.

La traicion de Estigarribia fué uno de aquellos accidentes dolorosos de la guerra ; pero alli mismo el enemigo cargó todo el baldon de aquel acto, por que no teniendo la resolucion de vencer con las armas, tuvo el cinismo de comerciar con las intrigas y el oro.

No es necesario recordar las glorias que hemos recojido en nuestro territorio, pues esos recuerdos palpitantes son los que levantan nuestra frente con orgullo, los que agitan nuestro corazon de entusiasmo, y nos prestan la fé en el favorable resultado final de la lucha.

El enemigo agoviado bajo el peso de las derrotas, y de toda a clase de calamidades, vejeta tristemente en el lugar que le hemos designado, perdiendo toda esperanza de avanzar con ventaja por esta parte en proteccion de sus fines.

Pero no por eso esos infames han depuesto sus pretensiones, y por do quiera buscan los medios de echarnos al cuello la coyunta del esclavo.

Creyendo que nuestra atencion, y nuestras fuerzas estaban concentradas en Paso Pucú, pensaron dar un golpe estratéjico, atacándonos por el Norte, alla donde nuestras lejiones habian hecho ya sentir á los cobardes negros del império el poder de los que enarbolan la bandera tricolor de la Republica.

Mas de tres mil hombres de las tres armas se precipitaron sobre nuestro territorio con la consigna de apoderarse de la Villa de Concepcion, y establecer la línea divisoria entre el império, y el Paraguay, por el

Ypané, y el Jejuy quizá. El Coronel Francisco Antonio Dacosta Camisão era el Gefe de la columna que venia á ejecutar las ordenes imperiales; acompanabale un gran tren, y considerable número de mugeres, con que decia venir á repoblar Concepcion, y todos sus movimentos, y aparatos estaban esplicando que se encaminaba á cosa hecha, y que nadie le disputaria la possession de las nuevas tierras que venia á ocupar en nombre de su soberano.

Mas, los cálculos militares, y politicos concebidos en el Gabinete del imperio, y de que se prometia resultados de grandes consecuencias, fueron desbaratados del modo mas cumplido y ignominioso en el campo de la accion por la alta prevision, y acertadas disposiciones del Mariscal Lopez y el valor marcial de los intrépidos soldados que vigilan aquella frontera.

No hemos tenido aun una campaña tan corta, facil y tan gloriosa como la que acaban de hacer nuestros bravos en el Norte, aniquilando, con una série de triunfos, la columna conquistadora que ha levado el estupendo castigo que merecia su audaz atentado.

Los pormenores de esta campaña, es la apologia de la disciplina, y valor paraguayos: y la completa nulidad, y cobardia del enemigo en la guerra; es una pájina importante, y gloriosa en la historia de la presente lucha, y esplica el robusto apoyo que el hecho del Norte presta á la victoria final sobre el enemigo.

Vamos á esponer brevemente á nuestros lectores.

El enemigo con cuatro ba'allones de infantaria, un regimiento de caballeria, cuatro piezas de canon, y muchos indios Mbayás, sus aliados, todo en numero como se ha dicho de mas de tres mil hombres, invadieron nuestro territorio, y passaron el Apa en el paso de Bel-

lavista el 28 de Abril. Nuestra fuerza al mando del mayor Urbieta se hacia perseguir del enemigo con el objecto de concentrarlo todo lo possible, para hacer mas certero el golpe que le preparaba. Camisão avanzó hasta el arroyo primero siete leguas del Apa; pero la mañana del siete de Mayo, su descubierta llegó á divisar el regimiento N. 21 de caballeria, que al mando del decidido Mayor Ciudadano Blaz Montiel habia llegado en proteccion el dia anterior. La descubierta fué sacudida por algunos tiros de cañon y fusileria, y volvió á incorporarse á la columna.

Sin mas precedente que esto, el enemigo se detuvo, y ya al dia siguiente se disponia a emprender la fuga, volviendo sobre sus pasos.

Estaba claro, ellos venian á posesionarse tranquilamente de nuestras poblaciones, no contaban con ninguna oposicion, por que creian indefensas nuestras fronteras, y por eso la vista de nuestros bizarros defensores les bastó, para enprender el camine del cobarde.

Mas, para entonces, el denodado Capitan Ciudadano Crecencio Medina con un escuadron del Regimiento N. 3, y una mitad de la compañia de cazadores del batallon N. 18, al mando del Teniente Soilo Almada se habia adelantado, y se encontraba en el camino que debia llevar el enemigo. Era el dia ocho de Mayo; este marchaba en columnas compactas formando cuadro, dentro del cual llevaba su abasto, pertrechos y demas bagajes. El Capitan Medina occultó su infanteria, y él con su escuadron se colocó de manera á caer sobre la columna á la primera descarga de la infanteria. Era un acto atrevido de especial arrojo ; pero que podia traer consecuencias muy favorables, como realmente sucedió.

El enemigo emprendia su fuga descuidado, y muy te-

jos de pensar que nuestras fuerzas se encontrasen ya á su paso, asi fué que la descarga de la infanteria hecha á boca de jarro, y la immediata arremetida de la caballeria le sorprendió completamente, y la lanza y la bayoneta se empaparon en la sangre de los invasores, que se pusieron en dispersion cubriendo el campo con sus cadáveres. Como dos batallones de una de las alas tuvo lugar de reunirse, y formar cuadro, el Alferez Alejos Torres con una guerrilha cargó el cuadro que encontró todavia descubierto un costado por donde entró y lo dispersó completamente. Se calcula al enemigo una pérdida de 200 hombres en esta accion ; mientras de nuestra parte no alcanzó á 16. El castigo fué terrible, y las proezas de nuestros bravos son dignas de toda ponderacion, pues ha vencido alli á un enemigo infinitamente superior en número, y elementos. Esta prueba de intrepidez ha hecho temblar al enemigo, pensando en un ataque general de nuestras fuerzas, y asi fué que no pensó un momento en hacer la mas leve oposicion, sino en huir con la mayor presteza, pues desde entonces comenzó ya por quemar sus bagajes pesados.

El 10 de Mayo se encontraba otra vez ya repasando el Apa por el mismo paso que, encontrando á nado tuvo que hacer una puente para su pasage; pelo el activo, y denodado Capitan Medina que habia engrosado sus fuerzas con el regimento N. 21, y una cómpañia de infanteria de Conception al mando del Teniente Zarate, y Alferez Roa, se encontraba otra vez ya en su camino: mientras que el resto de las fuerzas guardaban sus espaldas.

El enemigo marchaba en el mismo órden, y buscaba el lugar llamado Machorra, cuando de repente cayó sobre él con el ímpetu de la carga que sabe dar nuestra cabal-

leria, la fuerza que llevaba á su cabeza el Capitan Medina. La infanteria enemiga no tuvo tiempo de hacer sino una descarga, cuando nuestra caballeria habia envuelto el cuadro, y hacia la mas grande carniceria á sable y lanza: el enemigo que no pudo resistir en el arroyo primero, fué incapaz de hacerlo aqui acometido por mas fuerzas, y así se dispersaron sus soldados como ovejas acosadas por los lobos.

El objeto de esta carga era dar un otro golpe al enemigo y quitarle el resto del ganado que le quedaba, para desnudarlo de todo recurso. Esto fué llenado satisfactoriamente, por que despues de la gran mortandad, nuestros soldados le arrebataron cerca de 300 reses, cargueros en bueyes y mulas, y no le quedaron sino los bueyes que estaban uncidos á sus carros.

Esta jornada fué espléndida para nuestras armas y muy gloriosa para los bravos soldados que en ella recogieron la palma del triunfo.

La caballeria se ha portado brillantemente y la infanteria con el denuedo que le es propio. Han habito interesantes episodios del heróico valor de nuestros soldados, que la premura de la narracion nos hace desistir de consignar aqui. Sin embargo no podemos dejar de hacer especial mérito de la bravura del soldado de caballeria Leonardo Ayala, del regimiento N. 21 vecino de San Ignacio, que en el ímpetu de la carga se dirijió resueltamente sobre un cañon para tomarlo y ya habia conseguido enlasarlo, cuando cayó gloriosamente en su empeño; pero déja su nombre á la posteridad, y su ejemplo á sus compañeros de armas.

Sigamos ahora los pasos del descalabrado ejército, asi como hicieron nuestros valientes para completar su desastre.

Aliviaron mas sus bagajes quemándolos, y continuaron su camino tomando la direccion de Nioac; pero ga bajó la guardia de nuestra caballeria que á vanguardia, retaguardia, y costado les cerraban, quitándoles todo recurso y esperanza de salvacion.

Arrebatádoles sus provisiones de boca no les quedaba sino los bueyes de sus carros: aceleraron su fuga; pero nuestros soldados cuando querian detenerlos prendian fuego á los pajonales que se encontraban en su camino.

Cada dia que pasaba, la mortandad se aumentaba en sus filas dejando 16, 20 y 30 muertos en los lugares que acampaban, registrábase al principio en casi todos los cadáveres las huellas del sable de los dias ocho y diez; pero bien pronto acosados del hambre fueron víctimas de él.

Nuestra caballería retirando todo recurso y cerrándoles siempre por todas partes, hacia acrecentar en ellos el padecimiento del hambre, y tuvo que recurrir á las tunas, á la raiz y corazon de los árboles, y hasta comieron perros por alimento.

Y para el colmo del desastre, Dios habia reservado á esos infames para espiar su crímen un castigo aun mayor. El cólera, esa terrible peste que habia asomado hasta poblaciones de los aliados, y arruinado el ejército inimigo del S., apareció entre ellos con todos sus horrores, haciendo el mas espantoso estrago.

Espiacion justa que la providencia ha descargado sobre la cabeza de los infames que han venido á querer esclavizar á un pais Cristiano y libre!

Al principio enterraban sus cadáveres; pero despues ya no pudieron hacerlo por su mucho numero, y abandonaban sus muertos, entre los que se encontraron muchos oficiales y mugeres.

La mortandad fué acrecentando de dia en dia en sus filas, sin enbargo marchaba constantemente, siempre conducido por nuestra caballeria que formaba un circulo de fierro á su derredor.

El enemigo que en todo su vigor y fuerza habia sido imponente para competir com nuestros soldados, enfermo y debil no tuvo la resolucion de hacer la mas minima tentativa de ataque. Siguió su destino, vencido, y resignado á la merced de nuestras armas.

Nuestros soldados clamaban por llevar sobre aquellos restos un ataque, seguros de encontrar una victoria barata: sus Gefes no les permitieron; no era necesario, iba á derramarse inútilmente la sangre, y cuando se puede vencer al enemigo sin ella, es mas glorioso, y mas conforme con la humanidad que siempre hemos tenido en cuanto es compatible con la guerra.

El resto de la columna seguia adelante dejando gran número de desertores y cadáveres. Llegó sobre las orillas del Mbotetey que encontró á nado, y tuvo que permanecer allí cinco dias. Aquí fué donde la epidemia hizo en sus filas los estragos mas grandes, y aquí fué tambien donde el gefe de la espedicion Camisão murió, siguiéndole en el sepulcro su segundo el teniente-coronel Galvão. El mayor José Tomas quedó entonces á la cabeza de las fuerzas que pasaron el Mbotetey, y siguieron el rumbo de las cordilleras. Allí quedaron cientos de cadáveres, y hasta moribundos, armamentos de todas clases, carros, etc. Cada dia se aumentaba entre ellos el hambre y la peste; pero marchaban adelante. Nuestra caballeria los pastoreaba dia y noche.

Entraron nuestros soldados en Nioac que estaba completamente evacuado, y sacaron de allí gran número de fusiles, fardamento, pólvora y provisiones de boca.

Pasaron adelante, y siempre molestando al enemigo, lo llevaron hasta tirarlos el dia cuatro de Junio al otro lado del Aquidaban. Estaba reducida entonces la columna enemiga á menos de quinientos hombres; pero eran cadáveres ambulantes, reducidos al estado mas calamitoso y desesperante.

Nunca un ejército habia sufrido desastre tan terrible, y espiacion mas justa. Sus padecimientos han sido inmensos, su camino está trazado por sus cadáveres. Hasta 800 víctimas se han contado muertos solamente de la peste.

Dios ha auxiliado nuestras armas, para confundir á los osados que quieren esterminarnos.

El ejército que quiere esterminar nuestra patria, el ejército enemigo del Norte ha sido desecho. Se le han tomado 38 carretas con provisiones, y municiones, armas y ropas en cantidad, ganados y mulas.

El regimiento N. 21 que siempre se ha distinguido por el impetu en sus cargas, ha sobresalido blandiendo esta vez sus armas sobre la cabeza de los invasores del Norte, y digno es de notarse que siendo uno de los regimientos que mas ha peleado es el que menos ha sufrido. Esto advierte, que la impetuosidad de la carga sobre el enemigo es una inmensa ventaja, que deben no olvidar nuestros valientes del ejército. Pero al recomendar el regimiento N. 21, debemos colocar en la misma escala al regimiento N. 3, la infantaria de Concepcion, la compañia de cazadores del batallon N. 12, que son lo que mas han trabajado en esta laboriosa campaña.

El ejército que venia á apoderarse de nuestras poblaciones, esclavizar nuestras familias, y trazar su linea

divisoria, despedazando nuestro pais, ha sucumbido á la aparicion de la falanje Paraguaya del Norte. Ella puede decir, como Cesar : llegué, vi, venci.

El desastre de ese ejército repercutirá como un golpe terrible sobre el ambicioso Emperador, que vé desecha una de sus mas grandes esperanzas, y le llevará una conviccion mas de que sus esclavos jamás conquistarán la tierra de los libres.

Estamos pues de felicitaciones por el importante suceso que acaba de alcanzar el esfuerzo de nuestro brazo : es una venganza terrible que debe horrorizar al invasor y echar por tierra su espiritu abatido.

Felicitamos ardientemente á la patria por la nueva gloria, y al Gefe Supremo de la República, cuya prevision y tino guerrero han arrancado del enemigo tan valioso laurél.

Felicitamos á la denodada columna del Norte, castigo y terror del cobarde invasor. *(Sic).*





UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 18 15 13 024 7